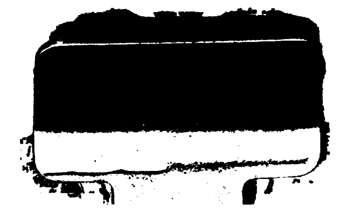
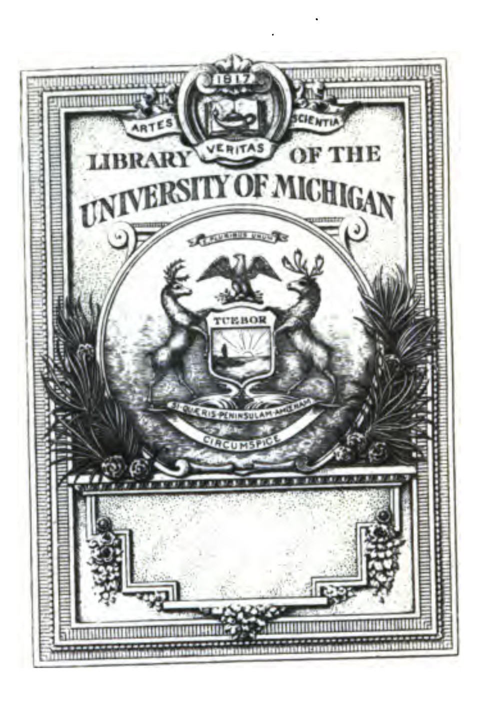


SE TAIRE E FAIRE




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

R. W. EMERSON

ESSAI

SUR

LA NATURE

AVEC UNE ÉTUDE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES D'EMERSON

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

XAVIER EYMA

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15,

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1865

ESSAI

SUR

LA NATURE

OUVRAGES DE XAVIER EYMA

La République américaine (1re partie, les institutions et les hommes)	2 vol. in-8°.
2e partie. *Les Trente-Quatre Étoiles* (histoire des territoires et des États)	2 vol. in-8°.
Légendes, Fantômes et Récits du nouveau monde	T. I et II.
Les Peaux Noires. — Mœurs et conditions des esclaves . . .	1 vol. in-18.
Les Peaux Rouges. — Mœurs et conditions des Indiens . . .	1 vol. in-18.
Le Roi des Tropiques. — Fondation des colonies françaises .	1 vol. in-18.
Aventuriers et Corsaires. Pages de l'histoire des colonies . .	1 vol. in-18.
Les Femmes du nouveau monde. Récits de voyages	1 vol. in-18.
Le Trône d'argent. Scènes de la vie américaine	1 vol. in-18.
La Vie dans le nouveau monde	1 vol. in-18.
Scènes de mœurs et voyages dans le nouveau monde. . .	1 vol. in-18.
Excentricités américaines	1 vol. in-18.
La Chasse à l'esclave. — Scènes de la vie américaine. . . .	1 vol. in-18.
Les Aventures d'un Kentuckien, id. . . .	1 vol. in-18.
Le Roman de Flavio, Naples en 1798	1 vol. in-18.
Le Médaillier. — Simples histoires.	1 vol. in-18.
Mademoiselle Topaze. — Histoire contemporaine	1 vol. in-18
Les Poches de mon parrain	1 vol. in-18.
Les Lois de la vie, traduit d'Emerson	1 vol. in-18.
Histoire de la conquête de Grenade, traduit de W. Irving . .	2 vol. in-8°.

SOUS PRESSE :

Légendes, Fantômes et Récits du nouveau monde, t. III.
Le Pont invisible, 1 vol.
La Mansarde de Rose, 1 vol.

Brux. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, r. Royale, 3, impasse du Parc

R. W. EMERSON

ESSAI

SUR

LA NATURE

AVEC UNE ÉTUDE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES D'EMERSON

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

XAVIER EYMA

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15,

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1865

ÉTUDE

SUR

LA VIE ET LES ŒUVRES D'EMERSON

I

Voici un écrivain dont la réputation en Amérique a acquis de très grandes proportions, et qui est encore à peine connu de ce côté-ci de l'Atlantique. Il l'était bien moins avant que M. Hédouin eût publié, il y a quelques années déjà, dans la *Revue de Paris,* des fragments de ce curieux livre : *les Réprésentants de l'humanité,* et qui a été, depuis lors, traduit au complet et édité par la librairie A. Lacroix, Verboeckhoven et C[ie], à qui l'on sera redevable un jour de tant d'ouvrages que le public français aime

qu'on lui serve, sans qu'il ait besoin de les chercher. N'oublions pas d'ajouter en passant, que M. Émile Montégut a, lui aussi, publié, en 1851, des *Essais de philosophie américaine* où une grande et juste part est faite à Emerson dans l'*Introduction* de ce petit volume.

Mais comment s'étonner du peu de popularité d'Emerson en France (à supposer qu'Emerson soit un écrivain taillé pour la popularité dans le sens que nous l'entendons généralement), lorsque, au mois de janvier de cette année 1865, j'ai dû signaler l'inconcevable étourderie commise par trois journaux à l'endroit de Washington Irving. Au point de vue de l'histoire littéraire de notre temps, il n'est pas absolument sans intérêt que je consigne ici les faits que je relevai dans les termes que voici :

« Le *Nord*, l'*Opinion nationale* et la *Revue de Paris* viennent, à quelques jours d'intervalle, de commettre une de ces bévues que nous nous étonnons de n'avoir vu relever par aucun journal de Paris, mais que nous ne pouvons pas passer sous silence.

« Commençons par le *Nord* qui, dans son numéro du 31 décembre, a publié les lignes que voici :

« Peu d'hommes assurément ont aussi souvent occupé la postérité que Christophe Colomb, l'heureux découvreur

d'un monde auquel cependant il n'a pas eu l'honneur de laisser son nom. On composerait une bibliothèque avec les seuls ouvrages publiés en Europe et en Amérique sur sa biographie, sur ses voyages et ses malheurs. L'histoire QUE VIENT DE TERMINER M. Irving résume ces innombrables travaux successivement édités depuis trois siècles sur Christophe Colomb, et forme un véritable monument à cet obscur enfant des environs de Gênes. »

« Quelques jours après, l'*Opinion nationale* disait :

« L'histoire de l'origine des cultes excite les recherches de la critique moderne. La France a donné la *Vie de Jésus*, et VOICI UN ILLUSTRE AMÉRICAIN, L'HISTORIEN WASHINGTON IRVING QUI FAIT TRADUIRE EN FRANÇAIS la *Vie de Mahomet*, ouvrage appelé à exciter la curiosité des musulmans et des chrétiens, car toutes les religions se touchent au moins par un côté, la morale. »

« Enchérissant sur cette donnée, l'auteur anonyme des *Tablettes contemporaines*, dans la *Revue de Paris* (n° du 7 janvier), publiait les lignes suivantes :

« Washington Irving, le doyen des littérateurs américains, ancien diplomate de son métier, VIVAIT tranquille dans une charmante résidence, lisant, se promenant, rêvant, jouant aux échecs avec un secrétaire et ne pensant pas plus à la gloire littéraire que si c'était une mauvaise plaisanterie. Tout à coup M. Ernest Renan fait paraître la *Vie de Jésus*, qu'on vend à 80,000 exemplaires. Toutes les trompettes de la Renommée racontent ce succès à l'Amérique troublée jusque dans ses profondeurs. Aussitôt voilà Washington Irving piqué comme par le dard d'une vieille tarentule,

l'amour du bruit. On nous annonce que ce spirituel auteur d'*Abbotsford et de Newstad Abbey*, REMET LA MAIN A LA PLUME ET ÉCRIT LUI AUSSI, LA MONOGRAPHIE D'UN RÉVÉLATEUR; IL FAIT la *Vie de Mahomet*, etc., etc. Très prochainement nous dirons ce que c'est que ce livre. »

« Vous allez juger comme on sait bien sa littérature contemporaine au *Nord;* comme on est ferré sur les choses américaines à l'*Opinion nationale* qui se pique, cependant, d'être inattaquable sur ce chef, et comme il en cuit à la *Revue de Paris* d'avoir eu confiance en la science de l'*Opinion nationale !*

« Washington Irving que l'on nous présente comme VENANT DE TERMINER tout fraîchement l'*Histoire de Christophe Colomb,* avait publié cet ouvrage dans l'intervalle des années 1828 à 1830. C'est bien vieux déjà !

« Washington Irving que l'on nous présente comme piqué au jeu par le succès de la *Vie de Jésus* de M. Ernest Renan et se réveillant de sa torpeur pour écrire la *Vie de Mahomet*, a publié ledit ouvrage en 1848!

« Enfin, il est bien difficile que Washington Irving ait terminé tout récemment l'*Histoire de Christophe Colomb*, ou que « l'amour du bruit » lui ait mis subitement la plume à la main pour écrire la *Vie de Mahomet*, ou que l'idée lui soit venue de « faire traduire » en français cet ouvrage, et cela par la meilleure de toutes les raisons : c'est que Washington Irving est MORT en sa résidence près de New-York, AU MOIS DE NOVEMBRE 1859!

« S'il s'agissait d'un écrivain vulgaire de l'Amérique, nous pardonnerions cette erreur aux deux journaux et à la *Revue* que nous venons de prendre en flagrant délit de légèreté; mais puisqu'il s'agit d'une si grande figure littéraire, qu'on attache une importance capitale au moindre froncement de ses sourcils, ce serait le moins, nous semble-t-il, qu'on n'ignorât pas si Washington Irving vit encore ou s'il est mort depuis plus de cinq ans! »

Voilà où en sont quelques critiques français!

Emerson est, il faut le dire, l'antipode de Washington Irving. Autant celui-ci (1) est clair, limpide, accessible à tous les esprits, autant l'auteur des *Representative Men* est, dans la sphère élevée où il se meut, obscur, étrange parfois, intraduisible d'une langue dans l'autre.

Original évidemment, mais de plus ayant étudié à l'être; effleurant les hauteurs où planent seuls les hommes de génie, y touchant souvent et souvent s'en éloignant; souverainement dédaigneux des sentiers battus, prodigieusement savant, mais tirant de la science qu'il possède le parti qui lui convient, c'est à dire n'en faisant aucun cas, à l'occasion;

(1) Voir l'Étude sur W. Irving que nous avons publiée en tête de la traduction de la *Conquête de Grenade*.

préoccupé toujours de l'idée mère de son œuvre, mais insouciant de la forme, de la méthode, des détails; diffus et concis; ayant beaucoup de la bonhomie de notre Montaigne; éloquent, satirique, simple et ampoulé, grondeur et indulgent; excentrique et raisonnable, rêveur et pratique tout à la fois; affectant un grand mépris pour les foules, les voulant éclairées, cependant, et y travaillant par ses prédications; sceptique et croyant; panthéiste et déiste en même temps; ayant une horreur énergique de tous préjugés, de toutes superstitions; poussant l'homme à l'adoration de l'esprit et rejetant le culte de la matière qu'il considère comme l'esclave de l'intelligence; ayant une foi profonde dans les forces, dans les ressources et dans la volonté de l'homme, et, conséquemment, n'admettant ni l'ascétisme, ni cette abdication qu'on appelle le désespoir; admirateur passionné de la nature, la comprenant, la décrivant avec l'enthousiasme d'un poète, la profondeur d'un philosophe, la précision d'un savant doublé d'un critique impitoyable; confiant dans les destinées et dans les efforts de l'humanité; entrevoyant pour elle un autre but que celui que semble lui marquer la composition de nos sociétés; recherchant son expression dans quelques-uns de ses re-

présentants, héros, poètes, écrivains, hommes d'État : — tel sont les traits principaux du génie d'Emerson.

II

J'ai vécu, comme traducteur, dans l'intimité de sa pensée, et assez longtemps pour avoir pénétré les profondeurs et même les obscurités de son grand esprit. Si j'ai dû reculer parfois devant l'impossibilité de faire passer dans notre langue, quelques-unes des difficultés dont son style est hérissé, j'ai pu, dans leur langue originale, interpréter les parties pour ainsi dire intraduisibles des œuvres d'Emerson, de manière à m'en rendre un compte assez exact pour les cautionner devant le public. Mais je me hâte d'ajouter que là où Emerson est le moins accessible à la traduction, c'est là où il est le moins maître de sa pensée; c'est lorsque, par le fait des singuliers caprices de son génie, il faiblit à vouloir trop s'élever, comme ces fils qui en s'allongeant deviennent si ténus, qu'aucune force ne leur reste plus, ou comme ces eaux qui en s'épandant couvrent des surfaces immenses, sans avoir de profondeur.

Je crois avoir suffisamment caractérisé la manière et les tendances, les qualités brillantes et les défauts d'Emerson, pour que l'on comprenne comment un écrivain de cette sorte, n'ait pas eu la chance, en France du moins, de conquérir du premier coup les sympathies et peut-être même l'attention du public.

Mais il faut convenir que du moment où l'on entre en commerce avec cet esprit d'une trempe si vigoureuse, on n'échappe plus à ses étreintes; on le suit avec une sorte d'étonnement dans les sphères maladives où il vous entraîne; on s'y sent libre de toutes chaînes, car ces écarts du génie ont quelque chose de si sincère, qu'on les admire naïvement, plus qu'on ne les veut blâmer.

En revanche, quand Ermerson vous promène dans quelqu'une de ses grandes démonstrations de la nature qu'il semble embellir encore;

Quand il attache votre attention à une de ses analyses psychologiques profondes comme le sujet lui-même;

Quand il dissèque sous vos regards la société moderne, les échelons d'en haut et les échelons d'en bas;

Quand il étale toutes nos misères à côté de toutes nos grandeurs;

Alors le style, l'idée, la forme tout chez lui devient saisissant. On oublie les chemins perdus qu'il vous a fait prendre, ceux où il vous conduira encore ;

On est frappé d'admiration, de stupeur même en face de cette éloquence, de cette fécondité de son esprit, de sa merveilleuse souplesse.

Il y a du vertige dans la sympathie dont on se prend pour un tel génie, si incomplet qu'il soit.

III

Ralph Waldo Emerson est né à Boston en 1803. Son père était ministre unitarien. A peine âgé de 17 ans, Emerson fut gradué à l'université ou collége d'Harward. Déjà très versé dans les études théologiques, il fut ordonné ministre d'une des congrégations de sa ville natale ; mais dès ce moment, l'esprit de critique le travaillait ; les formes extérieures du culte divin surtout ne répondaient pas à ses idées ; quelque chose, enfin, comme l'ambition d'être un révélateur et un prophète le rongeait. Il abandonna son ministère et se retira dans une petite ville

de l'État du Massachusets, Concord, où il se jeta dans la fournaise de ses rêves, se préparant au rôle qu'il méditait.

Il y mit le temps, cependant, et ne commença sa campagne de prédications qu'en 1837, en prononçant un discours sur l'*Homme pensant (Man Thinking)*. Ce discours attira vivement l'attention sur lui ; mais l'année suivante, la vogue s'empara d'Emerson, après une célèbre *lecture* faite à Cambridge devant les élèves du *séminaire* (Divinity-College).

Emerson, dit un de ses biographes à propos de cette *lecture*, « commença à être compris. » En effet, on ne le connaissait guère que sur parole et sur ses projets dont on avait fait grand bruit. Mais il était arrivé à Emerson ce qui arrive à tous les penseurs : le résultat acquis allait moins loin que le rêve.

Ce réformateur, dans lequel on voyait peut-être un redoutable destructeur, un prophète révolutionnaire, comme nous dirions de ce côté-ci du globe, n'était à tout prendre qu'un esprit original, à qui il ne semblait pas que le dernier mot de la science philosophique eût été dit ; qui s'impatientait du fétichisme professé pour les écoles du passé, s'indignant, comme il le dit dans un des chapitres de son livre

sur la *Nature* « que les enfants de notre siècle se résignassent à ne voir Dieu que par les yeux de nos ancêtres, au lieu d'avoir une religion à nous, une poésie, une philosophie à nous, au lieu d'accepter la philosophie, la poésie, la religion et le Dieu des traditions. »

A tout prendre, Emerson se présentait, devant le public, amoindri peut-être, mais plus original et plus intelligible.

Il y a toujours, en effet, beaucoup plus à attendre, et beaucoup plus à recueillir surtout, d'un homme de génie qui brise les entraves du passé, rompt les lisières des écoles et cherche à aborder au delà des rives où les maîtres ont touché avant lui.

Emerson donc, qui avait rêvé le rôle de révélateur et de prophète, ne trouva, dans les profondes méditations auxquelles il se livra, que la critique des religions, c'est à dire la philosophie. Pour mieux rendre ma pensée et celle d'Emerson sans doute, je dirai qu'en cherchant une religion nouvelle, il trouva le frein de toutes les religions, le raisonnement. Seulement, il trouva, en même temps, une forme nouvelle de raisonner, de critiquer; il abandonna sans souci aucun, et sans regret, j'imagine, le terrain de tous les maîtres passés, théosophes et philo-

sophes, pour parcourir, un peu en écolier buissonnier, le vaste champ qu'il s'était ouvert; champ trop vaste, peut-être, dont les lueurs de son esprit ne purent pas, dès l'aurore, éclairer toutes les parties. Il dût y revenir.

Son œuvre, qui est loin encore d'être complète, ne pouvait pas l'être, à plus forte raison, du premier jet.

Il le comprit si bien que tous les moyens lui parurent bons, dès lors, pour dissiper les ténèbres où il semblait égarer, bien plutôt que guider le public; la parole, les brochures, le journal, il employa tous les canaux de la pensée pour s'épancher. S'il ne réussit qu'imparfaitement, malgré tant d'efforts, à formuler un système définitif, c'est qu'en réalité il n'avait pas de système, mais seulement des points de vue, sur toutes choses. Cela prouve, à la rigueur, l'étendue de son esprit. S'il s'était concentré dans son point de départ qui avait la religion pour objet, Emerson aurait, sans doute, établi un système; mais il y aurait perdu ce caractère de « chercheur » qui a été essentiellement le sien.

IV

Disons, cependant, qu'un principe domine dans toutes les discussions, dans toutes les préoccupations, dans toutes les spéculations d'Emerson. Ce principe est « la recherche de Dieu et de la nature dans l'homme. » C'est là ce qui l'a conduit à porter si haut l'homme en lui montrant qu'il est bien une émanation divine. Cette spéculation incessante d'Emerson aboutit à cette conclusion : que la Divinité est impersonnelle, et qu'elle ne se révèle qu'aux êtres conscients.

Il faut lire Emerson dans toutes ses productions, car elles ne forment point un corps de doctrine, pour constater sa préoccupation constante. Ceux de ses livres que nous avons traduits, ceux que d'autres, avant nous, ont introduits dans notre littérature sont des épaves, si nous osions dire, de sa pensée jetée un peu à tous les vents.

En 1838, il publia son *Esthétique littéraire*, opuscule dans lequel il applique aux questions de l'esprit les mêmes principes qu'aux questions reli-

gieuses et philosophiques, et un *Essai*, son chef-d'œuvre peut-être, intitulé : la *Nature*.

En 1840, Emerson fonda un périodique le *Dial*, dont il céda la propriété, mais où il continua une collaboration assidue pendant quatre années.

En 1841, parut un nouvel opuscule, la *Méthode de la Nature*, puis l'*Homme Réformateur*, trois *Conférences* sur l'époque actuelle, et quelques articles de ses *Essais* qui furent réunis plus tard en 2 volumes.

De 1841 à 1844, il fit une halte avant de reparaître dans l'arène, car pour Emerson, il s'agit moins de produire que de combattre : il donna, alors, des conférences publiques sur les *Réformateurs de la Nouvelle Angleterre*, sur l'*Emancipation des noirs dans les Indes occidentales*, sur *la Jeune Amérique*, et publia de nouveaux essais.

C'est en 1845 que, toujours dans des conférences publiques, il fit connaître son opinion sur quelques grands hommes; de là est sorti le volume des *Représentative Men*. Enfin, en 1846, Emerson publia un volume de poésies qui ne sont pas, on le pense bien, des bouquets à Chloris, mais un écho des mâles discussions auxquelles son esprit s'était jusque-là frotté. Ces poésies à elles seules n'eussent pas

fait la réputation d'Emerson ; mais elles ne déparent pas son œuvre.

V

Les traits d'Emerson répondent à l'idée qu'on se fait de son génie : sa physionomie est expressive ; sa chevelure abondante ne parvient pas à couvrir son front, fort large d'une tempe à l'autre, quoique peu élevé ; ses sourcils sont bien arqués, fins aux extrémités, fournis à la racine du nez, ses yeux sont très ouverts, doux, francs, rêveurs ; sa bouche est épaisse et fendue, comme celle de tous les orateurs ; son nez est fort et long. L'ensemble de la tête représente bien le type de l'Américain de la Nouvelle Angleterre.

J'ai dit que les traits d'Emerson répondent à l'idée qu'on se fait de son génie : en effet, ces traits sont empreints d'une grande douceur et en même temps on y sent l'énergie de la volonté, car tous les contrastes existent dans la nature morale, comme dans la nature physique d'Emerson ; autour de son front, règne je ne sais quelle auréole d'indépen-

dance; dans le rictus de sa lèvre se glisse un dédain très accusé du *qu'en dira-t-on;* les preuves du travail et de la patience sillonnent tout son visage; ses regards ont des rayons absorbants; on devine qu'ils voient et qu'ils embrassent tout. Dans tout son être on relève une confiance profonde en soi, quelque chose qui impose le respect en décelant une conviction sereine.

VI

La bienveillance est le fond du caractère, comme elle est le fond de la science d'Emerson; il ne combat jamais avec amertume ses adversaires; il ne montre jamais de chagrin en déniant ce que les autres affirment; il use simplement du droit d'avoir une pensée et des opinions à lui.

Ce qu'il poursuit avant tout, c'est la démonstration de la vérité; peu lui importe qu'elle plaise ou qu'elle blesse; il la dit comme il la voit, comme il l'a trouvée en la cherchant au détriment de son sommeil, au détriment de toutes les idées admises antérieurement. Il a, dit un critique national, un tel

air et un tel accent de foi quand il proclame une pensée neuve, fruit de ses longues méditations, « qu'on le dirait porteur dans sa poche d'une com« mission signée et scellée par le genre humain « tout entier pour dire précisément la chose qu'il « dit. »

L'amour de la nouveauté n'est pas si absolu, cependant, chez lui, qu'il se refuse à reconnaître et à proclamer une « vérité » selon lui, quand il la découvre chez un ancien ; c'est même avec joie qu'il l'annonce.

VII

Emerson n'est pas, tant s'en faut, un écrivain correct, encore moins un puriste. On ne doit pas s'attendre à trouver chez lui ni l'élégance irréprochable, ni la grâce de Washington Irving. Son style a quelque chose de brutal et de heurté ; pourvu qu'ils rendent sa pensée, il s'inquiète peu du choix des mots, et c'est précisément, lorsque la langue n'est pas maniable sous sa plume, qu'il arrive à ces obscurités profondes qui nous désespèrent

par moment. Toute pensée bien exprimée est définitivement claire; quand l'expression fait défaut, la pensée en souffre, du moins dans sa communication au lecteur ou à l'auditeur. Mais nous devons reconnaître que quand l'expression vient à Emerson, le penseur s'élève à des hauteurs considérables, et comme je l'ai dit déjà, il atteint à une éloquence entraînante.

Je n'admets donc que sous bénéfice d'inventaire, les observations d'un critique américain qui s'appuie, pour excuser les obscurités d'Emerson, sur cette doctrine de Coleridge : « quand vous ne com-« prenez pas un auteur, prenez vous en à votre propre « ignorance et non à la sienne. » Lorsqu'Emerson me paraît « inintelligible et même absurde. » dit l'écrivain américain que je cite, « par modestie je « me pose cette question, à savoir : si c'est lui ou « moi qui suis en défaut. » C'est aller trop loin.

De l'inintelligible à l'absurde, il n'y a qu'un pas; quiconque ne vise pas à être intelligible court risque de passer pour absurde.

Beaucoup d'écrivains s'en consolent; quelques-uns même y visent. Tel n'est pas le cas d'Emerson qui n'affiche aucune prétention au paradoxe; il est sincère, convaincu; il ne jongle ni avec les mots ni

avec les idées; seulement, étant uniquement préoccupé de celles-ci, il dédaigne l'effort intellectuel dont tout écrivain a besoin, surtout dans la langue critique et philosophique que parle Emerson, pour mettre l'expression au niveau de la pensée. Nous ne saurions donc nous accuser toujours de ne pas le comprendre; nous n'avons aucun scrupule à lui renvoyer l'accusation; le coupable c'est lui; lui qui, à certains moments et en s'égarant même dans les sphères les plus élevées, ne laisse aucun nuage autour de sa pensée, éclatante alors comme le soleil, limpide comme l'azur.

VIII

En résumé, Emerson est une physionomie extrêmement originale et digne de fixer l'attention des lecteurs indépendants. Il n'aura pas dépendu de nous de donner à ses ouvrages l'attrait saisissant qu'ils ont dans leur langue nationale; mais c'est ici l'occasion, et ne la perdons point, de dire avec quel soin et quelle intelligence parfaite du texte, le traducteur de *Representative Men* a fait passer ce livre dans

notre littérature. Les *Représentants de l'humanité* — j'eusse mieux aimé, peut-être, traduire *les Hommes-types* (l'idée d'Emerson était évidemment celle-là) — donneront une assez haute opinion au public français du génie de l'auteur, pour que ses autres ouvrages obtiennent l'accueil auquel j'ai tâché, dans la mesure de mes forces.

XAVIER EYMA.

INTRODUCTION

Notre époque aime à revenir sur le passé. Nous élevons des monuments à nos ancêtres. Nous écrivons des biographies, des histoires, de la critique.

Les générations passées ont vu Dieu et la Nature en face; nous les regardons, nous, par les yeux de ces générations.

Pourquoi ne nous donnerions-nous pas la satisfaction de nous mettre en relation directe avec l'univers?

Pourquoi n'aurions-nous pas une philosophie et une poésie à nous, au lieu d'une philosophie et d'une poésie de tradition; une religion à nous revélée et non pas une religion transmise par l'histoire?

Incarnés pour un moment dans la nature dont les flots de vie coulent autour de nous et dans nous, conviés par toutes les facultés qu'elle nous octroie à agir de concert avec elle, pourquoi nous grouper autour des ossements calcinés du passé et affubler la génération vivante d'un déguisement décroché à une garde-robe fripée?

Le soleil luit aussi bien de nos jours que jadis. La laine et le lin sont bien plus abondants qu'autrefois dans nos champs. Terres, hommes, pensées sont nouveaux. Créons donc, avec des œuvres à nous, des lois à nous, un culte qui soit nôtre.

Certes nous n'avons aucune question à poser à laquelle il n'y ait de réponse. Nous avons une telle foi dans la perfection de la création, que nous croyons que toute curiosité éveillée

en nos esprits par l'ordre des choses peut être satisfaite.

Toute science a un but qui est, particulièrement, de trouver la théorie de la nature. Nous possédons des théories sur les races et sur les fonctions animales de l'homme, et à peine une vague idée de la création. Nous sommes encore si éloignés du chemin de la vérité, que les docteurs en religion se disputent et s'abhorrent entre eux, et que les esprits spéculatifs sont traités d'esprits légers et frivoles.

Mais pour un esprit solide, la plus abstraite vérité est considérée comme la plus pratique. Partout où apparaît une théorie, elle se prouve par l'évidence. La preuve est que tout phénomène s'explique par elle. Maintenant il y a beaucoup d'idées non seulement inexpliquées, mais inexplicables; par exemple, le langage, le sommeil, les rêves, les sexes.

Philosophiquement parlant, l'univers est un composé de la Nature et de l'Ame. A strictement parler, cependant, tout ce qui est dis-

tinct de nous, tout ce que la philosophie indique comme étant le NON-MOI, c'est à dire tout à la fois la nature et l'art, tous les autres hommes et moi-même, tout doit être rangé sous le nom général de NATURE.

En énumérant chacune des valeurs de la nature et en en additionnant la somme, je me servirai du mot dans un double sens : au point de vue commun et au point de vue philosophique. Dans des recherches aussi générales que celles qui nous occupent présentement, l'erreur n'a pas de caractère matériel; il ne saurait y avoir confusion dans les idées.

La NATURE, dans le sens vulgaire, comprend tout ce que l'homme ne peut modifier : l'espace, l'air, l'eau, les feuilles.

L'ART, c'est le mélange de la volonté de l'homme avec les choses que nous venons d'énumérer : une maison, un canal, une statue, un tableau.

Les actions de l'homme, telles que raboter, faire du pain, ravauder, laver, sont si insignifiantes en elles mêmes, comparées à

une domination aussi grande que celle du monde sur l'esprit humain, que ces actions ne sauraient changer le résultat de cette domination.

ESSAI

SUR

LA NATURE

CHAPITRE PREMIER

LA NATURE

Pour s'isoler l'homme a autant besoin de se retirer de son cabinet que de la société. Je ne suis pas seul quand je lis ou écris, bien que personne ne soit à mes côtés. Pour qu'un homme soit complétement seul, il faut qu'il contemple les étoiles.

On pourrait croire que la transparence a été donnée à l'atmosphère afin de ménager à l'homme, dans le spectacle des corps célestes, la perpétuelle présence du sublime. Vues de la rue combien ces étoiles sont déjà splen-

dides ! Mais si elles n'apparaissaient qu'une nuit tous les mille ans, comme les hommes se prosterneraient devant elles et les adoreraient, en conservant pendant plusieurs générations le souvenir de l'apparition de la cité de Dieu ! Mais, toutes les nuits, se montrent ces *prêcheurs* de la beauté, éclairant l'univers de leur sourire !

Les étoiles, néanmoins, imposent à l'esprit un certain respect, parce que, quoique toujours visibles pour nous, elles sont inaccessibles ; mais tous les objets de la nature produisent une impression analogue, dès que l'esprit est ouvert à leur influence.

La nature ne se révèle jamais à demi ; mais le plus savant de tous les hommes ne tire jamais d'elle tous ses secrets et use sa curiosité à découvrir toutes ses perfections.

L'homme sage n'a jamais traité la nature comme une bagatelle. Les fleurs, les animaux, les montagnes ont illuminé son esprit à ses meilleures heures, comme ils ont été la joie de son innocente enfance.

Quand nous parlons de la nature de cette façon, nous avons dans l'esprit un sentiment très clair et très poétique. Nous exprimons l'ensemble des impressions que nous tirons des diverses œuvres de la nature. C'est là ce qui marque une distinction entre la pièce de bois que taille le charpentier et l'arbre du poète. Le charmant paysage que je vis ce matin est certainement un composé de vingt ou trente fermes. Ce champ appartient à Miller, celui-ci à Locke, et ce bois voisin appartient à Woodland. Mais ce qui n'appartient à aucun d'eux, c'est le paysage.

Il y a une propriété à l'horizon qui n'appartient qu'à celui dont les yeux peuvent en embrasser toutes les parties ; — celui-là c'est le poète.

A vrai dire, peu de personnes adultes savent voir la nature. La plupart des hommes ne voient pas le soleil. En un mot, ils ont une vue superficielle. Le soleil n'illumine que l'œil chez l'homme fait, mais il rayonne dans l'œil et dans le cœur de l'enfant.

L'amant de la nature est celui dont les sentiments intérieurs et extérieurs s'accordent véritablement entre eux; celui qui, dans sa maturité, a conservé le caractère de l'enfant même. Ses rapports avec le ciel et la terre deviennent une part de sa nourriture quotidienne.

En présence de la nature, la joie envahit l'homme, en dépit même de ses chagrins réels. La nature dit : « Il est ma créature; et, malgré ses chagrins intolérables, il sera heureux avec moi. »

Ce n'est pas seulement le soleil, ce n'est pas seulement l'été qui nous apportent leur tribut de joie; c'est chaque heure du jour, c'est chaque saison; — car chaque heure et chaque changement de saison correspond à un état de notre âme et aide à ses modifications, — depuis le midi le plus torride jusqu'à la nuit la plus fraîche.

La nature est un théâtre où se jouent aussi bien des pièces comiques que des pièces larmoyantes.

Quand vous êtes en bonne santé, l'air est pour vous un cordial d'une suprême vertu.

J'ai traversé des marais, j'ai pataugé dans la neige, à la brume, sous un ciel couvert de nuages, sans espoir dans mon âme d'une meilleure fortune, et cependant je me suis senti gai et parfaitement heureux. Je crains presque de songer à mon bonheur.

Un homme qui passe ses années dans les bois, comme un serpent lové dans sa fange, à quelque époque que ce soit de sa vie, peut se croire toujours un enfant.

Les bois portent avec eux une éternelle jeunesse. Au milieu de cette végétation du bon Dieu, règnent toujours un décorum et je ne sais quelle sainteté; c'est une fête perpétuelle, et l'hôte ne voit pas comment il en sortira avant mille ans. Au milieu des bois nous revenons à la raison et à la foi.

Là, je sens que rien ne troublera ma vie, qu'il n'est pas de disgrâce ou de calamité (pourvu que mes yeux me restent) que la nature ne puisse réparer. Étendu sur la terre, — ma tête bai-

gnant dans l'air pur, et le regard égaré dans l'espace, — je sens s'évanouir tout égoïsme. Mon œil devient un globe transparent. Je ne suis rien. Je vois tout. Les courants de l'Être universel circulent en moi : je suis une partie ou une particule de Dieu. Le nom du plus voisin de mes amis résonne à mon oreille comme un nom étranger ou comme un nom que j'entends par hasard. — Être des frères ou de simples connaissances, être maître ou domestique, devient une bagatelle. — Je suis l'amant d'une beauté expansive et immortelle. — Dans les forêts sauvages, je trouve quelque chose de plus attachant et de plus insinuant que dans les rues ou dans les villages. — Dans les paysages tranquilles, et surtout dans les lignes d'un lointain horizon, l'homme voit quelque chose d'aussi beau que sa propre nature.

La plus grande satisfaction que les champs et les bois puissent donner, est l'idée d'un mystérieux rapport entre soi et la végétation. Je ne suis pas seul là, ni un inconnu. Les plantes s'attachent à moi et je m'attache à elles. L'agi-

tation des branches pendant un orage est chose nouvelle et vieille en même temps pour moi. Cela me surprend, et cependant cela ne m'est pas inconnu. — Cela produit sur moi l'effet d'une pensée plus grande ou d'une émotion meilleure, m'arrivant au moment où je croyais penser très juste et agir très droit.

Il est certain, cependant, que le don de produire cette satisfaction réside non dans la nature, mais dans l'homme lui-même, ou plutôt dans une harmonie de tous les deux, car la nature n'est pas toujours en habits de fête, et telle scène qui, hier, était tout parfum et souriante comme pour la fête des nymphes, est toute sombre aujourd'hui. La nature revêt toujours les couleurs de l'esprit. Pour un homme courbé sous le malheur, la flamme de son feu est chargée de cendres. Le plus beau paysage est dédaigné par qui vient de perdre un ami cher. Le ciel est d'autant moins vaste qu'il écrase les moins dignes parmi la population.

CHAPITRE II

LES CONVENANCES

Quiconque considère la cause finale du monde remarquera une multitude d'usages qui coopèrent à ce résultat. On peut les ranger tous dans l'une des catégories suivantes :

Les CONVENANCES ;

La BEAUTÉ ;

Le LANGAGE ;

La DISCIPLINE.

Sous le nom général de *Convenances*, je comprends tous les avantages que nos sens

doivent à la nature. C'est là, bien entendu, un profit temporaire et immédiat, mais non définitif, comme les services que la nature rend à l'âme. Quoiqu'inférieur, c'est là un phénomène parfait dans son genre, et c'est l'unique manière dont les hommes conçoivent la nature.

La misère de l'homme semble un enfantillage quand on examine de près les énergiques ressources dont il dispose, jusqu'à la profusion, pour se réconforter et se réjouir sur cette boule verte qui le promène à travers les espaces. Quels anges ont inventé ces splendeurs, ces richesses, cet océan d'air au dessus de nos têtes, cet océan d'eau à nos pieds, ce firmament terrestre au milieu? ce zodiaque de lumières, cette coupole de nuages roulant dans l'espace, ce vêtement bigarré de climats, ces années divisées en quatre saisons? Les animaux, le feu, l'eau, les pierres, le blé servent à l'homme. Un champ est à la fois son plancher, son chantier de travail, le sol où il joue, son jardin, son lit.

Plus de serviteurs sont au service de l'homme, qu'il n'en pourra compter.

La nature, dans ses rapports avec l'homme, n'est pas seulement un ministre qui le sert au point de vue matériel, mais elle est à la fois moyen et but. Tous ses agents travaillent incessamment, l'un aidant l'autre, au profit de l'homme. Le vent répand la semence; le soleil pompe les vapeurs de la mer que la brise pousse vers les champs; la glace, de l'autre côté de la planète, y accumule les pluies; les pluies nourrissent les plantes, les plantes nourrissent les animaux, et ainsi la charité divine, par une succession sans fin de phénomènes, nourrit l'homme.

Les arts utiles ne sont que des reproductions ou de nouvelles combinaisons dues au génie humain, de ces mêmes bienfaiteurs de la nature. L'homme n'a plus besoin d'attendre des brises favorables sur la mer; au moyen de la vapeur, il réalise la fable des outres

d'Eole, et il porte dans le bouilleur de son navire les trente-deux aires de vent. Pour diminuer l'effort de la friction, il pave les routes avec des barres de fer, et chargeant une voiture d'une cargaison d'hommes, d'animaux et de marchandises, il s'élance à travers les pays, allant de ville en ville, comme un aigle ou comme une hirondelle fend les airs.

Grâce à la multiplication de ces divers agents, combien la face du monde a-t-elle changé, du siècle de Noé à celui de Napoléon! Le pauvre homme du peuple possède des cités, des vaisseaux, des canaux, des ponts bâtis pour lui. Il va à la poste, et la race humaine court sur ses pas; chez un libraire, et la race humaine lit et écrit pour lui tout ce qui survient dans le monde; au palais de justice, et les nations pansent ses maux. Il établit sa maison sur la route et la race humaine s'y rend tous les matins, enlève la neige, et trace un sentier pour lui.

Mais pas n'est besoin de rien spécifier dans cette catégorie des usages que nous faisons

de la nature. La nomenclature en est sans fin, et les exemples si manifestes, que je les abandonne aux réflexions du lecteur, en faisant cette remarque générale : que tout avantage matériel ne fait que précéder respectueusement un avantage supérieur. L'homme n'est point nourri pour qu'il soit nourri, mais afin qu'il puisse travailler.

CHAPITRE III

LA BEAUTÉ

La Nature donne satisfaction à un plus noble besoin de l'homme — l'amour du beau.

Les anciens Grecs apppelaient le monde Κοσμος, beauté. Les choses sont ainsi organisées, que la faculté plastique de l'œil humain est telle que les formes primordiales, le ciel, les montagnes, les arbres, les animaux nous procurent un plaisir qui leur est propre, — un plaisir qui naît de la ligne, de la couleur, du mouvement, de l'harmonie des groupes. Il

semble que cela appartienne en partie à l'œil lui-même. L'œil est le meilleur des artistes. De l'effet combiné de la construction de l'œil et des lois de la lumière, naît la perspective qui reproduit intégralement la masse des objets, de quelque nature qu'ils soient, dans un globe coloré où l'ombrage est ménagé, si bien que lors même que les objets particuliers qui composent un paysage sont bas et sans relief, ce paysage prend des formes arrondies et symétriques.

Si l'œil est le meilleur des dessinateurs, la lumière est le meilleur des coloristes. Il n'est pas d'objet, si repoussant qu'il soit, qu'une vive lumière n'embellisse. L'excitation qu'elle donne aux sens, et l'espèce d'infinité dont elle jouit, comme l'espace et le temps, donnent de la gaîté à tous les objets. Le cadavre lui-même a une beauté qui lui est particulière. Mais outre cette grâce générale répandue sur la nature, presque toutes les formes individuelles sont agréables à l'œil, ainsi que le prouvent les incessantes imitations que nous en faisons,

aussi bien le palmier que le gland, la grappe, la pomme de pin, l'épi de blé, l'œuf, les ailes de tous les oiseaux, la crinière du lion, le serpent, le papillon, les coquillages marins, les flammes, les nuages, les bourgeons, les feuilles, et la plupart des arbres.

Pour mieux nous faire comprendre, nous classerons les divers aspects de la beauté en trois catégories :

1° Tout d'abord, la simple perception des formes naturelles est un plaisir. L'influence des formes et des faits dans la nature est si nécessaire à l'harmonie, que dans ses plus humbles fonctions, la nature semble encore se rapprocher des agréments et de la beauté. Pour le corps et pour l'esprit qui ont été absorbés par un travail ou par une société désagréables, la nature est un remède et leur donne du ton. Le négociant, l'avocat, débarrassés de leurs occupations et du brouhaha de la rue, revoient le ciel et les bois, et ils redeviennent hommes. Dans le calme éternel du ciel et des

bois, ils se retrouvent. L'œil, pour être en bonne santé, a besoin des horizons. La fatigue n'est rien pour nous, tant que nous pouvons promener nos regards au loin.

A d'autres moments, la nature réjouit l'âme, seulement par sa douceur, et sans que le corps en profite. J'ai assisté au spectacle du matin du haut du belvedère, derrière ma maison, depuis l'apparition de l'aurore jusqu'au lever du soleil, avec des émotions qu'un ange pourrait éprouver.

De légères bandes de nuages flottent, comme des poissons, sur un océan lumineux. Il me semblait que je partageais leurs rapides transformations; je voyais la brume se disperser comme par enchantement et comme si je m'étais mis de moitié dans le souffle de la brise matinale. Ah! comme la nature nous élève avec peu de chose! Donnez-moi la santé et une belle journée, et je me charge de trouver ridicules toutes les pompes qui entourent les empereurs. L'aube est mon Assyrie; un coucher de soleil et un lever de lune valent

Paphos pour moi ; — c'est une féerie inimaginable. Une pleine lune c'est pour moi l'Angleterre des sens et de l'intelligence;—la nuit, voilà mon Allemagne de la philosophie, du mysticisme et des rêves.

L'autre soir, je n'ai pas été moins délicieusement charmé par un coucher de soleil de janvier, sauf que, l'après midi, les impressions sont moins délicates. Les nuages du côté de l'occident se divisaient et se subdivisaient en flocons d'un rose foncé, mélangés de teintes d'une tendresse ineffable ; l'air était si vif et si doux à la fois, que c'était un véritable sacrifice de rentrer. Que voulait dire la nature? N'y avait-il pas un sens à ce vivant repos de de la vallée derrière le moulin ; — quelque chose qu'Homère ni Shakespeare n'auraient pu trouver d'expression pour rendre? Les arbres dépouillés de feuilles semblaient des torches enflammées sous les rayons du soleil couchant, avec l'azur de l'orient pour fond, et les étoiles des calices éteints des fleurs ; chaque tige fanée et chaque tuyau de chaume en

se perdant dans le brouillard, ajoutaient une note à cette muette musique.

Les citadins s'imaginent que le spectacle de la campagne n'est agréable que pendant une moitié de l'année. Je me plais à observer les grâces de la campagne en hiver et je crois qu'elles nous touchent autant que les fécondes influences de l'été. Pour l'œil attentif, chaque moment de l'année a sa beauté qui lui est propre, et on peut voir dans le même champ, à des heures différentes, un tableau que l'on n'avait pas vu auparavant et que l'on ne reverra jamais plus.

Les cieux changent à tout instant et réfléchissent leur éclat ou leurs ténèbres dans le sein de la terre. Le progrès des récoltes dans les fermes voisines changent l'aspect des plaines, d'une semaine à l'autre. La succession des plantes naissant au milieu des paturages et sur le bord des routes, qui remplissent l'office d'horloge silencieuse sur laquelle sonnent les heures de l'été, rendent sensibles les divisions de la journée à un fin observateur.

Les bandes d'oiseaux et d'insectes, comme les plantes, exactes à l'heure, se succèdent les unes les autres, et l'année a un nid particulier pour chaque espèce. Les cours d'eau donnent une variété plus grande encore au paysage. En juillet, les bleus pontederia s'étalent en masses sur notre aimable rivière et se jouent sans cesse avec les jaunes papillons. L'art ne peut rivaliser avec cette profusion d'or et de pourpre. La rivière est une perpétuelle fête, et chacun des mois de l'année lui fournit un nouvel ornement.

Mais ces beautés de la nature que l'on voit et sent comme beautés, sont la moindre des choses. L'éclat du jour, la rosée du matin, l'arc-en-ciel, les montagnes, les vergers en fleurs, les ombres sur une eau tranquille, et tant d'autres choses semblables, si on les poursuit avec trop d'ardeur, deviennent simplement des éblouissements et nous narguent de leurs illusions. Sortez de la maison pour contempler la lune, et elle nous semble n'être qu'une masse d'argent; elle ne vous plaira pas

autant que lorsqu'elle resplendit sur vous après une journée de travail. Qui pourra jamais saisir la beauté qui éclate dans les jaunes après-midi d'octobre? Essayez de la surprendre, elle a disparu déjà : c'est un mirage comme vous en apercevez à travers les fenêtres d'une diligence.

2°. — La présence d'un élément plus élevé, surtout d'un élément spirituel, est essentiel pour la perfection de la beauté. La grande et divine beauté que l'on doit aimer sans mollesse est celle qui se combine avec la volonté humaine et ne s'en sépare jamais.

La beauté est le signe dont Dieu marque la vertu. Toute action humaine est gracieuse. Tout acte héroïque est décent et projette d'éclatants rayons sur le lieu où il s'accomplit et sur ceux qui l'accomplissent. Tout être raisonnable a la nature entière pour domaine. La nature lui appartient, si c'est sa volonté. Il peut s'en isoler, il peut se retirer dans un coin et abdiquer son royaume, ainsi que font

la plupart des hommes; mais il est lié au monde par sa constitution même. En proportion de l'énergie de sa pensée et de sa volonté, il absorbe le monde.

« Tous les buts que poursuit l'homme : en labourant la terre, en bâtissant des maisons, en entreprenant des voyages sur mer, relèvent de la vertu, » disait un historien ancien. « Les vents et les flots, disait Gibbon, sont du côté des navigateurs habiles. » Il en est de même du soleil, de la lune et de toutes les étoiles du ciel.

Quand une belle action s'accomplit, — il y a chance pour que ce soit au milieu d'une mise en scène de la nature. Quand Léonidas et les trois cent martyrs mirent un jour à mourir, le soleil et la lune vinrent, chacun son tour, les regarder au pied du défilé des Thermopyles. — Quand Arnold Winkelreid, dans les Hautes-Alpes, derrière une avalanche, réunit à ses côtés une poignée de lances autrichiennes pour ouvrir le passage à ses camarades, ces héros n'ont-ils pas

ajouté la splendeur du lieu à la splendeur de l'action?

Quand la barque de Colomb approcha des rivages de l'Amérique, devant lui, la terre se couvrit de sauvages sortant de leurs huttes de bambous; derrière lui la mer; puis, formant cercle, les montagnes empourprées de l'archipel Indien.—Pouvons-nous séparer l'homme de ce splendide tableau? Quand sir Henri Vane le courageux champion des lois anglaises, fut conduit à Tower-hill, sur un traîneau, pour y subir la mort, quelqu'un dans la foule lui cria : « Vous ne vous êtes jamais assis sur un si glorieux siége. »

Charles II, pour intimider les habitants de Londres, ordonna que le patriote lord Russell fût conduit à l'échafaud, dans une voiture découverte, à travers les principales rues de la cité. « Mais, selon le naïf récit de son biographe, la foule s'imagina voir la liberté et la vertu assises à ses côtés. » Accompli dans un lieu obscur, au milieu d'objets vulgaires, un acte d'héroïsme ou de grandeur semble ap-

peler à lui le ciel pour s'en faire un temple dont le soleil est le flambeau.

La nature étend ses bras pour embrasser l'homme, à la condition que ses pensées à lui seront d'une égale grandeur. Elle suit volontiers ses pas, en même temps qu'elle surveille la rose et la violette, et elle s'arrange pour que les lignes qui marquent sa grandeur et sa grâce soient un décor pour son enfant chéri. Que ses pensées aient un but égal, et le cadre suivra bientôt le tableau.

Un homme vertueux se fond dans le travail, dans la nature, et devient le point central de la sphère visible. Homère, Pindare, Socrates, Phocion, s'associent forcément dans notre mémoire à la géographie et au climat de la Grèce. Les cieux visibles et la terre sympathisent avec Jésus.

Dans le train de la vie ordinaire, quiconque a vu une personne d'un caractère supérieur et heureusement doué de génie, a dû remarquer combien cette personne entraînait tout avec elle, — les individus, les opinions,

le temps;—la nature devient un bouclier pour l'homme.

3° — Il y a encore un aspect sous lequel on peut envisager la beauté de l'univers, particulièrement en ce qui concerne l'intelligence.

Outre les rapports qui existent entre les choses extérieures et la vertu, il y a aussi les rapports entre les choses et la pensée.

L'intelligence recherche l'ordre absolu des choses selon l'esprit de Dieu, et sans les couleurs de la passion. Les facultés intellectuelles et les facultés actives semblent se succéder chez l'homme, et l'exclusive intensité des unes engendre l'exclusive intensité de l'autre. Il y a quelque chose d'antipathique entre elles, mais c'est comme les périodes alternant de la nourriture et du travail dans les organes animaux; l'une prépare l'autre et lui succédera bien certainement. Donc la beauté qui, d'accord avec l'action, se manifeste sans être cherchée, et se manifeste précisément à

cause de cela, se fixe pour la perception et pour la poursuite de l'intelligence. Rien de ce qui est divin ne périt; tout ce qui est bon se reproduit éternellement. La beauté de la nature se reforme dans l'esprit, non pas pour une contemplation stérile, mais pour une création nouvelle.

Tous les hommes sont, à un certain degré, impressionnés par le spectacle du monde. Quelques-uns le sont jusqu'au plaisir. Cet amour du beau est ce qu'on nomme le goût. D'autres ont le même amour poussé tellement à l'excès, que, non contents d'admirer, ils cherchent à s'approprier ce beau sous de nouvelles formes. La création du beau est l'art.

La production d'une œuvre d'art jette une lumière dans les mystères de l'humanité. Une œuvre d'art est un extrait ou un épitome du monde. C'est le résultat ou l'expression de la nature, en petit, car bien que les ouvrages de la nature soient innombrables et tous différents, le résultat ou l'expression de tous se ressemble. La nature est une mer de formes

radicalement semblables et même identiques. Une feuille, un rayon de soleil, un paysage, l'océan, produisent sur l'esprit une impression analogue. Ce point de similitude entre tous—la perfection et l'harmonie—c'est la beauté. Le signe de la beauté est donc l'ensemble des formes naturelles,—la totalité de la nature; ce que les Italiens expriment très bien en définissant la beauté *il piu nell' uno*. Rien n'est absolument beau, isolément; et il n'y a de beau que ce qui est dans le tout. Un seul objet est quelquefois si beau qu'il donne cette grâce universelle.

Le poète, le peintre, le sculpteur, le musicien, l'architecte cherchent chacun à concentrer le rayonnement du monde sur un seul point, et à satisfaire dans leurs divers ouvrages, l'amour du beau qui le pousse à produire ses œuvres.

Ainsi l'art est la nature passée à l'alambic de l'homme.

Ainsi l'art, c'est la nature qui produit par l'intermédiaire de la volonté de l'homme péné-

tré du sentiment de la beauté de ses premiers ouvrages à elle.

Ainsi donc le monde existe pour satisfaire la passion du beau qu'éprouve l'âme. Étendez cet élément jusqu'à l'extrême, et il deviendra un but final. On ne saurait dire pourquoi l'âme recherche le beau, ni donner à cela aucune raison. Le beau dans son sens le plus large et le plus profond est une expression de l'univers. Dieu est le beau par excellence. La vérité, la bonté, la beauté ne sont que des formes différentes du même TOUT. Mais le beau dans la nature n'est pas la fin de tout. Il est le héraut du beau interne et externe, et n'est pas seulement un bien solide et une satisfaction. Il doit donc être considéré comme une partie, et non pas encore comme la dernière et la plus haute expression de la cause finale de la nature.

CHAPITRE IV

LE LANGAGE

Le langage est un troisième instrument que la nature met à la disposition de l'homme. La nature est le véhicule de la pensée, à un simple, double et triple degré :

1° Les mots sont les signes de faits naturels ;

2° Les faits naturels particuliers sont les symboles de faits particuliers ;

3° La nature est le symbole de l'esprit.

1° Les mots sont les signes de faits natu-

rels. — L'étude de l'histoire naturelle est faite pour nous aider dans l'intelligence de l'histoire surnaturelle. La pratique de la création extérieure est destinée à nous fournir le langage propre à exprimer les secrets et les changements de la création intérieure. Chaque mot dont nous nous servons pour rendre un fait moral ou intellectuel, s'il est bien exact, doit résulter d'un fait matériel qui nous a frappé. *Le droit* a son origine dans la *ligne droite; le faux* représente une *corde tordue*. L'*esprit* primitivement veut dire *vent; transgression*, le croisement d'une ligne; l'*arrogance* vient du mouvement de bas en haut du sourcil. Nous disons le cœur pour exprimer l'émotion; la tête pour dire la pensée, et la pensée et l'émotion sont des mots qui viennent de choses sensibles et appropriées désormais à des phénomènes d'une nature spirituelle (1).

La plupart des opérations au moyen des-

(1) Il y a jeux de mots surtout dans ces rapprochements que fait Emerson; traduits en français, le sens qu'il y attache échappe.

quelles se fait cette transformation, remontent à ces temps éloignés où le langage se formait; mais le même phénomène s'observe journellement chez l'enfant. Les enfants et les sauvages ne se servent que de substantifs ou de noms, qu'ils changent continuellement en verbes et appliquent à des faits analogues de l'esprit.

2° Mais cette origine de tous les mots qui aboutissent à un sens moral — fait si évident dans l'histoire de la langue — est la dernière dette que nous payons à la nature. Les mots seuls ne sont pas emblématiques : les choses le sont également. — Ainsi tout fait dans la nature correspond à un état de l'esprit; et cet état de l'esprit ne peut se décrire qu'en représentant le fait naturel comme une traduction de lui-même.

Un homme, par exemple, emporté par la colère est un lion; un homme rusé est un renard; un homme fort est un roc; un homme savant est une torche. Un agneau représente l'innocence;

un serpent la subtilité; les fleurs sont pour nous le symbole des affections délicates. La lumière et les ténèbres sont les termes qui nous sont familiers pour exprimer le savoir ou l'ignorance, et le feu représente l'amour. Les espaces visibles derrière nous et en avant de nous, sont pour nous les images du souvenir ou de l'espérance.

Qui peut suivre, pendant une heure, d'un regard méditatif le cours d'une rivière, sans que l'idée du flux de toutes les choses de ce monde ne s'offre à son esprit? Lancez une pierre dans le courant de l'eau, et les cercles qui se forment et s'élargissent sont l'image splendide de l'influence qui s'étend. L'homme est conscient d'une âme universelle placée au dedans ou hors de son individu, et où, comme dans un firmament, les sentiments de justice, de vérité, d'amour, de liberté surgissent et rayonnent. Cette âme universelle, nous l'appelons Raison; elle n'appartient ni à moi, ni à toi, ni à lui — c'est nous tous qui lui appartenons.

L'azur céleste qui enveloppe la terre, le ciel avec son calme éternel, et les orbes majestueux qui l'emplissent sont le type de la raison. Ce que, intellectuellement parlant, nous appelons raison, dans ses rapports avec la nature,, nous l'appelons esprit. L'esprit est le Créateur. L'esprit a sa vie en lui-même. L'homme, dans tous les temps et dans tous les pays, l'a confondu dans son langage avec le mot PÈRE.

Il est aisé de voir qu'il n'y a rien de fortuit ou de capricieux dans ces analogies, mais qu'elles sont évidentes et pénètrent la nature. Ce ne sont pas là des rêves de poètes, choses de ci et de là ; mais l'homme est un analogiste et il étudie les relations qui existent entre tous les objets. Il est placé au centre de toutes choses, et de toutes choses un rayon arrive jusqu'à lui. L'homme ne peut pas plus se comprendre sans les objets extérieurs, que les objets extérieurs ne se peuvent comprendre sans lui. Tous les phénomènes de l'histoire naturelle, pris en eux-mêmes, n'ont aucune va-

leur; ils sont stériles, comme les sexes isolément. Mais accouplez un de ces phénomènes à l'histoire de l'homme, il prend vie aussitôt. Toutes les flores, tous les ouvrages de Linné et de Buffon ne sont que d'arides catalogues de faits; mais le plus vulgaire de ces faits, les habitudes d'une plante, ses organes, le travail, le bruit d'un insecte, appliqués à la démonstration d'un fait dans la sphère de la philosophie intellectuelle, ou associé à la nature humaine, nous touche de la façon la plus vive et la plus agréable. Le mouvement de la terre autour de son axe et autour du soleil, produit les jours et les années. Mais n'existe-t-il aucune relation entre la vie de l'homme et les saisons? Et les saisons n'acquièrent-elles pas une certaine grandeur à cette analogie? Les instincts de la fourmi sont vraiment peu de chose en tant qu'instincts de fourmi; mais dès qu'il apparaîtra un point de contact entre la fourmi et l'homme, le petit travail de l'insecte prend les proportions d'un enseignement — un petit corps avec un grand cœur, — et toutes les

habitudes, même celle que l'on a tout récemment observée, dit-on, la faculté de se priver de sommeil, prennent un caractère sublime.

C'est par suite de ce rapport évident entre les choses visibles et la pensée humaine, que les sauvages qui n'ont que le nécessaire, causent par images. Plus nous reculons dans l'histoire, plus le langage paraît pittoresque, jusqu'à l'enfance des langues, où il est tout poésie; ce qui revient à dire que tous les faits spirituels sont représentés par des symboles naturels. Les mêmes symboles forment les éléments originaux de toutes les langues. On a observé également que tous les idiomes se rapprochent dans les manifestations de l'éloquence et de l'énergie des expressions. De même que cela est le point de départ des langues, c'en est aussi le point extrême. Cette dépendance immédiate du langage envers la nature, cette conversion des phénomènes extérieurs en faits qui s'assimilent à la vie humaine, ne perdent jamais leur pouvoir de

nous toucher. C'est de là que vient le piquant de la conversation des rudes fermiers et des bûcherons.

Ainsi la nature est un interprète au moyen duquel l'homme cause avec ses semblables. La faculté dont jouit l'homme de marier sa pensée avec son propre symbole, dépend de la simplicité de son caractère, c'est à dire de son amour pour la vérité et de son désir de communiquer sa pensée, sans en rien perdre.

La corruption du langage suit la corruption de l'homme. Quand la simplicité du caractère et la souveraineté des idées se rompent sous la pression des désirs secondaires — désir de la richesse, désir des plaisirs, désir de la puissance, l'orgueil — et lorsque la duplicité et la fausseté se substituent à la simplicité et à la vérité, le pouvoir de l'homme sur la nature, comme interprète de sa volonté, baisse d'un degré; il cesse de créer de nouvelles images, et les vieux mots se pervertissent pour exprimer des choses qui ne sont plus; le papier monnaie circule quand il n'y

a plus d'espèces dans les caves. A un moment donné, la fraude devient manifeste, et les mots perdent toute leur signification et ne nous touchent plus.

On rencontre des centaines d'écrivains dans toutes les nations dotées d'une vieille civilisation, qui croient pour un moment, et font croire aux autres, qu'ils voient et publient des vérités, et qui, incapables de donner à une seule de leurs pensées son vêtement naturel, se nourrissent, sans le savoir, du langage créé par les écrivains primitifs du pays, de ceux particulièrement qui ont vécu au milieu de la nature.

Mais les gens sages fuient cette langue corrompue et s'efforcent de nouveau de se servir d'expressions en rapport avec les choses visibles; si bien que ce langage pittoresque est une preuve évidente que celui qui s'en sert est en relation avec la vérité et avec Dieu. Du moment que nos discours s'élèvent au dessus du niveau des faits ordinaires, ils s'enflamment au contact de la passion, s'exaltent au feu de la

pensée, et s'enveloppent d'images. Un homme qui cause sérieusement, s'il observe sur soi les phénomènes intellectuels, saisira toujours une image matérielle, plus ou moins lumineuse, se dressant dans son esprit simultanément avec sa pensée et éclairant celle-ci.

De là vient que les bons écrits et les brillants discours sont de continuelles allégories. L'image est spontanée. C'est le mélange de l'expérience et de l'acte immédiat de l'esprit. Elle est une création propre. C'est le travail de la cause originale à travers les instruments qu'elle a déjà préparés elle-même.

Tout ce que nous venons de dire prouve l'avantage de la vie à la campagne pour un esprit puissant, sur la vie artificielle et déchiquetée des villes. Nous en apprenons de la nature beaucoup plus que nous ne sommes capables de le dire. La lumière s'infiltre dans l'esprit, et nous oublions sa présence. Tout poète, tout orateur, élevé au milieu des bois et dont les sens se seront développés au milieu des changements annuels de la nature, char-

mants, pleins de calmes, incalculés et sans prétention, ne perdra jamais le souvenir de tels enseignements, dans le tumulte des villes et dans le brouhaha de la politique. Longtemps après, au milieu des agitations et des terreurs des assemblées nationales, — aux heures de révolution — ces solennelles images réapparaîtront dans leur éclat primitif, comme des symboles et fourniront à la pensée les expressions que les événements du moment réveilleront dans l'esprit.

A l'appel d'un noble sentiment, on voit comme on les voyait dans son enfance, les bois se dresser, on entend murmurer les pins, les rivières roulent leurs ondes chatoyantes, et on regarde avec les yeux du souvenir les troupeaux gravir lentement les collines. Ces apparitions-là vous donnent le charme de la persuasion et vous mettent entre les mains les clefs de la puissance.

3° Ainsi donc, les objets naturels nous aident à exprimer des idées particulières.

Mais quelle langue magnifique il faut pour traduire en expressions parlées ces grains de poivre! Faut-il à l'homme tant de nobles choses, est-il besoin de cette quantité de formes, de cette armée de globes célestes pour lui fournir un dictionnaire et une grammaire où il emprunte un discours municipal? Tandis que nous employons ce grand zéro pour faire les affaires de notre pot au feu et de notre marmite, nous sentons que nous ne le mettons pas à sa véritable place, et que même nous en sommes incapables.

Nous ressemblons à ces voyageurs qui se servent des cendres d'un volcan pour faire cuire leurs œufs. Les montagnes, les flots, les cieux, n'ont-ils pas d'autre signification que celle que nous leur donnons sans nous en douter, lors que nous les employons comme images pour exprimer nos pensées? Le monde est tout images. La plupart des discours sont des métaphores, parce que la nature est une métaphore de l'esprit humain. Les lois de la nature morale y répondent, comme le visage

se reflète dans la glace. « Le monde visible et le rapport qui existe entre ses diverses parties sont le cadran du monde invisible. » Les axiomes de la physique s'appliquent aux lois de l'esthétique. Ainsi « le tout est plus grand que la partie, » « la réaction est égale à l'action ; » « un poids moindre peut arriver à soulever un poids plus grand; la différence de pesanteur se compense par le temps, » et autres propositions analogues qui ont le même sens en esthétique aussi bien qu'en physique. Ces propositions ont un sens beaucoup plus étendu et universel, quand on les applique à la vie humaine, que lorsqu'on les maintient dans le cercle des définitions techniques.

De même, les mots célèbres dans l'histoire, et les proverbes des nations, viennent ordinairement d'un fait pris dans la nature et choisi comme peinture ou comme parabole pour exprimer une vérité morale. Ainsi, pierre qui roule n'amasse pas de mousse; — un oiseau dans la main vaut mieux que deux oiseaux sur la branche; — un estropié, dans

la bonne voie, battra à la course un cheval qui est sur la mauvaise route; — faites votre foin pendant que le soleil brille — la dernière once fait courber le dos du chameau — et le reste. Dans leur sens primitif, ce sont là des faits vulgaires; mais nous les reproduisons à cause de la valeur de leur analogie par rapport à notre démonstration. Ce qui est vrai des proverbes, l'est également des fables, des paraboles et des allégories.

Ces relations entre l'esprit et la matière ne sont pas invention de poètes, mais sont l'œuvre de la volonté de Dieu; et il est permis à tout homme de s'en rendre compte. Cela est visible, ou ne l'est pas, aux yeux des hommes. Quand il peut se rendre compte de cette merveille aux moments fortunés où il a toute la jouissance de ses facultés, l'homme réfléchi se demande si, à d'autres moments, il n'est ni aveugle, ni sourd.

« Ces choses peuvent-elles exister, et venir poussées vers nous comme un nuage d'été, sans que nous soyons frappés d'admiration? »

Car l'univers, alors, devient transparent, et une lumière supérieure à celle qui l'éclaire ordinairement, l'illumine. Il est le problème éternel qui a excité l'admiration et tenu en éveil l'esprit studieux de tous les grands génies depuis le commencement du monde, — depuis l'ère des Égyptiens et des Brahmes, jusqu'aux siècles de Pythagore, de Platon, de Leibnitz, de Swedenborg. C'est le sphynx debout au détour du chemin ; et d'âge en âge, chaque prophète qui apparaît met sa joie à déchiffrer l'énigme.

Il semble que ce soit une nécessité pour l'esprit de se manifester sous des formes matérielles ; — la lumière et les ténèbres, la rivière et la tempête, la bête et l'oiseau, l'acide et l'alcali, préexistent à l'état d'idées nécessaires dans l'esprit de Dieu, et sont ce qu'ils sont par la vertu de sensations antérieures, dans le monde de l'esprit. La création visible est le terme de la circonférence du monde invisible. « Les objets matériels, disait un philosophe français, sont nécessairement des

sortes de scories des pensées substantielles du Créateur, et qui conservent fatalement des traces de leur première origine; en d'autres termes, la nature visible doit avoir un côté spirituel et moral. »

Cette doctrine est obscure, et quoique les images de « vêtement », de « scories », de « miroir, » etc., puissent éveiller l'imagination, nous sommes obligés d'appeler à notre aide, pour l'exciter davantage, des idées plus vives et plus vivantes. « Toute écriture doit être interprétée par l'esprit qui lui-même l'a créée. » Telle est la loi fondamentale de la critique. Une vie en harmonie avec la nature, l'amour du vrai et de la vertu forceront les yeux à comprendre le texte de cette nature. Peu à peu nous pouvons arriver à connaître le sens primitif des objets permanents dans la nature, à ce point que le monde devient un livre ouvert pour nous, et toute forme une explication des mystères de notre existence et des causes finales.

Nous éprouvons une nouvelle surprise,

lorsque, au point de vue où nous nous plaçons maintenant, nous contemplons l'effrayante étendue et la multitude des objets; — puisque « tout objet que nous apercevons directement représente une faculté de l'âme. » — Ce qui n'était qu'une vérité vague encore devient, du moment où on l'assimile à un objet, une part du domaine de la science — un levier de plus dans l'ensemble des forces morales.

CHAPITRE V

LA DISCIPLINE

Comme conséquence du sens que nous donnons à la nature, nous arrivons à ce fait nouveau : que la nature est une discipline. L'emploi que nous faisons ainsi du monde ressort de l'idée d'usages antérieurs, qui font partie de lui-même.

L'espace, le temps, la société, le travail, le climat, la nourriture, la locomotion, les animaux, les forces mécaniques, nous donnent chaque jour de secrètes leçons dont le sens

est illimité. Ils étaient à la fois l'entendement et la raison. Chacune des propriétés de la matière est un enseignement pour l'entendement — solidité ou résistance, — inertie, extension, forme, divisibilité. L'intelligence ajoute, divise, combine, mesure et trouve dans ce spectacle intéressant l'éternel aliment à son activité, en même temps que la raison fait cesser ces enseignements dans son domaine qui est celui de la pensée, en observant l'analogie qui existe entre la matière et l'esprit.

1° La nature impose une discipline à l'interprétation des vérités intellectuelles. Nos relations avec les objets sensibles sont un exercice continuel dans les leçons obligées sur la différence, sur la similitude, sur l'ordre, sur l'être et le paraître des arrangements progressifs ; sur le passage du particulier au général ; sur la combinaison d'une fin aux forces humaines. Ce qui constitue le superlatif de cet enseignement, c'est de le proportionner à l'organe qui doit le recevoir. Quel

souci de chaque jour, de chaque année, éternel, que d'entreprendre de former le sens commun ! Quelle répétition continuelle des mêmes ennuis, des mêmes inconvénients, des mêmes dilemmes ! Quel avantage donnons-nous sur nous à quelques hommes ! Quelle course aux prix, — quels chocs d'intérêts, — et tant d'autres choses pour former l'es prit — pour apprendre finalement, « que de bonnes pensées ne valent pas mieux que de bons rêves — si nous ne les réalisons pas ! »

La propriété, par son système de doit et avoir nous rend les mêmes bons services. Les dettes qui engendrent les dettes, et dont la face de fer est la terreur de la veuve, de l'orphelin et des enfants de génie — les dettes qui absorbent tant de temps, qui brisent et écœurent les grands esprits par de viles préoccupations, — sont un enseignement dont les leçons ne peuvent être sans influence, et qui s'adresse de préférence à ceux qui en souffrent le plus. Néanmoins, la propriété qui a

été avec raison comparée à la neige, « si elle tombe légère aujourd'hui, demain elle tombera à flocons, » — la propriété est tout simplement le mouvement extérieur d'une machine interne, quelque chose de semblable à l'aiguille qui marque l'heure sur une horloge.

Le caractère et la fortune de l'individu se ressentent des inégalités dans la culture de l'intelligence; — par exemple dans la perception des différences. Il y a donc l'espace et le temps, grâce auxquels l'homme apprend que les choses ne sont ni mêlées ni entassées en masse, mais qu'elles sont distinctes et individuelles. Une cloche et une charrue ont chacune une sorte de service, et l'une des deux ne peut pas faire l'office de l'autre. L'eau est bonne à boire, le charbon destiné à être brûlé, la laine a être convertie en vêtements; mais la laine ne peut pas plus être bue, que l'eau ne peut servir d'habillement et le charbon de nourriture.

L'homme sage prouve sa sagesse, en sépa-

rant, en graduant les choses, et à ses yeux l'échelle des créatures et des vertus est aussi grande que la nature. Les fous n'ont aucun degré à leur échelle, et s'imaginent que tous les hommes se ressemblent. Ce qui n'est pas bon, ils l'appellent le pire; ce qui n'est pas répugnant, ils le proclament le mieux.

On voit de la sorte de combien de soucis la nature nous charge. Elle n'admet pas qu'on se trompe. Son oui est oui; son non est le non véritable,

Les premiers pas que l'on fait dans l'étude de l'agriculture, de l'astronomie, de la zoologie (ces premiers pas que font le fermier, le chasseur et le matelot), nous enseignent que les teintes de la nature sont toujours chargées; qu'elle cache dans ses tas et ses réduits des résultats utiles.

Comme l'esprit suit avec calme et tout naturellement la succession des lois de la physique! Quelles nobles émotions saisit le mortel qui pénètre dans les conseils de la création, et apprend à apprécier le privilége de l'ÊTRE!

La beauté de la nature rayonne dans son propre sein. L'homme est plus grand qu'il ne le peut voir, et l'univers moins grand, parce que les relations entre le temps et l'espace disparaissent aussitôt que les lois de la nature sont connues.

Là nous sommes impressionnés et même intimidés par l'immensité de l'univers qu'il s'agit d'explorer. « Ce que nous savons est le point de marque de ce que nous ne savons pas. » Ouvrez un journal de science quelconque, pesez les problèmes que soulèvent : la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, la physiologie, la géologie, et jugez si l'intérêt qui s'attache aux sciences naturelles vous paraît devoir être de sitôt épuisé.

En ne tenant pas compte de toutes les particularités où la nature impose sa discipline, il en est deux sur lesquelles nous ne devons pas négliger d'insister.

L'exercice de la volonté, c'est à dire la leçon touchant la puissance des facultés, s'enseigne au contact de tous les événements. De-

puis le moment où il entre successivement en possession de ses divers sens, jusqu'à l'heure où il dit : « que ta volonté soit faite! » l'enfant apprend ce secret, qu'il peut ramener sous sa volonté, non seulement les événements particuliers, mais les grandes masses d'événements, c'est à dire toutes les séries d'événements, et assimiler ainsi tous les faits à son caractère. La nature est toute médiate. Elle est faite pour servir. Elle se plie à la domination de l'homme, aussi bénévolément que l'âne qui portait notre Sauveur. Elle offre tous les royaumes à l'homme, aussi bien que toutes les matières qu'il peut convertir en choses utiles. L'homme n'est jamais empêché de son œuvre. Il transforme l'air subtil et délicat en paroles sensées et mélodieuses auxquelles il donne des ailes et en fait les anges de la persuasion et du commandement. Peu à peu, par l'influence de la pensée, il asseoit son empire sur toutes choses, jusqu'au moment où le monde devient, enfin, une volonté réalisée, — c'est à dire le double de l'homme.

2° — Les objets sensibles se conforment aux prémonitions de la raison, et reflètent la conscience. Toutes choses sont morales, et dans leurs changements sans fin se rapprochent incessamment de la nature spirituelle. Aussi tout, formes, couleurs, mouvements; le globe roulant dans le plus profond du firmament; — tout changement chimique, depuis celui du plus rude cristal jusqu'aux lois de la vie — tout changement dans la végétation, depuis le premier principe de la croissances des feuilles sous le regard, jusqu'aux forêts tropicales et aux mines antédiluviennes de charbon; — toute fonction animale, de l'éponge aux Hercules, — révèlent à l'homme ou font éclater devant lui ces lois du droit et du juste, et sont les échos des dix commandements. C'est pourquoi la nature est toujours l'alliée de la religion. Toutes ses grandeurs et toutes ses splendeurs mènent à des sentiments religieux. Les prophètes et les prêtres, David, Isaïe, Jésus ont bu largement à cette source.

Ce caractère moral pénètre si bien dans les os et la moelle de la nature, qu'il semble être le but pour lequel la nature a été faite. Quel que soit le but particulier que se propose un membre isolé de l'humanité ou une agglomération d'individus, sa fonction publique et universelle tend toujours à cela, et il n'y échappe jamais.

Rien dans la nature ne s'épuise du premier coup.

Après qu'une chose a servi à un usage, elle est encore toute nouvelle pour le nouveau service qu'elle est destinée à rendre.

Pour Dieu, toute fin devient une nouvelle forme de moyens.

Ainsi, l'usage de la commodité, considérée en lui-même, est vil et bas. Mais il initie l'esprit à la grande doctrine de l'usage, et lui enseigne tout particulièrement ceci : qu'une chose n'est bonne qu'autant qu'elle peut servir ; que l'alliance des parties et de l'effort pour arriver à un but est essentiel à tout être vivant. La première et la plus générale façon dont se

manifeste cette vérité, s'affirme par l'inévitable et importun souci de nous occuper de la richesse et de la pauvreté, du grain de blé et de la farine.

J'ai déjà démontré, en m'occupant de la signification des objets matériels, que tout progrès naturel n'est que la traduction d'une sentence morale. La loi morale gît dans le centre de la nature, et rayonne sur la circonférence. Elle est l'esprit et la moelle de toute substance, de toute parenté, de tout progrès. Toutes choses avec lesquelles nous nous mettons en rapport, ont un enseignement à notre adresse. Qu'est ce qu'une ferme, sinon un évangile? La paille et le grain de blé, les mauvaises herbes et les plantes, la brume, la pluie, les insectes, le soleil — autant d'emblèmes sacrés, depuis le premier guéret qui naît avec le printemps jusqu'à la dernière meule de foin que les neiges d'hiver couvrent dans les champs. Mais le matelot, le berger, le mineur, le marchand ont chacun, dans leur sphère différente, une expérience égale et

marchent tous vers le même but, parce que toutes les organisations sont identiques. Et il ne saurait être douteux que ce sentiment moral qui parfume l'air, s'épanouit dans la graine et imprègne les eaux du monde, atteint l'homme et pénètre son âme. L'influence morale de la nature sur chaque individu est cette somme de vérité qui se démontre à lui. Qui peut l'évaluer? Qui peut savoir ce que le rocher battu par la mer a enseigné de fermeté au pêcheur; ce qu'un homme a pu aspirer de calme en contemplant l'azur d'un ciel sur les profondeurs incommensurables duquel le vent promène des flots de nuages chargés de tempêtes, n'y laissant ni rides ni tâches? Combien les pantomimes des animaux ne nous ont-elles pas enseigné de ressources industrieuses; donné l'idée de la providence et des sentiments de l'affection? Quels plus ingénieux enseignements que les phénomènes si variables de la santé, pour nous apprendre à nous commander à nous mêmes!

De là découle particulièrement l'unité de

la nature — l'unité dans la variété — que nous rencontrons partout. Toutes les variétés infinies des choses produisent une impression unique et identique. Xénophane se plaignait, dans sa vieillesse, que toutes choses, n'importe où il portait ses regards, tournaient à l'unité. Il s'irritait de voir la même entité dans la fastidieuse variété des formes. La fable de Protée renferme une variété profonde. Toute chose particulière dans la nature — la feuille, la goutte d'eau, le cristal, un moment du temps, — est considéré comme le tout et coopère à la perfection du tout. Chaque particule est microscopique, et rend fidèlement l'image du monde.

Non seulement les ressemblances existent dans les choses dont l'analogie est évidente, comme lorsque nous découvrons le type de la main humaine dans le squelette d'un fossile saurien, mais aussi dans les objets entre lesquels il existe une profonde dissemblance superficielle. Ainsi Mme de Staël et Goethe appellent l'architecture « une musique muette. »

— « Une église gothique, disait Coleridge, est une religion pétrifiée. » Michel-Ange soutenait que, pour un architecte, la science de l'anatomie est indispensable. Dans les oratorios d'Haydn, les notes représentent à l'imagination non seulement des mouvements pareils à ceux du serpent, du cerf et de l'éléphant, mais aussi des couleurs, comme le vert du gazon. Le granit change selon le plus ou moins de chaleur de la rivière qui coule sur lui. L'eau courante reflète l'air qui circule au dessus d'elle; l'air ressemble à la lumière qui le sillonne de ses subtils courants; la lumière elle-même ressemble à la chaleur qui rayonne avec elle à travers l'espace.

Toute créature n'est que la modification d'une autre créature; la ressemblance qui existe entre elles est bien plus frappante que la différence, et la loi radicale est une et la même pour toutes deux.

D'où il s'ensuit que les règles d'un art ou les lois d'une organisation sont vraies dans leurs rapports avec la nature. Cette unité est si évi-

dente que cela se voit aisément; elle gît dans le moindre produit de la nature, et prend sa source dans l'Esprit universel.

Toute vérité générale que nous exprimons par des mots, implique ou suppose une autre vérité. *Omne verum vero consonat*. C'est comme un grand cercle dans une sphère renfermant tous les cercles possibles. Ainsi toute vérité est l'essence absolue vue d'un côté; mais elle a d'innombrables côtés.

La même unité centrale est bien plus saisissable encore dans les actes. Les mots sont les organes finis de l'esprit infini. Ils ne peuvent pas atteindre les dimensions de ce qui est dans la vérité. Ils la brisent et l'appauvrissent. Un acte est la perfection et la publication d'une pensée. Une action droite semble frapper le regard et se confondre toute dans la nature. « L'homme sage, en faisant une chose, les fait toutes; ou plutôt, en accomplissant avec droiture un acte, il voit la ressemblance qui existe entre tous les actes qui peuvent être remplis avec droiture. »

Les paroles et les actes ne sont pas les attributs d'une nature muette et brutale. Ils nous initient à cette forme unique qui prédomine toutes les autres formes ; c'est à dire l'humanité. Les autres œuvres de la nature semblent une dégradation de cette forme qui, lorsqu'elle apparaît au milieu de tant d'œuvres dont elle est entourée, est préférée par l'esprit à toutes les autres. En fait, l'œil et l'esprit sont toujours préoccupés de cette forme, mâle ou femelle ; et c'est bien là la meilleure preuve de la puissance et de l'ordre qui règne au sein de toutes choses.

Malheureusement, l'humanité porte comme les marques de quelque injure, est gâtée et légèrement défectueuse. Quoi qu'il en soit, bien différente de l'aveugle et sourde nature qui l'entoure, elle est comme une fontaine jaillissante sur l'insondable mer de la pensée et de la vertu où seule, de toutes les œuvres de la nature, elle a accès.

Ce serait une intéressante étude à faire que d'entrer dans tous les détails de la leçon que nous donne la contemplation de l'humanité ;

mais où s'arrêterait-on? Nous sommes liés dans notre adolescence avec des amis qui, comme le ciel et l'eau, sont coextensifs avec notre pensée; qui, répondant chacun à une certaine affection de l'âme, satisfont à nos désirs par ce côté; — que nous n'avons pas la force d'écarter de nous assez loin pour pouvoir les apprécier et les analyser. Nous ne pouvons pas les choisir, mais nous les aimons.

Quand une longue coexistence avec un ami nous a donné la mesure du bien, et a accru notre respect pour les ressources dont Dieu dispose, en devenant la réalisation de notre idéal; — dès que cet ami est devenu l'objet de nos pensées, que son caractère sans y prétendre, a introduit en nous comme une douce et solide sagesse, — c'est un signe qus sa tâche est remplie, et généralement en bien peu de temps il disparaît de nos yeux.

CHAPITRE VI

L'IDÉALISME

Ainsi donc l'inexplicable, mais intelligible et pratique connaissance du monde accordée à l'homme, l'immortel élève, est dans tous les objets qui frappent les sens. Toutes les parties de la nature conspirent à ce unique but de la discipline.

Il se présente toujours un noble doute, à savoir : si ce but n'est pas la cause finale de l'univers ; et si la nature existe extérieurement. Il appert suffisamment de cette vaste apparence qu'on nomme le monde, que Dieu voulant

éclairer le cerveau humain en fait le réceptacle d'un certain nombre de sensations que nous appelons le soleil et la lune, l'homme et la femme, une maison et le commerce. Dans l'impuissance où je suis d'affirmer l'infaillibilité de mes sens, de savoir si les impressions qu'ils me procurent correspondent bien avec les objets perçus, quelle différence cela fait-il pour moi que l'Orion existe réellement dans les profondeurs du firmament, ou qu'il soit une image peinte sur le firmament de mon âme par quelque dieu?

Les rapports existant entre les parties et la fin du tout restant les mêmes, quelle différence cela fait-il que la terre et la mer soient séparés; que les mondes opèrent leurs évolutions et s'entre-mêlent sans ordre et sans but, — le gouffre s'ouvrant sous le gouffre, la voie lactée contre-balançant la voie lactée dans un espace déterminé; ou bien que sans considération d'espace et de temps, l'apparence des mêmes faits soit gravée dans la foi constante de l'homme?

Que la nature ait une existence substantielle, ou qu'elle n'existe que dans une apocalypse de l'esprit, cela est tout aussi vénérable pour moi. Que ce soit ceci ou cela, ce sera toujours quelque chose d'idéal pour moi, tout autant que je ne puis pas affirmer l'infaillibilité de mes sens.

Les esprits légers se rient de la théorie de l'idéal, comme si les conséquences en étaient burlesques, et comme si elles changeaient l'équilibre de la nature.

Certes, il n'en est rien. Dieu ne plaisante pas avec nous, et ne compromettrait pas l'œuvre de la nature, en tolérant qu'il y entre jamais aucune inconséquence. Aucune défiance contre la stabilité des lois ne devrait paralyser les facultés de l'homme. Cette stabilité est respectée comme chose sacrée, et la foi de l'homme en elle est complète. Tous les actes, tous les efforts de l'homme tendent vers l'hypothèse de cette stabilité de la nature. Nous ne sommes pas bâtis comme un navire pour être ballotés par les vents, mais comme une mai-

son pour demeurer en place. Comme conséquence naturelle de cet état, aussi longtemps que les facultés actives domineront les facultés réfléchissantes, nous résisterons avec indignation à toute suggestion tendant à faire croire que la nature est moins vivace et plus changeante que l'esprit.

Mais, tandis que nous admettons entièrement la stabilité des lois de la nature, la question de l'existence absolue de la nature, reste encore à résoudre.

Les sens et l'intelligence non renouvelée ont une sorte de croyance instinctive dans l'existence absolue de la nature. L'homme et la nature leur semblent indissolublement liés. Les objets sont placés aux limites de leur sphère, au delà de laquelle il n'y a plus rien. L'intervention de la raison affaiblit cette croyance.

Le premier effort de la pensée est d'écarter ce despotisme des sens qui nous lie à la nature, comme si nous faisions partie d'elle, et de nous la montrer au loin et flottante.

Jusqu'au moment où cet agent supérieur intervient, l'œil animal voit, avec une admirable infaillibilité, des lignes très distinctes et des surfaces colorées.

Dès que l'œil de la raison s'ouvre, aux lignes et aux surfaces s'ajoutent la grâce et l'expression, qui sont le produit de l'imagination et du sentiment personnel, et enlèvent quelque chose à la perception matérielle des objets.

Pour peu que la raison soit incitée à pénétrer plus avant, les lignes et les surfaces deviennent de plus en plus vaporeuses, et finalement elles disparaissent pour faire place aux causes et aux *esprits*.

Les meilleures et les plus heureuses heures de la vie sont celles où s'éveillent, en nous, cette délicieuse influence des facultés supérieures et cette respectueuse reconstruction de la nature devant son Dieu.

Qu'on nous permette d'indiquer les effets de ce développement de l'intelligence :

1° Notre première leçon de philosophie

idéale nous est donnée par la nature elle-même.

La nature est faite pour conspirer avec l'esprit notre émancipation.

Certains changements mécaniques, la moindre altération dans la position que nous occupons, nous révèlent l'existence d'un dualisme.

Nous sommes étrangement frappés en voyant la terre, du haut d'un navire en marche, du haut d'un ballon ou à travers les teintes inhabituelles du ciel. Le moindre changement dans notre vue donne au monde entier un aspect pittoresque.

Un homme qui conduit rarement n'a qu'à monter sur le siége d'une voiture et traverser sa propre ville, pour transformer la rue en théâtre de marionnettes.

Les hommes, les femmes, — parlant, courant, commerçant, combattant — le plus zélé ouvrier, le fainéant, le mendiant, les enfants, les chiens, tantôt ne sont pas des êtres réels, tantôt n'ont aucune espèce de rap-

port avec celui qui les observe, et sont considérés comme des êtres fictifs, mais non substantiels.

Que d'idées nouvelles nous suggère un pays qui nous est bien familier cependant, vu à travers la course rapide d'un char de chemin de fer! Bien plus, les objets les plus ordinaires (en changeant le point de vue) sont ceux qui, quelquefois, nous plaisent le plus.

Dans une lanterne magique, nous aimons à voir la voiture d'un boucher, la figure de quelqu'un de notre famille. Nous nous plaisons, aussi, à regarder le portrait d'une personne bien connue de nous.

Mettez-vous la tête en bas, et regardez un paysage à travers vos jambes; combien il nous paraît splendide, quoique vous l'ayez eu sous les yeux mille fois pendant vingt ans de suite!

Dans ces cas, par des moyens mécaniques, on saisit la différence qui existe entre l'observateur et le spectacle — entre l'homme et la nature.

De là naît un plaisir mêlé de terreur. Je puis dire qu'un certain degré du sublime naît probablement de ce fait que l'homme sent d'instinct que si le monde est un spectacle, il a en soi quelque chose de stable que n'a pas le monde.

2° Dans un ordre d'idées plus élevé, le poète nous procure le même plaisir. En quelques coups de pinceau il nous peint l'air, le soleil, les montagnes, les champs, les villes, les héros, les vierges, — non pas différents de ce que nous les connaissons, mais seulement détachés de la terre et flottants devant nos yeux.

Il ne fixe pas la terre et la mer, il les fait évolutionner autour de l'axe de sa pensée première, et les arrange à nouveau.

Possédé par une passion héroïque, il fait de la matière des symboles de cette passion.

L'homme sensuel assimile sa pensée aux choses; le poète assimile les choses à sa pensée. L'un considère la nature comme en-

racinée et immobile ; l'autre comme fluide, et y imprime sa personnalité. Pour celui-ci, le monde réfractaire est ductile et flexible ; il communique la vie humaine à la poussière et aux pierres, et fait d'elles le Verbe de la raison. On peut définir l'imagination l'usage que fait la raison des mots exprimant la matière.

Shakespeare, plus qu'aucun autre poète, possède le pouvoir de subordonner la nature à son expression. Sa muse royale joue avec la création, comme on jongle avec une boule, et donne un corps à toute fantaisie qui surgit dans son esprit. Les coins les plus obscurs de la nature sont visités par lui ; les choses les plus disparates, il les agrège grâce à son esprit subtil.

Nous sommes surpris de voir combien la grandeur des objets matériels n'est que relative, et que tous se rapetissent ou s'allongent pour servir la passion du poète. Ainsi dans ses sonnets, les chants des oiseaux, le parfum et la couleur des fleurs, ne sont pour lui que

l'ombre de sa bien-aimée; le soupçon qu'elle éveille est une *parure*.

La parure de la beauté est chose suspecte; une corneille qui traverse le doux air du ciel.

Sa passion n'est pas susceptible de changer; elle est aussi solide, dit-il, qu'une cité ou un État:

Non, elle est bâtie à l'abri de tout accident; elle n'est pas soumise à l'influence d'un sourire triomphant, ni sujette à succomber sous ce froncement de sourcil d'un mécontentement servile; elle ne craint aucun caprice de la politique, etc.

Les Pyramides lui semblent l'image avec laquelle il peut peindre la force de sa constance. La fraîcheur de la jeunesse et de l'amour de sa bien-aimée l'éblouit comme le rayonnement du matin.

Éloignez ces lèvres qui ont été si gentiment parjures, etc.

Cette transfiguration que tous les objets matériels subissent sous l'influence de la passion du poète — cette puissance qu'il possède à toute heure, de grandir les petites choses, de rendre imperceptibles les grandes, — pourraient se prouver par des milliers d'exemples puisés dans son théâtre.

La perception des affinités réelles entre les événements (c'est à dire des affinités *idéales*, celles-ci étant seules réelles) met le poète à même de prendre toutes les libertés possibles avec les formes et les phénomènes les plus imposants de la nature, et d'affirmer ainsi la prédominance de l'âme.

3° Le poète qui nous ravit de la sorte en animant la nature comme un créateur, avec ses propres pensées, ne diffère du philosophe qu'en ceci, que l'un se propose le Beau, comme but principal, l'autre le Vrai.

Le philosophe, cependant, ne soumet pas moins que le poète l'ordre apparent et les rapports des choses à l'empire de la pensée.

« Le problème de la philosophie, selon Platon, est de trouver un terrain absolu et non de convention, pour y ramener tout ce qui existe conditionnellement. »

Il est de foi admise qu'une loi règle tout phénomène, et que cette loi étant connue, tout phénomène peut être prédit.

Cette loi, quand elle existe dans l'esprit, est une idée. Sa beauté est infinie.

Le vrai philosophe et le vrai poète sont un : le beau dans le vrai et le vrai dans le beau, c'est là le point de mire de tous les deux.

Une définition de Platon ou d'Aristote n'a-t-elle pas tout autant de charme qu'une définition de l'*Antigone* de Sophocle ? Dans les deux cas, il ressort :

Que la vie spirituelle a été infusée à la nature ;

Que les blocs de matière en apparence solides ont été traversés et dissouts par une pensée ;

Que ce faible être humain a pénétré les

masses colossales de la nature avec son âme informe,—qui s'est reconnue elle-même dans leur harmonie et a surpris le secret de la loi qui les régit.

En physique, quand on atteint ce but, la mémoire se décharge du fardeau de ses innombrables catalogues de faits particuliers, et résume des siècles d'observation en une seule formule.

Ainsi, même dans la science physique, la matière s'abaisse devant l'esprit.

L'astronome, le géomètre se font à leurs irréfutables calculs et dédaignent le résultat des observations. La sublime remarque d'Euler sur la loi des voûtes, « on trouvera cela contraire à tous les usages, cependant cela est vrai, » cette remarque a transporté la nature dans l'esprit de l'homme, en laissant la matière comme un corps bon à mettre de côté.

4° On a observé que la science intellectuelle produisait infailliblement un doute sur

l'existence de la matière. Turgot disait que « celui qui n'a jamais douté de l'existence de la matière n'a, assurément, jamais eu d'aptitude aux recherches métaphysiques. »

La science intellectuelle fixe l'attention sur des matières immortelles, nécessaires, incréées, c'est à dire sur les idées, et leur magnifique et majestueuse présence nous fait sentir que notre existence extérieure n'est que rêves et ténèbres.

En nous arrêtant dans cet Olympe de dieux, il nous semble que la nature n'est qu'un appendice de l'âme. En nous élevant jusqu'à leur région, nous nous apercevons que ce sont là les pensées de l'Être Suprême.

« Ce sont ceux qui étaient là de toute éternité, depuis le commencement où le monde a été. Quand il créa les cieux, ils étaient là, et aussi quand il mit les nuages au dessus de nos têtes, et quand il fit jaillir les fontaines des profondeurs du sol. Ils étaient alors à ses côtés, si bien que l'un d'eux s'éleva avec Lui. il prit même conseil d'eux. »

L'influence des idées est proportionnée. Comme objets de science, elles sont accessibles à un petit nombre d'hommes. Cependant tous les hommes peuvent entrer dans leur culte par la piété ou par la passion.

Nul n'approche de ces divines natures, sans devenir, à un certain degré, divin lui-même. Elles sont comme une âme nouvelle qui rénove le corps.

Physiquement nous devenons légers et lumineux ; nous volons dans l'air ; la vie n'est plus fastidieuse pour nous, et nous ne nous souvenons plus qu'elle l'ait jamais été.

Nul homme, en leur sereine compagnie, ne redoute plus les rigueurs de l'âge, ou les infortunes, ou la mort, car il est transporté dans des régions où il n'y a plus de changement.

En contemplant, dépouillée de voile, la face de la Justice et de la Vérité, nous apprenons la différence qui existe entre l'absolu, le conditionnel ou le relatif.

Nous redoutons l'absolu.

Tel il est, nous existons. Nous devenons immortels, car nous apprenons que le temps et l'espace sont en rapport avec la matière, mais que, avec la perception de la vérité, ou avec la vertu, ils n'ont aucune affinité.

5° Finalement, la religion et la morale, que l'on peut appeler la pratique des idées ou l'introduction des idées dans la vie, produisent un effet analogue même dans un milieu inférieur, en ce qu'elles rabaissent la nature et constatent sa dépendance envers l'esprit.

La morale et la religion diffèrent en ceci : — que l'une est l'ensemble des devoirs émanant de l'homme, — l'autre de Dieu.

La religion implique la personnalité de Dieu; la morale, non.

Elles se confondent, cependant, dans notre démonstration présente, en ce que toutes deux mettent la nature sous leurs pieds. Le premier et le dernier mot de la religion est :

« Les choses qui se voient sont temporelles; les choses invisibles sont éternelles. »

C'est un affront évident fait à la nature. Elle fait pour l'homme illettré, ce que la philosophie fait pour Berkeley et Viasa.

Le langage uniforme que l'on entend dans les églises des sectes les plus ignorantes est : « Méprisez les pompes insubstantielles du monde; elles ne sont que vanités, rêves, ombres, irréalités; cherchez les réalités de la religion. »

Le dévot se raille de la nature. Quelques théosophistes sont arrivés à des sentiments d'hostilité et d'indignation contre la matière, comme le Manichéen et Plotin. Ils répugnaient à abaisser leurs regards sur ces pots de chair d'Egypte. Plotin avait honte de son corps. Bref, ils pouvaient tout aussi bien dire de la matière, ce que Michel-Ange disait de la beauté externe : « c'est la frèle et triste enveloppe dont Dieu habille l'âme qu'il y a appelée pour un temps. »

Il est certain que le mouvement, la poésie, la science physique et intellectuelle, et la religion tendent, à un degré égal, à affirmer

nos convictions sur la réalité du monde externe. Mais j'avoue que c'est un travail quelque peu ingrat que de s'étendre avec trop de curiosité sur les faits particuliers relatifs à cette proposition générale : que toute culture tend à nous imboire d'idéal.

Loin de ressentir aucune hostilité contre la nature, j'éprouve pour elle un amour d'enfant. Je m'épanche et je vis pendant les jours chauds, comme le blé et les melons.

Parlons de sa beauté.

Je ne veux point jeter de pierres à ma mère, ni salir mon gracieux nid, je prétends seulement à indiquer la vraie situation de la nature par rapport à l'homme, où une éducation bien dirigée doit le mener à s'établir, comme le terrain à gagner est l'objet de la vie humaine, c'est à dire quelles relations existent entre l'homme et la nature.

La science renverse les idées vulgaires que l'on a sur la nature, et mène l'esprit à appeler apparent ce qu'on a coutume d'appeler réel, et réel ce qu'on a coutume d'appeler vision.

Les enfants, à la vérité, croient au monde extérieur. La croyance qu'il n'est qu'apparent est une pensée après coup; mais avec le développement de l'intelligence, cette croyance prendra racine aussi sûrement que la première.

L'avantage de la théorie de l'idéal est qu'elle présente le monde précisément sous l'aspect que souhaite le plus l'esprit. En fait, c'est l'aspect que choisit la raison, à la fois spéculative et pratique, c'est à dire la philosophie et la vertu. Vu dans la lumière de la pensée, le monde est toujours un phénomène, et la vertu le subordonne à l'esprit. L'idéalisme voit le monde dans Dieu. Il voit le cercle entier des personnes et des choses, des actions et des événements, les pays et les religions, non pas comme péniblement accumulés, atome par atome, dans un passé enveloppé de crépuscule, mais comme un immense tableau que Dieu peint en une minute éternelle, pour le livrer à la contemplation de l'âme.

L'âme se contemple donc elle-même avec

un autre regard que le regard trivial et microscopique qui embrasse le tableau universel.

Elle respecte trop le but, pour le confondre avec les moyens.

Elle voit dans le christianisme quelque chose de plus important que les scandales de l'histoire ecclésiastique, ou les friandises de la critique; très peu curieuse et peu touchée des personnes et des miracles, nullement troublée par les lacunes de l'histoire, elle accepte le phénomène de Dieu, tel qu'il est, comme la forme la plus pure et la plus élevée de la religion de ce monde.

Elle n'est ni émue ni passionnée devant ce qu'on appelle la bonne et la mauvaise fortune.

Elle ne voit d'ennemi dans aucun homme.

Elle accepte tout ce qui lui survient, comme un enseignement.

Elle est plus un observateur qu'un acteur dans ce monde; et elle est acteur, seulement afin de pouvoir mieux observer.

CHAPITRE VII

L'ESPRIT

Il est essentiel qu'une vraie théorie de la nature et de l'homme contienne quelque chose de progressif. Les habitudes qui sont usées ou qui peuvent l'être, les faits qui ont accompli leur temps, ne peuvent pas être tout ce qu'il y a de vrai dans ce port où l'homme s'est ancré, et où toutes ses facultés trouvent à s'exercer indéfiniment et d'une manière appropriée à ses besoins.

Il faut admettre que toutes les habitudes de

la nature doivent tendre à une unité qui ouvre à l'activité de l'homme un champ infini. A travers tous les royaumes qui sont du domaine de cette unité, des faubourgs aux frontières des choses, elle est fidèle à la cause d'où elle tire son origine — c'est à dire l'Esprit. Elle suggère l'idée de l'absolu. Elle est un effet perpétuel. Elle est une grande ombre qui cache toujours le soleil derrière nous.

La vue de la nature inspire des idées religieuses.

Comme la figure de Jésus, elle se présente la tête ceinte d'une auréole et les mains croisées sur la poitrine. L'homme le plus heureux est celui à qui la nature enseigne l'admiration.

Celui qui en pense le plus, de cette ineffable essence que l'on appelle l'Esprit, est celui qui en dit le moins. Nous pouvons voir Dieu dans le vulgaire phénomène de la matière, mais quand nous entreprenons de le définir lui-même, la parole et la pensée nous font défaut en même temps, et nous demeurons inertes comme les fous et les sauvages,

Cette Essence se refuse à être traduite en propositions; mais quand l'homme l'a admirée intellectuellement, ce noble ministre de la nature nous semble une apparition de Dieu lui-même. C'est le grand organe au moyen duquel l'Esprit Universel s'adosse à l'individu, en s'efforçant de ramener à lui l'individu.

Quand nous considérons l'esprit, nous nous apercevons que tous les points de vue déjà présentés n'embrassent pas la circonférence entière de l'homme. Il faut ajouter encore quelques pensées.

L'intelligence se trouve en présence de trois problèmes soulevés par la nature.

Qu'est-ce que la matière?

D'où vient-elle?

Où va-t-elle?

La théorie de l'idéal répond à la première seulement de ces trois questions.

L'idéalisme dit : la matière est un phénomène, non une substance. L'idéalisme nous familiarise avec la disparité complète qui

existe entre l'évidence de notre être, et l'évidence de l'être du monde.

L'un est parfait, l'autre n'est susceptible d'aucune affirmation.

L'intelligence est une chose à part dans la nature; le monde est un rêve divin duquel nous pouvons présentement nous éveiller pour entrer dans la gloire et dans la réalité du jour.

L'idéalisme est une hypothèse qui explique la nature par d'autres principes que ceux du charpentier et du chimiste. Toutefois, si elle nie l'existence de la matière, elle satisfait à toutes les exigences de l'esprit. Elle laisse Dieu en dehors de moi. Elle m'abandonne dans le splendide labyrinthe de mes perceptions, errant sans but.

Le cœur lui résiste alors, parce qu'elle froisse nos affections en niant l'existence substantielle de l'homme et de la femme. La nature, en effet, est tellement imprégnée de la vie humaine qu'il y a quelque chose de l'humanité dans son tout et dans quelques-

unes de ses parties spécialement. Ce qui n'empêche pas que cette théorie ne m'éloigne de la nature, et qu'elle ne m'explique pas la consanguinité que nous savons exister entre elle et nous.

Admettons alors cette hypothèse dans l'état présent de nos connaissances, simplement comme une préface utile, servant à nous apprendre l'éternelle distinction qui existe entre l'âme et le monde.

Mais, aussitôt que, nous égarant sur les invisibles pas de la pensée, nous commençons à chercher d'où vient la matière et où elle va,— de nombreuse vérités se révèlent à nous du fond de notre conscience.

Nous apprenons ainsi que le Très-Haut est présent à l'âme de l'homme,—que la terrible Essence Universelle, qui n'est spécialement ni la sagesse, ni l'amour, ni la beauté, ni la puissance, mais qui est chacune d'eux en un, et chacune d'eux entièrement, — que l'Essence Universelle, dis-je, est ce pourquoi toutes choses existent, et ce par quoi elles sont. —

Nous apprenons encore que l'esprit est créateur; — que derrière la nature et au sein de toute la nature, l'esprit est présent; — que l'esprit est un et non un composé; — que l'esprit n'agit pas sur nous au hasard, c'est à dire dans l'espace et dans le temps, — mais qu'il agit spirituellement, ou à travers nous.

Donc cet Esprit, c'est à dire l'Être Suprême, ne se contente pas d'élever la nature autour de nous, mais la fait entrer en nous, comme la séve de l'arbre pénètre dans les nouvelles branches et dans les nouvelles feuilles à travers les pores des anciennes.

L'homme est planté dans le sein de Dieu comme un arbre dans la terre; il y trempe ses racines à des sources infaillibles, et absorbe, selon ses besoins, des forces inépuisables.

Qui peut assigner des limites aux facultés de l'homme? Qu'il nous soit donné, une seule fois, de nous inspirer de l'infini, — de contempler les lois absolues du juste et du vrai, et nous voyons alors que l'homme a accès

dans l'esprit du Créateur, et qu'il est lui-même le créateur du fini.

En me montrant où sont les sources de la sagesse et de la puissance, et en me poussant vers la vertu comme vers « la clef d'or qui ouvre le palais de l'éternité, » ce sentiment porte en lui le caractère le plus évident de vérité, parce qu'il m'excite à créer le monde tel que je le conçois, par le secours de mon âme purifiée.

Le monde procède du même Esprit que le corps de l'homme. C'est une incarnation, éloignée et inférieure, de Dieu, une projection de Dieu, mais dont le monde est inconscient.

Cependant il diffère du corps en un point important :

Il n'est pas, comme celui-ci, soumis à la volonté de l'homme. Son organisation sereine est inviolable pour nous. Il est donc pour nous, l'interprétation vivante de l'esprit divin. Il est un point de départ déterminé pour nous et que nous pouvons mesurer à coup sûr.

Mais comme nous dégénérons, le contraste entre nous et le monde est d'autant plus évident. Nous sommes aussi dépaysés dans la nature que nous sommes étrangers à Dieu.

Nous ne comprenons pas le langage des oiseaux. Le renard et le daim s'enfuient de nous; le tigre et l'ours nous dévorent. Nous savons à peine l'usage de quelques plantes, telles que le blé et la pomme de terre et le vin.

Et pourtant le paysage, dont chaque horizon a une grandeur, n'est-il pas une face de l'homme? Il peut nous montrer la discorde qui règne entre l'homme et la nature, puisque vous ne pouvez admirer en liberté un paysage, si les laboureurs creusent profondément les sillons du champ. Le poète y trouve quelque chose de ridicule jusqu'à ce qu'il ait perdu de vue les paysans.

CHAPITRE VIII

LES PERSPECTIVES

Dans les recherches touchant les lois du monde et la forme des choses, la plus haute raison est toujours la plus vraie.

Ce qui semble peu possible, — soit trop affiné — n'est souvent si faible et si débile, que parce qu'il est très profondément enfoncé dans l'esprit parmi les éternelles vérités.

La science empirique est susceptible de voiler de nuages la vue, et par la connaissance exacte des fonctions et des procédés, de dé-

tourner ceux qui l'étudient de la contemplation du grand Tout. Le savant devient antipoétique. Mais le plus érudit naturaliste, qui prête à la vérité une attention complète et religieuse, verra qu'il lui reste beaucoup à apprendre de ses relations avec la nature; qu'il ne s'instruira pas soit par quelque addition ou soustraction, ou par toute comparaison des quantités connues, mais qu'il est arrivé au degré de science acquise par des efforts secrets de l'esprit, par l'abnégation de foi, par l'humilité. Il s'apercevra qu'il y a dans l'homme studieux bien des qualités plus précieuses que la précision et l'infaillibilité; qu'une conjecture est plus fructueuse qu'une indiscutable affirmation, et qu'un rêve peut nous faire pénétrer plus profondément dans les secrets de la nature que cent expérimentations calculées.

Les problèmes qu'il faut résoudre sont précisément ceux que les naturalistes et les physiologistes négligent de constater. Il n'est pas aussi utile à l'homme de connaître tous les individus du règne animal, que de savoir ce

qu'est cette tyrannique unité de sa constitution, qui sépare perpétuellement et classe les choses, s'efforçant de ramener les plus diverses à l'unité de forme.

Lorsque je contemple un beau paysage, je me préoccupe bien moins de constater l'ordre et la superposition des divers éléments qui le composent, que de savoir pourquoi toute idée de la multitude se perd dans un tranquille sentiment d'unité. Je ne puis me résoudre à admirer les détails, tant que je n'ai pas trouvé le moyen d'expliquer la relation existant entre les choses et la pensée; tant que je n'ai pas trouvé le rayon qui éclaire la conchologie, la botanique, les arts, qui me montre le rapport qui lie les formes des fleurs, des coquillages, des animaux, des produits de l'architecture à l'esprit, de manière que je puisse asseoir la science sur les idées.

Dans un cabinet d'histoire naturelle, nous éprouvons une certaine émotion occulte en voyant les formes les plus bizarres de bêtes, de poissons, d'insectes.

L'Américain qui a été condamné, dans son pays, au spectacle de constructions bâties d'après des modèles étrangers, est tout surpris en entrant à Westminster ou à Saint-Pierre de Rome, en s'apercevant que ces sculptures sont aussi des imitations, — faibles copies d'un invisible architype. La science n'a rien d'assez humain, tant que le naturaliste ne se rend pas compte de ces merveilleux liens qui existent entre l'homme et ce monde dont il est le maître, non parce qu'il en est le plus subtil habitant, mais parce qu'il en est la tête et le cœur et trouve un peu de lui-même dans toutes les choses grandes et petites : dans les montagnes, dans les couleurs, dans les phénomènes astronomiques, dans les changements atmosphériques que l'observation ou l'analyse lui fait saisir.

La perception de ce mystère a inspiré à la muse de George Herbert, le beau psaume du septième siècle. Les vers suivants font partie de son petit poème sur l'homme :

L'homme est tout symétrie ; tout est proportionné

en lui ; un membre se lie à l'autre et finalement le monde entier s'absorbe en lui. Sa tête est en rapport familier avec ses pieds, et tête et pieds communiquent avec les marais et les lunes.

Rien ne peut aller assez loin, que l'homme ne s'en saisisse et ne le garde comme sa proie. Ses regards atteignent aux plus hautes étoiles. En miniature, il représente le globe tout entier. Les herbes sont heureuses de guérir les plaies de notre chair, parce qu'elles se trouvent là en pays de connaissance.

C'est pour nous que soufflent les vents, que la terre se repose, que les cieux se meuvent, que les fontaines coulent. Nous ne voyons rien dont nous ne fassions notre bien, notre joie ou notre richesse. Tout devient pour nous garde-manger ou salle de plaisir.

Les étoiles dorment sur nous; la Nuit ferme les rideaux que le Soleil rouvre. La musique et la lumière voltigent autour de notre tête. Toutes choses dans leur existence matérielle et dans leur décadence font les délices de notre corps, et celles de notre âme à mesure qu'elles s'élèvent et remontent à la cause.

L'homme a à son service plus de serviteurs qu'il

n'en peut désirer, Le long de tout sentier, il peut cueillir tout ce qui doit le calmer lorsque la maladie l'accable et le pâlit. O puissant amour ! L'homme est déjà au monde et il a un autre monde qui l'attend.

La perception de ces diverses vérités constitue l'éternelle attraction qui entraîne l'homme vers la science; mais le but s'oublie dans l'attention qu'on porte aux moyens. Au point de vue de cette demi-science, nous acceptons la sentence de Platon que « la poésie se rapproche plus que l'histoire de la verité vitale. » Toute conjecture, toute divination de l'intelligence mérite un certain respect; et on apprend à la longue à préférer d'imparfaites théories et des sentences hasardées, qui renferment quelques éclairs de vérité, à des systèmes codifiés qui n'éveillent aucune grande idée. Un sage écrivain sentira que le plus beau but que peuvent atteindre l'étude et la composition est de pouvoir annoncer la découverte de régions encore inexplorées dans le monde de la pensée, et en faisant part de ces décou-

vertes, de donner avec l'espérance, une nouvelle activité à l'esprit endormi.

Je terminerai donc cet Essai, en rapportant quelques traditions de l'homme et de la nature qu'un poète a chantées pour moi; et comme elles ont toujours existé dans le monde, et reviendront peut-être sur les lèvres d'autres bardes, on peut les considérer à la fois comme tenant de l'histoire et de la prophétie.

« Les racines de l'homme ne sont pas dans la matière, mais dans l'esprit. L'élément de l'esprit, c'est l'éternité. Pour l'esprit donc, les plus longues périodes d'événements, les plus anciennes chroniques sont d'hier. Dans le cycle de l'homme universel, de qui procèdent les êtres connus, les siècles sont des points de départ, et l'histoire n'est que la date d'une dégradation.

« Nous nous défions intérieurement de nos liens sympathiques avec la nature, et nous les nions. Nous avouons et désavouons tour à tour nos relations avec elle. Nous sommes,

comme Nabuchodonosor détrôné, privés de la raison, et nous mangeons de l'herbe comme les bœufs. Mais qui peut imposer des limites à la force vivifiante de l'esprit?

« Un homme est un Dieu déchu. Quand les hommes vivront dans l'innocence, la vie sera plus longue, et nous passerons dans l'immortalité, aussi doucement que si nous nous éveillions d'un rêve.

« Le monde deviendrait fou et furieux, si la désorganisation à laquelle il est en proie devait durer des centaines d'années.

« Mais il est tenu en échec par la mort et par l'enfance. L'enfance est un Messie perpétuel qui se jette dans les bras de l'homme déchu, et l'engage à retourner au Paradis.

« L'homme est le pygmée de lui-même.

« Autrefois l'esprit le distillait et le dissolvait. Il remplissait la nature des courants qui débordaient de lui.

« De lui s'épanchaient le soleil et la lune : le soleil de l'homme, la lune de la femme.

« Les lois de son intelligence, la marche de ses actions ont fait de lui le jour et la nuit, l'année et les saisons.

« Mais s'étant enfermé lui-même dans une coquille, les eaux se sont retirées de lui, il ne remplit plus les veines et les petits ruisseaux; il a sombré dans une goutte d'eau.

« Il s'aperçoit que la sculpture lui taille encore des habits, mais des habits de colosse. Pour mieux dire, la sculpture lui taillait autrefois des habits; aujourd'hui elle se borne à le regarder de loin et de haut. Il adore timidement son propre ouvrage.

« Aujourd'hui l'homme est le très humble serviteur du soleil, et la femme la très humble servante de la lune. Quelquefois, cependant, il se dresse sur son orteil pour s'admirer soi-même et sa demeure, et se prend à rêver sur la ressemblance qui existe entre elle et lui. Il s'aperçoit alors que si sa loi à lui est encore supérieure, que s'il possède un pouvoir élémental, que « si sa parole a encore de l'écho dans la nature, » ce pouvoir n'est pas con-

scient, qu'il est non pas inférieur, mais supérieur à la volonté de l'homme. »

Ainsi chanta mon poète Orphéen.

Présentement, l'homme ne donne que la moitié de ses forces à la nature. Il ne travaille sur le monde qu'avec son intelligence. Il vit dans elle et la domine par une sagesse de peu de chose, et celui qui fait preuve de plus d'activité vis à vis d'elle, n'est encore qu'une moitié d'homme; ses bras ont beau être robustes et son estomac a beau être bon, son intelligence est abrutie et il n'est qu'un sauvage.

L'apparentage de l'homme avec la nature, sa puissance sur elle, gisent dans l'intelligence. L'emploi économique du feu, du vent, de l'eau, de l'aiguille marine; la vapeur, le charbon, la chimie appliquée à l'agriculture; la science du dentiste ou du chirurgien pénétrant dans les repaires du corps humain, autant de choses qu'il faut considérer comme de la fumure. Il y a là résomption de facultés; exactement comme si un roi banni s'avisait

d'acquérir pouce par pouce ses anciens territoires, au lieu de tenter de remonter du premier coup sur son trône. Mais, au milieu des plus épaisses ténèbres, il y a des éclairs de lumière, — c'est à dire des exemples accidentels de l'homme agissant sur la nature avec toute sa puissance, avec sa raison aussi bien qu'avec son intelligence.

De tels exemples sont rares, tels que les traditions des miracles dans l'antiquité de toutes les nations; l'histoire de Jésus-Christ; le triomphe des principes, aussi bien dans les révolutions religieuses que politiques, et dans l'abolition de l'esclavage; les miracles de l'enthousiasme, comme ceux attribués à Swedenborg, à Hohenlohe et aux Shakers; — quelques faits obscurs et encore contestés, présentement rangés sous la dénomination de magnétisme animal; la prière, l'éloquence, la médecine individuelle, la précocité des enfants.

Ce sont là des exemples de la raison ressaisissant momentanément son sceptre; les ef-

forts d'une puissance qui existe non pas dans le temps et dans l'espace, mais d'un pouvoir instantané et irrésistiblement entraînant.

La différence entre la force réelle et idéale de l'homme est très heureusement définie par les scoliastes lorsqu'ils disent que la science de l'homme est une science du soir, *vespertina cognitio*, et celle de Dieu une science du matin, *matutina cognitio*.

Le problème qui consiste à restituer au monde son originelle et éternelle beauté est résolu par la rédemption de l'âme.

La ruine ou l'espace vide que nous voyons en regardant la nature, n'existe que dans nos yeux. L'axe du rayon visuel ne correspond point avec l'axe des choses qui, de cette façon, ne nous apparaissent pas transparentes, mais opaques. La raison pour laquelle le monde manque d'unité, et semble brisé et en morceaux vient de ce que l'homme lui-même est désagrégé. Il ne peut être un naturaliste, tant qu'il n'a pas satisfait à toutes les exigences de l'esprit.

L'amour est autant un besoin qu'une perception. L'un ne saurait être parfait sans l'autre. Dans la stricte acception des mots, la pensée est religieuse, parce que la religion est une pensée. L'abîme appelle l'abîme. Mais dans la vie réelle, ce mariage ne s'accomplit point.

Il y a des hommes innocents qui adorent Dieu d'après la tradition de leurs pères; mais le sentiment du devoir ne s'est pas encore étendu chez eux jusqu'à l'emploi de toutes leurs facultés.

Il y a des naturalistes patients; mais leurs idées gèlent sous la froide lumière de leur intelligence.

La prière n'est-elle pas aussi une étude de la vérité, un éclair de l'âme dans l'infini sans fond!

Jamais un homme n'a prié de cœur, sans avoir appris quelque chose; mais quand un penseur sincère, résolu à dégager toutes choses de sa personnalité, les verra sous la lumière de sa pensée, il allumera, alors, la

science au foyer des plus saintes affections, et Dieu entrera de nouveau dans la création.

Point n'est besoin, quand l'esprit est préparé à l'étude, de chercher les objets. Le symptôme invariable de la science humaine est de voir du miraculeux dans les choses vulgaires.

Qu'est-ce qu'un jour? une année? l'été? Qu'est-ce qu'un homme? un enfant? Le sommeil?

Aux aveugles, ces choses-là ne disent rien.

Nous inventons des fables pour cacher l'inanité du fait et pour l'élever, comme nous disons, à la hauteur des lois de l'esprit. Mais si le fait est entrevu à la lumière d'une idée, le prestige de la fable s'affaiblit et disparaît. Nous voyons alors que la loi réelle a sa vraie hauteur.

Pour un esprit éclairé, un fait est de la vraie poésie et la plus belle de toutes les fables.

Ces merveilles sont mises à notre portée; vous devenez aussi un vrai homme.

L'homme, la femme et leur vie sociale, la

pauvreté, le travail, le sommeil, la crainte, la fortune, vous connaissez tout. Vous apprenez qu'aucune de ces choses n'est superficielle, mais que chaque phénomène a ses racines dans les facultés et dans les affections de l'esprit.

Pendant que la question abstraite occupe votre intelligence, la nature la fait concrète pour qu'elle puisse être résolue par vos mains.

C'est un curieux travail de cabinet, de comparer point à point, particulièrement à certains moments de crise dans la vie, notre histoire quotidienne, en y suivant la naissance et les progrès de l'idée dans l'esprit.

Ainsi nous arriverons au monde avec des yeux nouveaux ; le monde répondra alors à cette éternelle question de l'intelligence : Où est la vérité? — et à cette question de sentiment : Où est le bon? — en se soumettant humblement à la volonté de l'homme.

Alors se réalisera la parole de mon poète : « La nature n'est pas inerte, mais fluide. L'esprit la change, la façonne, la forme.

L'immobilité ou l'abrutissement dans la nature témoigne de l'absence de l'esprit; pour l'esprit pur elle est fluide, elle est volatile, elle est obéissante.

« Tout esprit se bâtit une maison, plus qu'une maison, un monde; plus qu'un monde, un ciel.

« Sachez donc que le monde existe pour vous. Pour vous est parfait le phénomène. Nous le voyons tels que nous sommes.

« Tout ce que possédait Adam, tout ce que César a accompli, vous l'avez et vous pouvez le faire.

« Adam appelait le ciel et la terre, sa maison; la maison de César c'était Rome. Peut-être vous contentez-vous de dire, vous :—Cette échoppe de savetier m'appartient; — ces cent acres de terres labourées, cette mansarde d'étudiant sont à moi. — Et cependant votre domaine est exactement aussi étendu que le leur, sans que vous portiez un aussi grand nom qu'eux.

« Bâtissez donc votre monde à vous. Plus

vous conformerez votre vie à la pure idée qui germe dans votre tête, plus votre monde prendra de grandes proportions. Une révolution analogue dans les choses suivra l'effluve de l'esprit.

« Les choses désagréables à voir, par exemple les pourceaux, les araignées, les serpents, la peste, les maisons de fous, les prisons, les ennemis disparaitront; ce sont choses temporaires que vous ne serez plus exposé à voir.

« Le soleil desséchera et le vent balayera les ignominies et les ordures de la nature. De même que lorsque l'été venant du sud fait fondre les bancs de neige et que la surface de la terre se couvre de verdure à son approche, ainsi l'esprit, à mesure qu'il s'avance, crée ses chefs-d'œuvre sur sa route, sème la beauté sur tout ce qu'il touche, et les chants qui nous charment. — Il dessinera également des figures adorables, des cœurs chauds, de sages discours, des actes héroïques, le long de son chemin, jusqu'à ce que le mal ait disparu.

« L'empire de l'homme sur la nature qui

échappe à l'observation — un empire tel qu'il dépasse le rêve de Dieu — l'homme le comprendra alors sans plus s'étonner que ne s'étonne l'aveugle qui sent graduellement la vue lui revenir. »

LA MÉTHODE DE LA NATURE (1).

Messieurs,

Félicitons-nous mutuellement du plaisir et des promesses que nous procurent ce jour et cette heure.

Un anniversaire littéraire est une fête pour l'intelligence et aussi le signe d'une grande force dans une assemblée de savants ; grâce à eux le monde en a sa part. La terre sur laquelle nous vivons n'aurait pas d'intérêt plus cher, si elle connaissait bien tous ses besoins,

(1) Discours prononcé le 14 août 1841 devant la société des Adelphi, au collége de Waterville (État du Maine).

que la consécration éclatante des jours où triomphent la raison et la pensée.

Où il n'y a pas de vision, les peuples périssent. Les lettrés sont les prêtres de la pensée; ils établissent les fondements de la terre. Quelle que soit la nature de leurs travaux ou leur profession spéciale, ils travaillent à l'intérêt spirituel du monde, et ce serait un malheur public s'ils abandonnaient leur poste dans un pays où, comme en Amérique, les intérêts matériels tiennent une si large place.

Nous nous occupons un peu trop de machines, de commerce, des arts utiles. Nous sommes un peuple inconséquent et inconstant. L'avarice, l'hésitation et tout ce qui s'ensuit, sont nos maladies.

La rapide fortune que des centaines d'entre nous acquièrent dans le commerce, ou par suite de l'incessant accroissement de la population et des arts, éblouit les yeux du reste; la chance de l'un devient l'espoir de mille autres, et la proximité de ces présents faits pour corrompre, tend, comme le voisinage d'une

mine d'or, à appauvrir les écoles, les fermes, les églises, les maisons, — le corps même et les traits de l'homme.

Dieu me préserve de regarder d'un mauvais œil l'industrieux village où se développent les manufactures, ou bien nos places de commerce. J'aime la musique de la roue battue par l'eau; je sais ce que vaut un chemin de fer; je ressens l'orgueil que fait naître en nous la vue d'un navire; et je considère le commerce et les arts mécaniques comme une branche d'éducation aussi.

Dans chacune de ces choses, il y a un acte d'invention, un pas intellectuel, ou une suite de pas en avant. Cet acte ou ce pas est une conquête de l'intelligence; le reste n'est que la simple répétition de ce qui a été fait mille fois auparavant. Or je ne m'abaisserai pas plus à admirer la routine des métiers et des ouvriers, si splendides que soient les résultats obtenus, que je n'admirerai la routine dans les classes lettrées et chez le clergé.

Ces splendides résultats sont le produit du

travail d'hommes stupides, le fruit de lois supérieures à leur volonté; la routine n'est capable d'inspirer aucun sentiment de fierté. Je ne voudrais pas voir le travailleur sacrifié à un résultat si splendide qu'il soit; — je ne voudrais pas voir le travailleur sacrifié à mon orgueil et à mes convenances, ni à ceux d'une classe sociale aussi grande que celle à laquelle j'appartiens. Que le coton soit moins bon, et que les hommes soient meilleurs. Le tisserand ne perdrait pas pour cela de la noblesse qui s'attache à la supériorité de son travail et apprendrait que le produit de ce travail ou son habileté à lui ne sont que des résultats momentanés et sans valeur, sauf le cas où ils impliquent des prérogatives intellectuelles. Si je ne trouve rien à admirer dans une unité, le trouverai-je dans un million d'unités? Les hommes affichent un grand respect pour la cité, mais ils ne professent aucune considération particulière pour chaque citoyen individuellement et se soumettent constamment à cet éblouissant résultat du

triomphe du nombre, bien plus aisément qu'ils n'accepteraient l'exemple donné par un seul.

Tandis que la masse des hommes vit en se déchirant les uns les autres, et donne cours à des doctrines désespérantes, les lettrés doivent se montrer des missionnaires d'espérance et rendre à l'homme du courage contre lui-même.

Je m'imagine quelquefois que nos universités littéraires doivent prendre présentement une plus grande importance, les yeux étant fixés sur elles. Ici, de nouvelles distinctions, un nouvel ordre d'idées doivent prévaloir. Ici mettons une limite au respect de la richesse, ainsi qu'aux prétentions de la loi et de l'Église.

Le bigot doit, aujourd'hui, cesser d'être bigot. Dans notre réunion charmée, le pouvoir n'a pas le droit d'entrer, et les plus féroces défenseurs des institutions existantes sentent la terrible incandescence de cet air qui condense la chaleur dans tous les coins, afin de rendre aux éléments les systèmes de tous les

âges. Rien de ce qui est solide n'est sûr ; toute chose penche et vacille. Le savant lui-même n'est pas à l'abri ; lui aussi est exposé aux recherches et aux révisions. Sa science est-elle morte? Vit-elle dans sa propre mémoire? Le pouvoir de l'esprit n'est pas la mort, mais la vie. Avance, toi, curieux enfant! Viens ici, toi, poète, amant de toutes choses, espérant en toutes choses! Et toi, cœur tendre et sceptique, qui n'as pas encore trouvé sur le marché du monde la place qui te convient — et pour les marchandises que tu pourrais vendre ou acheter, si grands que soient ton amour et ton ambition, cette heure-ci t'appartient et à nul autre. Calme ton front, espère et aime, car le ciel bon t'excuse, et le monde entier sent que tu es dans le vrai.

Nous devons célébrer ce jour par des expressions de joie virile. Ni les actions de grâces, ni les prières ne semblent être le terme le plus élevé et le plus propre pour exprimer notre communion avec l'infini. Je ne puis, et aucun homme ne le pourrait non plus, parler

avec précision de choses si sublimes; mais il me semble que l'esprit de l'homme, sa force, sa grâce, ses tendances, ses ressources, représentent la grâce de Dieu. Cela dépasse toute explication. Quand tout est dit et fait, le saint béat se trouve n'être qu'un grand logicien. Nous ne rencontrons ni exhortations ni arguments dans nos livres, mais des hymnes de joie et d'extase. Pas de flatterie; — nous sommes trop profondément touchés de l'esprit de celui que nous honorons. Dieu éteint la parole en nous et la remplace par une pensée plus grande que la parole. Dans le fond du cœur nous nous disons : « Je suis, et par moi, ô enfant! ce beau corps et le monde qui t'appartient grandissent. Je suis : toutes choses m'appartiennent, et tout ce qui est à moi t'appartient. »

La fête de l'intelligence et le retour à sa source jettent une puissante lumière sur les topiques toujours intéressants de l'homme et de la nature. Nous sommes obligés de nous souvenir des vieux besoins. Il n'y a pas d'homme

existant ; l'homme n'a jamais existé. L'intelligence demande sans cesse qu'il naisse un homme. La flamme de la vie circule faiblement dans les poitrines humaines.

Nous exigeons des hommes une richesse et une universalité de connaissances que nous ne pouvons pas trouver en eux.

Les grands hommes ne nous satisfont pas. C'est leur isolement, et non leur force, qui les met en évidence. Il y a autour d'eux quelque chose de mesquin et d'ennuyeux. Ils sont pauvrement absorbés dans une seule pensée. S'ils sont prophètes, ils sont égoïstes; s'ils sont polis et variés dans leur conversation, ils sont frivoles.

Combien les hommes sont lents à avoir une pensée! Combien ils sont lents à passer d'une pensée à l'autre! La sphère du cristal de la pensée est aussi concentrique que la structure du globe. De même que tous les sols et tous les rochers sont par couches et par couches concentriques, ainsi les pensées des hommes sont toutes latérales et jamais verticales.

Vienne un grand chercheur armé d'une tarière et de la ligne de plomb, il percera un véritable puits artésien à travers nos conventions et nos théories, et pénètrera jusqu'au cœur des choses.

Mais aussitôt qu'il a perforé une croûte, voici que vrille, ligne de plomb, philosophe, tout prend une direction latérale, malgré tous les efforts, comme si quelque vent violent enlevait chaque chose par le pied; et si vous venez un mois après pour voir quel progrès a fait le réformateur, vous vous apercevez qu'il n'a pas avancé d'un pouce; vous le retrouvez à la même place débitant de nouvelles paroles ou flottant dans de nouvelles parties de la même vieille veine ou de la même croûte.

Parce que le Nouveau Testament dit : « Je vous donnerai la clef de la nature, » nous espérons pénétrer comme la foudre dans le centre de la maison. — Mais la foudre est un phénomène de surface; il fait des écorchures à la peau; — ainsi fait le prétendu sage. Le coin devient une raquette. Ainsi

l'homme ne dure qu'un court espace de temps, car sa monomanie devient intolérable et ennuyeuse, en peu de mois.

Il en est de même des personnes et des livres; et cependant — et cependant — nous ne prenons pas un livre nouveau, nous ne rencontrons pas une nouvelle figure, sans éprouver un irrésistible espoir. La déception en face de ce pauvre et maigre résultat, l'invincible espoir de trouver un interprète plus complet, est la plus sûre garantie de sa venue un jour.

L'homme nous faisant défaut, nous nous retournons vers la nature qui est à côté de l'homme.

Dans l'ordre divin, l'intelligence occupe le premier rang; la nature le second; elle est la mémoire de l'esprit.

Ce qui jadis a existé dans l'intelligence à l'état de loi pure, a pris ensuite corps comme nature. Cela existait déjà dans l'esprit en solution; il a été ensuite précipité, et le sédiment est devenu le monde.

Nous ne pouvons jamais être des êtres absolument étrangers ou inférieurs dans la nature. Nous sommes adhérents à son existence; elle est la chair de notre chair, l'os de nos os. Mais nous ne la tenons plus par la main; nous avons perdu nos miraculeuses facultés; notre bras n'est plus aussi fort que la glace; notre volonté n'est plus équivalente à la gravité et aux attractions électives.

Toutefois, nous pouvons encore prendre la nature comme un signe propre à mesurer notre élévation et notre chute. Elle a les avantages dont jouit un témoin; elle ne ment pas, et on ne peut pas la corrompre. Quand l'homme maudit, la nature parle de vérité et d'amour. Toutefois, nous pouvons d'autant plus étudier en toute sécurité l'intelligence dans la nature, que nous ne pouvons pas la contempler dans l'intelligence; comme il nous est loisible d'étudier la face du soleil à travers un globe plein d'eau, tandis que nos yeux sont incapables d'affronter directement ses splendeurs.

Il me semble cependant que nous ferions quelque chose d'utile, si nous pouvions employer pieusement nos moments à expliquer la MÉTHODE DE LA NATURE.

Examinons-la d'aussi près que possible, et cherchons à quel point cette méthode peut se transporter dans le mouvement de la vie littéraire. Tout l'éclat que nous donnons aux choses réelles qui nous entourent, dans le but d'instruire notre prochain, provient d'une sainte impulsion, et nous est inspiré véritablement par l'orgueil. Quelle différence cela fait-il, que ce soit par le canal de l'exhortation, de l'expression passionnée ou de la science? Ce n'est qu'une question de forme. Par un moyen ou par l'autre, nous exprimons finalement le fait : que Dieu a créé ceci ou cela.

En traitant un aussi vaste sujet, dans lequel nous devons nécessairement faire appel à l'intuition des auditeurs, et nous attacher à insinuer beaucoup plus qu'à décrire, je sais qu'il est malaisé de parler avec la précision

que l'on montre dans des sujets de moindre importance.

J'ai ûn goût médiocre pour les détails; ils me répugnent. Je ne me hasarderai point à dépeindre un homme, à décrire un fantôme vivant d'air, inaccessible aux passions, impossible. Mes yeux et mes oreilles se révoltent à l'idée d'une omission dans les faits physiques, les bornes de l'homme. Et cependant quiconque conçoit l'ordre vrai de la nature, et voit que le visible procède de l'invisible, ne peut pas arrêter le développement de sa pensée, sans paraître à ceux qui étudient les lois physiques, leur faire injure.

Il y a un défaut intrinsèque dans les organes. C'est une question de langage. Les bornes de l'infini semblent ordinairement injustes au fini et blasphématoires. Certainement Empédocles exprimait une pensée vraie quand il disait : « Je suis Dieu ; » mais au moment où elle sortait de sa bouche, cette parole devenait un mensonge pour l'oreille ; et le monde se vengeait de cette ar-

rogance apparente, par la bonne histoire que l'on sait sur le soulier du philosophe.

Comment puis-je espérer de mieux réussir dans mes efforts pour énoncer des faits spirituels? De cette façon-ci: aussi loin que je pousserai la vérité, je serai encouragé, par toute personne ayant le sentiment du vrai, à dire ce qui est juste.

La méthode de la nature, qui pourrait jamais l'analyser? Ce fleuve violent ne s'arrête pas pour se laisser observer. Nous ne pouvons jamais tenir la nature dans un coin; nous ne trouvons jamais la fin du peloton de fil; nous ne pouvons jamais dire où est la première pierre.

L'oiseau se dépêche de pondre son œuf; l'œuf se dépêche de devenir oiseau. Tout ce que nous admirons dans l'ordre du monde, est le résultat d'une réglementation infinie.

Son calme implique le calme au sommet de la cataracte. Sa permanence est un perpétuel commencement. Tout acte de la nature est une émanation, et celui de qui il émane

est lui-même une émanation ; et de toute émanation naît une nouvelle émanation. Si quelque chose pouvait prétendre au repos, le torrent auquel cette chose résisterait l'emporterait et la dissiperait, et si c'était une intelligence, elle serait anéantie. C'est ainsi que les fous ne sont à tout prendre que des gens qui s'attachent à une pensée unique, sans suivre le courant de la nature. Non cause, mais toujours effet nouveau, la nature descend sans cesse d'en haut en bas ; c'est une loi irrésistible. Leur beauté est introduite dans ces jolis objets par un printemps métaphysique et éternel.

Dans tout ce qui a forme, animal ou végétal, le physiologiste convient que la chimie et les arts mécaniques ne sont pour rien, mais qu'il y a là un principe mystérieux de vie qui non seulement habite l'organe, mais est l'organe lui-même.

Quel silence, quel espace immense — espace où tout tient sans qu'il y ait place cependant pour un atome — dans cette gracieuse suc-

cession des heures, dans leur plénitude, dans leur beauté cadencée ! Comme un parfum d'encens, comme un son musical, comme le sommeil, les heures sont insaisissables et sans limites. On ne saurait ni les disséquer, ni les dénouer, ni les montrer.

Arrière, philosophe, qui cherches la cause dans la nature ! Ceci se rapporte à cela, cela encore à cela, et puis à autre chose, et chaque chose tient à une autre. Il faut que tu t'y prennes autrement ; il faut que tu sentes et que tu aimes la nature ; il faut que tu la voie à l'aide d'une intelligence aussi grande que celle par laquelle elle existe, avant que tu puisses connaître ses lois. Tu ne les connaitras jamais, si tu ne l'aimes et si tu ne te réjouis d'être au milieu d'elle.

Le spectacle de la vie circulant simultanément à travers tout le corps, le concours égal d'une foule de moyens sans préférence marquée pour aucun d'eux, mais la ferme coopération de chacun au succès de tous, ne permet aucun autre travail à l'intelligence. La

nature ne se peut concevoir qu'existant pour une fin universelle, et non pour une fin particulière; pour un ensemble de fins et non pour une seule fin. Chaque effet ajoute de la force au précédent. Il n'y a aucune révolte dans tous les royaumes de cette communauté; aucun individu ne s'en retire. De là la doctrine catholique qui de chaque feuille d'arbre fait une image du monde. Quand nous regardons un paysage avec un sentiment poétique, nous ne reconnaissons pas les individus. La nature ne distingue pas entre un palmier et un chêne; elle ne connaît que la vie végétale qui s'épanouit en forêts et entoure le globe d'une guirlande de gazons et de vignes.

De la pensée qu'aucune fin particulière ne peut être préférée, et de la nature jugée à ce choix, il ressort ceci : que si l'homme se considérait comme le but de la nature, et que la cause finale du monde fût de créer des hommes sages, saints, beaux, il faudrait avouer que la nature n'a point réussi dans son œuvre.

Lisez alternativement l'histoire naturelle et civile, un traité d'astronomie, par exemple, et un volume de *Mémoires* français. Quand nous avons dépensé notre étonnement à computer cette ruineuse prodigalité avec laquelle la généreuse nature fait rouler d'innombrables astres dans l'immense espace, au point de faire naître le corail du madrépore et de rendre les soleils et les planètes accessibles à l'âme; — puis quand nous abaissons nos regards pour plonger l'œil dans cette cour de Louis XIV et que nous voyons le jeu qui se joue là, entre ducs et maréchaux, entre abbés et dames, — un jeu où chacun triche l'autre, où le but est toujours par quelque mensonge ou par quelque ruse de ruiner son rival en le brouillant avec ce solennel faquin en perruque et couvert d'étoiles — le roi — on peut hardiment se demander si cette planète est un bien beau spécimen de l'astronomie; et au cas affirmatif, si l'expérience n'a pas échoué et si l'on ne pouvait pas faire mieux que de remplir d'un si misérable produit l'innocent espace.

Je pense que nous ne changeons pas beaucoup de sentiment, quand, au lieu de jeter les yeux sur des nations folles, nous nous attachons aux grands hommes, aux hommes sages, aux âmes élevées et que nous étudions leur vie de très près. Aucun d'eux pris en soi-même, et en comparant sa prétendue perfection avec ce qu'il promettait d'être et avec l'idée attachée à sa naissance, ne justifiera l'énorme dépense de moyens grâce auxquels nous possédons ce pauvre et défectueux personnage.

A des questions de cette sorte, la nature répond : « Je progresse! je progresse! » Tout est à l'état naissant. Quand nous sommes éblouis de la science du mathématicien qui compute la longueur de sa ligne, le contour de sa courbe, nous sommes frappés de l'idée que quelque chose de grand va se faire; que l'esprit en retard se met en mouvement pour accomplir quelque chose de définitif. Nous ne voyons nulle part, cependant, le but final; mais l'œuvre apparaît bientôt de tous côtés :

les planètes, le système solaire, les constellations. La nature tout entière pousse comme un champ de maïs en juillet; elle devient quelque chose de plus qu'auparavant, elle se métamorphose rapidement. L'embryon ne s'efforce pas plus de devenir un homme, que la masse de lumière que nous appelons nébuleuse à devenir un anneau, une comète, un globe, de nouvelles étoiles. Pourquoi donc messieurs de Versailles ne s'aviliraient-ils pas et ne conspireraient-ils pas pour obtenir des tabourets, des rubans, sans préjudice pour la faculté qui leur reste de s'occuper, de ci de là, de quelque chose de mieux?

Mais la nature semble répondre encore : « Je ne me suis pas aventurée à mettre un si gros enjeu à mon succès, sur aucune créature isolée. Je ne suis pas encore arrivée à mon but. Le jardinier s'attache à produire une belle pêche ou une belle poire; mais moi je m'occupe de l'arbre tout entier — racines, tronc, feuilles, fleurs et semence — et à aucun prix je ne veux voir pousser un péricarpe

monstrueux au détriment des autres fonctions de l'arbre. »

Bref, l'impression qui ressort pour nous de cet esprit et de ces réserves de la nature est : qu'elle ne poursuit pas un seul but ou un nombre quelconque de buts particuliers, mais qu'elle ménage des profits sans nombre déterminé ; — qu'il n'existe en elle aucune volonté particulière, aucune feuille rebelle ; mais que tout obéit à une tendance supérieure ; que cette redondance ou cet excès de vie est ce que dans les êtres conscients nous nommons extase.

Avec cette façon de comprendre le génie ou la méthode de la nature, abordons un peu l'homme :

A la vérité, l'homme a la prétention de s'expliquer à soi-même ; mais, finalement, qu'a-t-il à dire, sinon qu'il y a une vie qu'on ne peut définir et connaître qu'à condition de la posséder?

Comment peut-il expliquer son essence

autrement que par le *cela devait être ainsi?* La raison *royale*, la grâce de Dieu, semble être l'unique manière de décrire le fait multiforme, mais toujours identique de notre existence. La vertu, le génie, le succès existent ou n'existent pas. Dieu vient en nous ou se retire de nous; c'est tout ce que nous pouvons affirmer, et nous ne pouvons montrer ni le comment ni le pourquoi. L'accusation de soi-même, le remords, les instructions morales de la résignation et de la lutte avec le péché, sont un point de vue où notre constitution nous permet de nous placer pour constater les faits résultant de l'action ; mais du point de vue de l'intelligence, tout cela n'est que vanité et étonnement.

Le fait des faits est la limite du monde dans l'homme. C'est la dernière victoire de l'intelligence. L'universel ne nous attire pas avant que d'être logé dans un individuel qui mesure le vaste abîme du possible? L'océan est partout le même; mais il n'a de caractère qu'autant qu'on le voit avec le rivage ou le navire.

Qui voudrait donner une valeur au nombre de milles de l'Atlantique, limité par des lignes de latitude et de longitude? Bornez-le de rochers de granit, qu'il baigne un rivage où habitent des hommes intelligents, et il prend une expression; le point le plus intéressant est celui où la terre et l'eau se rencontrent.

Aussi devons-nous admirer dans l'homme la forme de l'absence de forme, la concentration de l'immensité, la cage de la raison, le caveau de la mémoire.

Regardez le spectacle des pensées! Quelles créatures gigantesques et agiles! quels sauriens, quels coléoptères pourraient être comparés à ces mobiles essences! Le grand Pan des temps anciens, qui se couvrait d'une peau de léopard comme emblème de la variété des choses, et le firmament avec sa robe d'étoiles, ne sont que la représentation de toi — ô homme si riche et si varié! toi qui es un palais de lumières et de sons; — toi qui portes dans tes sens l'aurore et la nuit et l'insondable voie lactée, — dans ton cerveau la géométrie

de Dieu — dans ton cœur le berceau de l'amour et le flambeau du droit et du juste.

L'homme individuellement est un fruit qui est le produit de tous les âges passés. Il a la force, non d'agir, mais de vivre; il est fort non des bras, mais du cœur; il n'est pas un agent, mais un fait. L'histoire de la vieille Genèse se répète dans l'expérience de chaque enfant qui naît. Lui aussi est un démon ou un Dieu précipité dans le chaos, où il s'efforce d'organiser ces choses et de remplacer le désordre par l'ordre.

Chaque âme isolément est telle, en raison de ce qu'elle est une puissance, chargée d'imposer à l'univers un cachet qui lui est particulier : — un tableau, une statue, une danse, autant de formes; — ou bien encore le commerce, un art quelconque, la science, une conversation, une position, une influence acquise. Vous admirez des tableaux ; mais il vous est aussi impossible de peindre ces tableaux qu'à l'herbe de produire des pommes. Mais quand le génie vient, il fait les doigts; — il

donne la souplesse nécessaire et le pouvoir qu'il faut pour animer l'huile et les couleurs. Il faut de toute nécessité que Raphaël et Salvator existent.

Rien n'est attrayant comme un homme nouveau. Les nations assoupies s'absorbent dans la routine de la politique. L'Angleterre, la France, l'Amérique lisent les débats parlementaires qu'aucun génie supérieur n'anime; et nul ne les lira qui consulte ses propres yeux, excepté ceux qui se laissent prendre à la répétition populaire de quelques noms sonores. Mais quand Napoléon déroule sa carte, l'œil est frappé par quelque chose de puissant et d'original. Quand Chatham dirige les débats, on écoutera, parce qu'il faut bien qu'on écoute, bon gré mal gré.

Un homme, une personnalité dominatrice, voilà le seul phénomène vraiment grand.

Lorsque la nature a quelque grande chose à accomplir, elle crée un génie pour l'accomplir. Suivez toutes les actions d'un grand homme, et vous saurez ce que ce siècle où il

vivait avait dans le cœur. Il n'y a pas de signe pareil à celui là.

Ce qui nous frappe dans le génie est ce qui appartient de droit à chacun de nous. Parlons franchement et sans aucune fausse humilité; l'humilité qui est l'ornementation de l'homme en face de l'idéal, du bon et du beau, ne doit pas voiler la perception que l'homme a de cette énergie qui est tout lui même. Il faut que l'homme se reconnaisse pour un agent indispensable. Un anneau manquait entre deux parties de la nature, et l'homme a été créé pour être le pont destiné à combler ce vide, le médiateur entre deux faits qui semblaient inconciliables. Chacun des deux parents de l'homme se rendait compte de ses besoins, et l'union des constitutions étrangères en lui le rend capable de faire avec plaisir et avec grace ce que la race humaine serait insuffisante à faire.

L'homme sait ce qu'il y a de ressources en lui; il les applique partout; il ne peut ni lire, ni penser, ni regarder, sans unir les deux

filins en une seule corde. Qu'est-ce que la pensée que nous exprimons, sinon la preuve de notre incarnation? Pour exprimer ces pensées, nous nous faisons de chair, représentation de l'éternel monde, dont il sera parlé. Un homme ne serait-il pas chose sacrée pour lui même et pour les autres hommes? Doit-il se compter pour chose légère et superflue, ou bien se traîner lentement par des sentiers de traverse?

N'a-t-il pas été créé parce qu'il a à accomplir quelque chose que lui seul doit accomplir?

Il suffit qu'il voie, et le monde sera assez visible. Il n'a pas besoin de chercher où se placer, ni de mettre les choses à leur jour; — la lumière est en lui — et il est le centre lumineux de toutes choses.

Quel patronage a-t-il besoin de solliciter pour s'employer et pour être récompensé? Il est né pour puiser la pensée de son cœur dans le sein de l'univers et pour la rendre à l'univers; pour remplir une mission que la

nature ne pourrait remplir, sinon il serait affranchi du soin de l'exprimer et alors il rentrerait dans le saint silence et dans l'éternité d'où il était sorti avec le titre d'homme.

Dieu est riche, et il abrite plus d'un homme dans son sein, mesurant le temps, les besoins et la beauté de tous. N'est-ce pas là la théorie du génie et des facultés de tous les hommes? Alors, pourquoi vas-tu comme un Boswell ou comme un adorateur l'oreille au guet, implorer tel saint ou tel autre? C'est là tout simplement un crime de lèse-majesté. Es-tu avec celui qui a voyagé si longuement à travers l'univers? Oses-tu croire que tu es celui que le robuste destin a lancé en avant pour réunir ses bords escarpés, pour percer le golfe, — pour réconcilier l'irréconciliable?

Tandis que l'existence de l'homme est due à une cause si nécessaire, sa santé et sa bonne constitution résident dans la fidélité avec laquelle il transmet son influence de l'immense et de l'universel au point unique sur lequel sont intelligence peut agir. Les résultats sont

momentanés; ce sont des émanations ou des courants d'une vie intérieure qui s'accroît à mesure qu'elle se dépense.

La sagesse de l'homme consiste à savoir que tous résultats sont momentanés ; que le meilleur d'entre eux est immédiatement dépassé par un résultat supérieur. Mais il y a une tendance en lui qui le pousse à transporter sa pensée du foyer de la vie au résultat acquis ; à négliger l'agent pour se concentrer dans ses actes : l'outil marche sous la main de l'ouvrier, l'homme sous la main de la divinité.

Je m'imagine l'homme comme si on lui parlait par derrière, sans qu'il lui fût possible de tourner la tête pour voir celui qui lui adresse la parole. Parmi les millions entre ceux qui ont entendu la voix, aucun n'a jamais vu le visage de celui qui l'interpelle.

De même que les enfants ont un jeu qui consiste à courir à la queue les uns des autres et à tenir par les oreilles l'un d'eux qu'ils font marcher par devant, ainsi est notre conduc-

teur invisible. Cette voix bien connue parle toutes les langues, gouverne tous les hommes, sans qu'aucun d'eux ait jamais pu saisir l'ombre de sa forme. Si l'homme lui obéit exactement, elle l'adoptera, si bien qu'il la confondra dans sa pensée; il semblera être elle ; elle et lui ne feront qu'un.

S'il prête à sa voix une oreille attentive, elle lui enseignera une sagesse plus grande et plus profonde; le moindre son devient pour lui une musique ravissante; il est comme porté par un torrent; il n'a plus souci ni de sa nourriture ni de sa maison; il est ivre d'idées et mène une vie céleste.

Mais si le regard de l'homme s'arrête sur les choses à faire et non sur la vérité qu'il s'agit d'apprendre et pour la découverte de laquelle ces choses sont à faire, alors la voix baisse et, finalement, n'est plus qu'un murmure à son oreille.

La force et la grandeur de l'homme consistent à être le canal par où le ciel descend sur la terre; pour tout dire, elles gisent dans

l'état d'extase complète qui se manifeste en lui. C'est pitié d'être artiste, quand, cessant d'être artistes, nous pourrions être des vaisseaux pleins de divines essences, enrichis par la circulation de l'omniscience et de l'omnipotence. N'y a-t-il pas des moments dans l'histoire du ciel où les races humaines ne se comptaient plus par les individus, mais où elles étaient seulement influencées ; où Dieu circulait partout ; où Dieu se montrait sous mille formes ? Cela est sublime à constater, sublime à aimer ; — mais ce désir d'épanchement hors de nous, — ce désir d'être aimé, ce désir d'être reconnus individus a un caractère fini et secondaire.

Dirai-je alors que, aussi loin que nous pouvons tracer l'histoire naturelle de l'âme, sa force consiste dans la plénitude de ses perceptions? Appelez cela piété, appelez cela vénération ; en fait c'est de l'enthousiasme intérieur. Qu'y a-t-il de meilleur dans un ouvrage d'art, si ce n'est la part que l'ouvrage lui-même semble exiger et faire ; sinon ce que

l'homme ne peut recommencer; sinon ce qui s'échappe de l'heure et de l'occasion, comme par exemple l'éloquence des orateurs dans des débats tumultueux? Ç'a toujours été une théorie en littérature, que le monde des poètes a son autorité et sa fin. Les poètes passent pour être les organes de la sagesse divine. Quelque chose est plus enviable que le talent du poète, ce sont les circonstances qui font ce talent. Nous aussi, nous pourrions prophétiser ici. Nous aussi, nous pourrions citer nos écritures, comme les Grecs citaient Homère, Theognis, Pindare et les autres. Si la théorie a échappé à nos modernes critiques, c'est parce que nous n'avons pas eu de poètes. Qu'il en revienne, et ils retrouveront tout leur crédit!

Cet état extatique de l'âme semble se reporter au tout et non aux parties; à la cause et non au but; aux tendances et non à l'acte. Il embrasse la source du talent plutôt que le talent; l'espoir plus que la possession; la jouissance anticipée de toutes choses par l'intelligence et non le fait lui-même; l'art et non

les produits de l'art; la poésie et non le vers; la vertu et non le devoir.

Il n'y a pas d'office ou de fonction de l'homme qui ne soit singulièrement allégé par cette méthode divine, et tout lui devient nuisible de ce qui ne tient pas à ses relations avec l'univers. Sa mission dans le monde est-elle d'étudier la nature ou les lois du monde? de se proposer un but? Est-ce par nécessité? La nature s'avilit comme si quelqu'un, en regardant l'océan, pouvait se rappeler le coin où a passé le poisson. Est-ce pour son plaisir? Il devient un objet de dérision : il y a dans les bois et dans les montagnes un certain air favorable qui pousse le paresseux au besoin et à la misère.

Il y a quelque chose de social et d'insinuant dans la nature de toutes les choses; chacune d'elles cherche à pénétrer et à dominer la nature de toutes les autres créatures, à prévaloir sur celles-ci et à les posséder à travers les espaces et les esprits.

Toutefois, les étoiles au firmament sont

mécontentes et insatiables. La gravitation et la chimie ne sauraient les satisfaire. Elles envient toujours et courtisent l'œil qui les regarde. Elles cherchent à fasciner et à posséder tout homme qui vient au monde et à s'emparer de son esprit, car elles souhaitent de se voir reproduire dans un milieu plus délicat encore que celui où elles trônent. Ce n'est pas assez pour elles d'être Jupiter, Orion, l'étoile du Nord, dans la gravitation du firmament ; elles voudraient encore posséder des poètes tels que Newton, Herchel et Laplace, afin de réexister et de réapparaître dans le monde plus délicat des âmes et de remplir ce royaume de leur renommée. Ainsi en est-il de tous les objets matériels. Ces magnifiques basiliques fixent leurs yeux glorieux, mais brutes, dans le regard des enfants, et, si elles le peuvent, elles s'efforcent d'imprégner leur nature en eux. C'est ainsi que tout se mêle.

L'homme doit donc toujours se garer de cette coupe d'enchantements, et doit contempler la nature avec un œil surnaturel. C'est

grâce seulement à la piété, et en conversant avec la nature, qu'il sait se garantir soi-même et se rendre maître d'elle.

De même que la science est une assimilation de l'objet appris, de même que la puissance ou le génie de la nature n'est qu'extase; aussi faut-il que la connaissance et la description de la nature participe également de l'extase.

Il faut que le poète soit un rhapsode; son inspiration, une sorte de brillant hasard; sa volonté n'est que poussière comparée à celle du pouvoir universel qui ne saurait être contemplé face à face, mais qui doit être accueilli et étudié avec reconnaissance. Il est à remarquer que nous tirons des profondeurs de l'antiquité, des écrits du semi-fabuleux Zoroastre, une constatation de ce fait que tout amant et tout chercheur de la vérité est bien obligé d'admettre.

Et parce que l'extase est la loi et la cause de la nature, vous ne pouvez pas, cependant, l'interpréter dans un sens trop haut et trop

profond. La nature est la meilleure représentation de l'homme sage. Le soleil couchant dans un paysage nous semble-t-il être le palais de l'amitié; ce ciel empourpré et ces eaux transparentes ne sont-ils qu'un amphithéâtre arrangé et orné seulement pour l'échange des pensées et l'amour des âmes pures? Cela est. Toutes les autres interprétations que les hommes vulgaires en ont faites sont conjecturales et fausses. Vous ne pouvez pas vous baigner deux fois dans la même rivière, disait Héraclius; j'ajoute qu'un homme ne peut pas voir deux fois le même objet. Cet objet, en effet, prend de nouveaux aspects dans son propre cadre.

La vertu n'a-t-elle pas la même loi? Elle s'en écarte par l'excès de volonté. Celui qui aspire au progrès, aspire à un bénéfice infini et non spécial. Les réformes dont le bruit remplit la terre en ce moment : la tempérance, l'abolition de l'esclavage, la non-résistance, l'annihilation du gouvernement, la répartition égale du travail, — si belles et si

généreuses qu'elles paraissent, ne sont au fond que de bien médiocres choses quand on en fait un but unique. Toutes réformes, en raison de leur énergie, ont leurs dégoûts qui viennent promptement; si bien que ceux qui les poursuivent, à l'heure même du succès, sont pris de chagrins, de maladies, d'un trouble général; ils s'éloignent alors de leurs associés, prennent en haine l'entreprise qui leur semblait naguère si belle, et cherchent à se jeter dans les bras de cette société et de ce mode de vie qu'ils ont tout récemment abandonné le cœur plein d'orgueil et d'espérance.

Est-ce parce qu'ils ont mis le prix de la vertu à quelques pratiques particulières, telles que le désaveu de certains appétits dans certains cas déterminés? est-ce parce préparant l'âme à s'envoler, ils se sont trouvés aussi vicieux et aussi loin du bonheur dans l'abstinence, qu'ils l'avaient été dans l'abus?

Mais l'âme peut s'apaiser aussi bien par les intentions que par les faits eux-mêmes. C'est l'espérance qui lui donne des ailes. Vous ai-

merez la droiture et non pas la désuétude de l'argent et la ruine du commerce; un esprit indépendant et non une discipline monastique. Ne me parlez pas de la grandeur de vos projets, mais de leur pureté, — l'affranchissement du monde, sa conversion au christianisme, l'établissement de l'éducation publique, un système plus libéral, une nouvelle division du travail et des terres, des lois d'amour substituées aux lois de la propriété : — je vous le dis avec douleur, il n'est pas de but auquel nos facultés pratiques ne puissent aspirer, qui, si large et si sacré qu'il soit, ne finisse par nous puer au nez.

L'imagination doit se nourrir d'objets immenses et éternels. Son but doit être inappréhensible aux sens; ce doit être comme un dieu de qui on approche toujours et qu'on ne touche jamais. La prière et l'amour sont les ornements de l'homme, comme le but d'une action lui donne du lustre. Qu'est-ce qui représente mieux la force sinon la bonté? Qu'est-ce qui donne mieux l'idée de l'énergie que la

vue d'un homme brave? La doctrine dans la physiologie végétale de la *présence* ou l'influence générale d'une substance sur ses conditions chimiques, telle qu'un alcali ou une plante vivante, est plus prédicable encore en ce qui concerne l'homme. Pas n'est besoin que vous me parliez; il n'est pas nécessaire que j'aille où vous êtes, pour que vous exerciez votre magnétisme sur moi. Soyez vous tout tout entier, et je vous sentirai dans toutes les parties de ma vie et de ma fortune, et je ne puis pas plus échapper à votre influence que je ne puis empêcher la terre de tourner.

Mais il y a d'autres exemples de cette totale et suprême influence, en dehors de la nature et de la conscience. « L'arbre vénéneux qu'on appelle le monde, dit le Brahmine, produit deux espèces de fruits doux comme les eaux de la vie : l'amour ou l'association des belles âmes, la poésie dont le goût est comme le jus immortel de Withnn. » Qu'est-ce que l'amour et pourquoi est-il le premier des biens, sinon parce qu'il représente l'enthousiasme le plus

violent? Ne se possédant jamais, jamais prudent, il est tout abandon. L'amour est une certaine sagesse admirable, supérieure à tous autres avantages, et auprès de laquelle tout n'est que secondaire, parce que dans l'amour seulement l'homme cesse d'être son maître et aspire un air parfumé et céleste, s'enivre avec orgueil de l'objet aimé, faisant de cet objet l'idéal du réel et du bon, et consulte tous les mystères de la nature en tremblant. A vraiment parler, n'est-il pas seul malheureux, celui qui n'aime point? Sa prétendue liberté, n'est-ce pas plutôt la mort? Quiconque aime est sage et en voie de devenir plus sage encore; il palpite de nouveau toutes les fois qu'il regarde l'objet aimé, lui empruntant soit avec les yeux soit avec l'âme toutes les vertus qu'il possède. Cependant, si l'objet aimé n'est pas une âme vivante et expansive, il s'en lasse vite. Mais l'amour reste dans son esprit; la sagesse s'est introduite en lui; il se met en quête de trouver un nouvel objet plus digne de sa passion. Et la raison pour laquelle tous

les hommes honorent l'amour, est qu'il élève et n'abaisse pas, enflamme les aspirations et n'enfante pas le désespoir.

Or qu'est-ce que le génie, sinon un amour plus délicat, un amour impersonnel, un amour qui s'adresse à la fleur et à la perfection des choses, un désir incessant de refaire le portrait ou la copie du même objet? Il embrasse à la fois du regard les causes de la vie et la vie elle-même : il va de l'intérieur à l'extérieur, tandis que le talent va de l'extérieur à l'intérieur. Le talent trouve ses modèles, ses méthodes tout faits, et son but est l'association; il existe pour se montrer, et se plonge dans l'âme afin d'y trouver de l'ouvrage. Le génie a son but en lui-même; il tire ses moyens et le style de son architecture de lui-même, ne se montrant au dehors que pour écouter comme spectateur, de la même façon que nous ménageons notre voix et nos phrases selon la distance où nous sommes et selon le caractère de celui à qui nous parlons.

Toute votre science et toute votre littérature

ne vous mettraient pas en état de deviner une seule de ses pensées ou de ses expressions, et cependant chacune d'elles est aussi naturelle est aussi familière que les mots suels. Au dessus de nous se dévide la vieille énigme, si vieille qu'elle soit et toujours inaltérable! Regardez! voici le soleil, et la pluie et les rochers : le vieux soleil et les vieilles pierres. Combien il était aisé de décrire tout cela convenablement, et cependant les mots n'y suffisent pas. La nature est muette, et l'homme, le porte-voix de la nature, est muet lui aussi! Mais que naisse un génie, et ses paroles coulent comme un fleuve. Quand il se rencontre une pensée excellente, il est encore au dessus de cette pensée. Le génie répand la sagesse comme un parfum, et nous avertit qu'il sort d'une source plus profonde que le silence qui se fait autour de lui, qu'il sait si profondément toutes choses et qu'il parle si harmonieusement, parce qu'il est lui-même une mutation de la chose qu'il décrit. Il est le soleil, et la lune et la vague et le feu en musique,

comme l'astronomie est la pensée et l'harmonie dans la masse de la matière.

Qu'est-ce que l'histoire, sinon le travail des idées; un souvenir de l'incomputable énergie que ses intimes aspirations infusent dans l'homme? Quelque chose de grand et de durable a-t-il été fait? Qui l'a fait? A proprement dire ce n'est pas un homme, mais tous les hommes. C'est la prévalence et l'envahissement d'une idée. Qu'est-ce qui a poussé les pèlerins ici? L'un dit : la liberté civile; un autre : le désir de fonder une Église; un troisième découvre que le but était de cultiver des terres et de faire le commerce. Eh bien, si les pèlerins pouvaient sortir de leurs tombeaux, ils ne sauraient que répondre.

Il s'agit de savoir ce qu'ils furent et non ce qu'ils avaient le dessein d'être : c'est d'eux que date l'expansion de la race humaine; ils préparèrent la révolution qui ne commença ni à Concorde, ni à Lexington, ni en Virginie, mais qui fut la floraison du sentiment des droits naturels à toute époque d'activité pour l'esprit.

Un homme est-il vaniteux et savant? — nous nous détournons de lui avec désespoir; mais qu'il se montre plein de crainte devant le vaste et le divin, qu'il se donne à eux avec bonheur, et voici que nos yeux s'attachent à la chaîne des événements. Que ne devons-nous pas à cette vieille religion qui, dans l'enfance de la plupart d'entre nous, s'élevait comme un matin de Sabah dans les campagnes de la Nouvelle Angleterre, enseignant les privations, l'oubli de soi et le chagrin! Un homme naquit, non pour la prospérité, mais pour souffrir dans l'intérêt des autres hommes, comme le noble érable qui autour de nos villages, coule pour le service de tous.

Je suis ici pour dire : admirons ensemble l'âme toute puissante. C'est le devoir, je n'en doute pas, de ce siècle, de faire cesser le divorce adultère que la superstition de tant de siècles ont affiché entre l'intelligence et la sainteté. Les amants de la bonté ont formé une classe; les amants de la sagesse une

autre classe; comme si l'une pouvait exister sans l'autre.

Acceptons l'intelligence et elle nous acceptera. Je tire de la nature la leçon d'une divinité intime. Nous ne pouvons pas décrire l'histoire naturelle de l'âme; mais nous savons que l'âme est d'origine divine. Je ne puis pas dire si ces admirables qualités qui siégent aujourd'hui dans cette mortelle enveloppe, se retrouveront, douées de la même activité, dans une enveloppe semblable, ou si elles ont eu antérieurement une histoire naturelle pareille à celle de ce corps que vous avez devant vous; mais la seule chose que je sache, c'est que ces qualités n'ont pas commencé à exister, ne peuvent être affectées de mes maladies, ni descendre avec moi dans ma tombe; je sais encore que ces facultés circulent à travers l'univers, et qu'elles existaient avant que le monde fût. Rien ne peut les obliger à se manifester au dehors, ni à se contenir; elles pénètrent l'Océan et la terre, l'espace et le temps, la forme et l'essence, et tiennent la clef de l'universelle nature.

Je tire de cette foi le courage et l'espérance. L'âme sait toutes choses, rien ne la surprend, rien n'est plus grand qu'elle. Laissons ceux-ci craindre et ceux-là ramper; l'âme reste dans son rayon natif; elle est plus large que l'espace, plus vieille que le temps. Elle est vaste comme l'espérance; riche comme l'amour!

DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

DISCOURS PRONONCÉ, LE 24 JUILLET 1838, DEVANT LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DU COLLÉGE DE DARTMOUTH

Messieurs,

L'invitation que vous m'avez faite de parler, aujourd'hui, devant vous, m'a été si agréable que je me hâte d'y répondre. L'idée d'avoir à célébrer au milieu de lettrés un anniversaire littéraire, m'a été si sensible que j'en ai oublié les doutes que je pouvais avoir de ma capacité à vous présenter quelques pensées dignes de votre attention. J'ai atteint l'âge moyen de l'homme, et cependant je ne me sens pas moins joyeux de me trouver dans une

réunion de lettrés, que lorsque, enfant, je vis les gradués de mon collége assemblés pour célébrer leur anniversaire. Ni les années, ni la lecture des livres n'ont pu enlever un préjugé enraciné dès lors en moi, qu'un lettré est un favori du ciel sur la terre, l'honneur de son pays, le plus heureux des hommes.

L'accomplissement de ses devoirs le conduit directement sur la terre sainte où les aspirations des autres hommes commencent seulement à poindre. Ses succès sont pour tous les hommes l'occasion des joies les plus pures. Il est la lumière pour les aveugles; il est le pied pour le boiteux. Ses insuccès mêmes, s'il est un homme illustre, lui ménagent de plus grandes fortunes. Et par cela même qu'il est un lettré, chacune de ses pensées assure sa domination sur l'esprit général des hommes; il n'est pas un singulier, il est un pluriel. Les quelques lettrés de chacun des pays dont je connais le génie littéraire, ne me paraissent pas être des individus, mais des associations; et quand surviennent des événements de

grande importance, je tiens compte de l'opinion qu'affichent ces représentants des nations, comme s'ils étaient les nations elles-mêmes.

Lors même que les résultats que poursuit l'homme intelligent sont incommunicables; lors même que ses efforts restent dans son cerveau, l'intelligence a quelque chose de si sacré, que le fait même de son existence et sa constatation sont un objet de joie.

En même temps, je sais que la profession d'homme de lettres est différemment appréciée dans ce pays, et que l'insistance avec laquelle la société exerce ses droits sur la jeunesse, pervertit les idées de celle-ci à l'endroit de la culture de l'intelligence.

Un sentiment médiocre et sordide a pollué l'image de ce grand devoir. On ne se livre pas avec enthousiasme au culte de l'esprit. Les hautes écoles de philosophie et de poésie sont maigrement peuplées, et l'intelligence ici n'a pas de voix autour d'elle pour lui dire : « Ne dors plus. »

De là ce défaut devenu historique et à propos duquel l'Europe et l'Amérique se sont livrés à tant de commentaires: ce pays n'a pas tenu tout ce que le genre humain était raisonnablement en droit d'attendre de lui.

Les hommes avaient cru, lorsque les lanières et les chaînes féodales furent brisées, que la nature, trop longtemps mère d'un tas de nains, se dédommagerait par une couvée de Titans qui bondiraient et éclateraient de rire sur le continent en escaladant les montagnes de l'Ouest, avec une mission de génie et d'amour. Mais le caractère américain en peinture, en sculpture, en poésie, dans la littérature d'imagination semble plutôt marqué au coin de la grâce que de la grandeur; il manque d'originalité et est une reproduction; — un vase beau de formes, mais vide, — que chacun peut remplir avec ce qu'il a d'esprit, mais qui jamais, comme le nuage chargé d'électricité, n'éclatera en terrible beauté et ne lancera des éclairs sur ceux qui le contemplent, — une muse incapable de jeter sur nous le crampon

de fer du génie du despotisme et d'enchaîner tout un siècle à ses pensées et à ses émotions.

Je ne m'égarerai pas inutilement à rechercher les causes et les conséquences de ce fait. Il me suffira de dire que toutes les raisons de détails se résument dans celle-ci, à savoir : que la défiance de l'humanité dans les conceptions de l'âme s'est réfugiée dans l'esprit des Américains; que nous sommes ici et là, mal disposés pour les innovations, et que nous préférons les vieilleries, les anciens usages, tout ce qui peut tourner à notre profit ou à notre confort aux services improductifs de la pensée.

Et cependant, vient une heure où les services que rend la pensée nous apparaissent comme chose raisonnable et le despotisme comme chose insensée. Le lettré peut s'égarer et s'égare dans les écoles; s'attacher aux mots et devenir un pédant. Mais quand il comprend ses devoirs, il est bien plus réaliste que quiconque et sait la valeur de toutes choses. Le lettré étudie le monde et cherche ce qu'il y a

de grand dans le monde. Aborder les problèmes de l'âme humaine, telle est la tâche du lettré.

Le signe du temps et le caractère particulier de cet anniversaire s'accordent pour appeler l'attention sur la doctrine des critiques littéraires. Je me propose de vous présenter quelques observations sur ce thème. Ce que j'ai à vous dire repose sur ces points : des ressources, de l'objet des études et de la discipline chez les gens de lettres.

§ 1er

Les ressources de l'homme de lettres sont proportionnées à sa confiance dans les attributs de l'intelligence. Les ressources de l'homme de lettres sont coextensives avec la nature et la vérité, mais ne peuvent jamais lui appartenir en propre, à moins qu'il ne les revendique avec une grandeur d'esprit égale à elles. Il ne peut connaître ces ressources avant qu'il

ait contemplé avec respect l'infini et l'impersonnalité de la puissance intellectuelle et et adoré les grandes lumières dont elle brille. Quand il a vu ce qui ne lui appartient pas, ni à aucun homme, mais ce qui est l'âme du monde, et ce qui lui est accessible à lui, il verra, alors, que comme agent de cette âme, il peut à bon droit prétendre à tout ce qui lui est subordonné et qu'il est responsable vis à vis d'elle.

Quand il domine le monde, il se sent son propre roi. Divin pèlerin dans la nature, toutes choses suivent ses pas. Au dessus de lui passent les constellations; au dessus de lui s'écoule le fleuve du temps divisé à peine en mois et en années; il aspire les années comme une vapeur. Et c'est ainsi que s'introduisent dans son esprit, comme une brillante transfiguration, les grands événements de l'histoire, pour se reformer et prendre en lui un nouvel élan. Il est le monde même; les époques et les héros de la chronologie sont des images pittoresques qui reflètent ses pensées. Il n'y a pas d'événe-

ment qui ne jaillisse de quelque point de l'âme humaine, et pourtant il n'en est pas que l'âme de l'homme puisse interpréter. Tout pressentiment de l'esprit se traduit quelque part en quelque grand acte. Qu'est-ce que la Grèce? Qu'est-ce Rome, l'Angleterre, la France, Saint-Hélène? Que sont les religions, les littératures, les empires?

Mais il faut que l'âme qui sent ainsi son droit exerce ce droit, à peine de subir le despotisme des faits. L'essentiel pour nos richesses intellectuelles est dans la force de l'indépendance spirituelle, ainsi que toute l'histoire de la littérature peut l'enseigner. L'homme nouveau doit sentir qu'il est nouveau et qu'il n'est pas venu au monde enchaîné aux usages de l'Europe, de l'Asie et de l'Égypte. Le sens de l'indépendance spirituelle est comme la douce rosée qui, chaque matin, renouvelle la terre endurcie et sèche, et qui reluit sous la dernière touche de la main de l'artiste. Une fausse humilité, le respect envers les écoles régnantes ou bien la condescendance pour la

sage antiquité ne me priveront pas de la jouissance de cette heure suprême.

S'il est quelqu'un chez qui l'amour de la liberté soit atrophié et qui n'ait pas souci de conserver toute son indépendance, celui-là s'imposera-t-il à vous ou à moi? Répondez à de tels docteurs : Nous vous sommes reconnaissants comme nous le sommes à l'histoire, aux Pyramides et aux vieux auteurs; mais notre temps est venu; nous sommes sortis de l'éternel silence, et maintenant nous vivons pour nous-mêmes; non pas comme les porteurs du manteau de deuil dans les cérémonies funéraires, mais comme les possesseurs et les créateurs de notre siècle; et ni la Grèce, ni Rome, ni les trois unités d'Aristote, ni les trois rois de Cologne, ni le collége de la Sorbonne, ni la *Revue d'Edimbourg* n'exerceront plus aucune autorité sur moi. Nous voici maintenant; nous interpréterons les choses comme nous croirons devoir le faire, et nous voulons que nos actes soient interprétés à leur tour. Se soumette qui voudra; mais pour moi j'en-

tends donner ma mesure aux choses, et ne point prendre la leur. Et je dirai comme ce vieux roi guerrier : « Dieu m'a donné cette couronne, et l'univers entier ne me l'arrachera pas. »

Tout le mérite de l'histoire et de la biographie est d'augmenter ma confiance en moi-même, en me montrant ce que l'homme est et peut faire. Telle est la morale des Plutarque, des Tennemann, des Cudworth, qui ont écrit pour nous l'histoire des hommes et des opinions. L'histoire de la philosophie fortifie ma foi dans les trésors que possède l'âme, en me montrant que ce que j'avais supposé être des dogmes puissants était le rare et dernier produit d'une culture cumulative, et possible aujourd'hui, seulement pour quelque Kant ou quelque Fichte — était les rapides improvisations de chercheurs tels que Parmenides, Héraclites, Xénophanes. Afin de vous garer de pareilles études, l'âme semble murmurer tout bas : « Il y a une meilleure voie à suivre que cette indolente étude d'autrui. Laissez-moi

seule, ne m'instruisez pas hors de Leibnitz ou de Schelling et je trouverai cette voie toute hors de moi. »

Encore plus devons-nous à la biographie de voir notre espoir se fortifier. Si vous voulez approfondir la force du fait, voyez combien vous appauvririez le monde en supprimant l'histoire de la vie de Milton, de Shakespeare, de Platon. — Et supposez que tous les trois n'aient pas existé, ne voyez-vous pas tout aussitôt, combien moindre serait la puissance de l'homme ! Je me console de la pauvreté de mes pensées d'à présent, de la rareté des grands hommes, de la méchanceté et de la dureté des nations en me rejettant sur ces trois sublimes souvenirs, et en voyant ce que l'âme pourrait être présentement, lorsque Platon, Shakespeare et Milton ont existé irréfutablement. Alors je me sens de l'audace et j'essaie d'être, moi aussi. Les plus humbles, les plus désespérés parmi les hommes, sous l'influence de ces faits radieux peuvent maintenant bâtir des systèmes et espérer. En dépit des tristes

avortons qui crient et gambadent dans les rues, en dépit des crimes, en dépit des armées du cabaret, de la prison, ces trois glorieuses manifestations de l'esprit ont existé; et je remercie si sincèrement mes illustres frères de la leçon que leur existence me donne, que je m'efforce, moi aussi, d'être juste et hardi. Plotinus et Spinoza et tout les bardes immortels de la philosophie — me rendent hardi par tout ce qu'ils ont écrit sur la patience et le courage. Je ne congédie plus alors les visions qui peuplent et traversent mon ciel; mais je les contemple; je m'approche d'elles; je me fais leur esclave; je me nourris d'elles, et je me compose aussi pour le présent une vie originale avec le passé.

Pour bien sentir la valeur de ces phénomènes, de ces existences, comme sujets d'espérance et d'excitation, il faut peser exactement le mystère de notre âme commune. Il faut que vous arriviez à savoir que tout génie que vous admiriez, n'est qu'un heureux pêcheur dans une mer dont le banc de perles est votre pro-

priété. La philosophie qui appauvrit les siècles a attaché de l'importance à la distinction de l'individu et non aux attributs universels de l'homme. La jeunesse qui s'enivre d'admiration pour un héros ne s'aperçoit pas que c'est une projection de sa propre âme qu'elle admire.

Dans la solitude d'un lointain village, les jeunes gens flânent et s'ennuient. D'un œil ardent, dans cette solitude énervante, ils lisent l'histoire de l'empereur Charles-Quint, et s'imaginent transporter de la maison aux bois environnants, le bruit des canonnades du Milanais et des marches à travers l'Allemagne. Ils deviennent curieux de tout ce qui touche à la vie de cet homme. Et en effet de quoi est-elle remplie? D'ordres donnés les uns sur les autres, de décisions sévères, de dépêches adressées à l'étranger, d'étiquette castillane. L'âme répond : regardez ce côté-ci de la vie de cet homme. Elle est dans la contemplation de ces bois, dans le calme de ces champs, dans la fraîche brise qui souffle des montagnes du

nord; dans la vue de ces ouvriers, de ces enfants, de ces jeunes filles que vous rencontrez, — dans les rayons pleins d'espoir du matin, dans la somnolence du midi, dans la flânerie de l'après-midi; dans les comparaisons qui troublent le repos, dans les regrets que fait éprouver le manque d'énergie, dans l'enthousiasme qu'éveille une grande pensée, dans le souci d'une médiocre action. Voilà la vie de Charles Quint: un autre personnage dans le même individu. Voyez la vie de Chatam, d'Hampden, de Bayard, de Scipion, d'Alfred, de Périclès, — la vie de tous ceux qui sont nés de la femme. La différence n'est qu'une affaire de coutume. Moi-même je suis sujet aux mêmes besoins de la vie; je goûte ses douceurs, ses grandeurs, ses soucis que j'admire dans les autres hommes. N'interrogez pas follement l'inscrutable, le passé usé, ce que je ne puis vous expliquer, — c'est à dire les détails de cette vie qu'on appelle Byron ou Burke; mais attachez-vous à ce présent qui vous enveloppe de toutes parts.

Plus vous examinez ses beautés qui vont

s'évanouissant, ses merveilleux détails, ses causes spirituelles ; son tout éblouissant, plus vous dominez la biographie d'un héros, ou, pour mieux dire, de tous les héros.

L'exercice de ce droit est généralement pris dans une mauvais sens par les hommes qui y voient une limite au progrès dont ils sont susceptibles. Nous sommes sensibles à toute critique qui nous dénie une faculté conforme à la pente de la carrière que nous suivons. Dites à un homme de lettres qu'il ne peut pas peindre la Transfiguration, ou construire un steamboat, ou être grand maréchal, il ne se sentira pas amoindri pour cela ; mais refusez-lui une qualité littéraire quelconque, une faculté métaphysique, et il sera piqué au vif. Accordez-lui le génie, c'est à dire une sorte de suprématie qui écarte toutes comparaisons, et le voilà satisfait ; accordez-lui les talents les plus rares, mais en lui refusant le génie, le voilà mécontent. Pourquoi? tout simplement parce que l'âme est sûre, par ses instincts et ses pressentiments, de posséder toute la

puissance possible dans la direction de ses rayons, aussi bien que les qualités spéciales qu'elle a déjà acquises.

Afin de connaître les ressources de l'homme lettré, nous ne devons pas nous arrêter aux petits côtés des facultés propres à faire ceci ou cela avec des mots; mais nous devons nous attacher aux plus hautes facultés, et entrer, si cela est possible, par une patiente et ardente étude, dans les visions de l'absolue vérité. La croissance de l'intelligence est exactement la même dans tous les individus. Les hommes éminents ont, en général, de nobles sentiments et le respect de la justice; par cette raison qu'un homme éminent n'est pas autre chose qu'une organisation excellente, libre, vasculaire, dans laquelle l'esprit universel pénètre aisément; si bien que le sentiment de la justice qu'il possède n'est pas seulement vaste, mais infini. Tous les hommes, comme proposition abstraite, sont justes et bons; ce qui les distingue, dans le particulier, c'est la prédominance momentanée de l'infini et de

l'individuel sur la vérité générale. La condition de notre incarnation dans le personnel semble être une tendance continuelle à préférer la loi particulière, à obéir à l'impulsion particulière, à l'exclusion de la loi générale. Le grand homme est grand par la prédominance de la nature universelle; il n'a qu'à ouvrir la bouche et les paroles éclosent sur ses lèvres; il n'a pas besoin d'être forcé d'agir pour agir.

Rien n'est plus simple d'être un grand homme, car en vérité être simple, c'est être grand. Toute vision, tout génie vient par la rénonciation à la trop officieuse activité de l'intelligence, et en laissant la plus libre et la plus entière expansion aux sentiments spontanés. Tout ce qui est vivace et génial dans la pensée doit faire explosion.

L'homme tourne et retourne la meule du lieu commun, et rien ne vient qui avait été mis dans le moulin; mais du moment qu'il renonce à la tradition et donne cours aux idées spontanées, aussitôt la poésie, l'esprit,

l'espoir, la vertu, la science, les anecdotes, tout vient à son secours. Faites un peu attention aux discussions qui s'improvisent. Un homme d'esprit cultivé, mais d'habitudes modestes, est assis silencieux, admirant les miracles que produit le discours libre d'allure, plein de feu, pittoresque que l'orateur adresse à l'assemblée; combien tout cela est différent de ses habitudes et de ses facultés! Sa propre émotion passe à ses lèvres et éclate en un discours. Il éprouve le besoin de se lever et de dire quelque chose. Une fois embarqué dans la situation, une fois qu'il en a accepté la nouveauté, il trouve qu'il est tout aussi aisé et naturel de parler et d'émettre éloquemment des pensées, des images, des sentences, de rhytmer sa parole — qu'il lui était aisé de garder le silence. Il n'a qu'à se laisser faire; il suffit qu'il s'identifie avec le sentiment qui s'allume en lui; et le mouvement lui est aussi facile que le repos.

§ II

Les développements que j'ai donnés au paragraphe relatif aux ressources de l'homme lettré, supposent pour ce paragraphe-ci des développements tout aussi étendus.

Être un aussi bon lettré que le peut être un Anglais; avoir autant de savoir que nos confrères; avoir écrit un livre qu'on lit — cela nous satisfait. Nous avons la prétention de croire que toutes les idées ont été mises dans les livres; — que les poèmes ont absorbé toutes les imaginations. L'homme sensé croit, au contraire, que toute littérature est à créer, que la poésie en est à son premier poème. La nature nous murmure continuellement : « Le monde est nouveau, inexploré; ne crois pas au passé; je te donne la virginité de l'univers. »

Nous avons été élevés et nourris par les

poètes latins et anglais dans un oratorio des splendeurs de la nature : — les fleurs, les oiseaux, les montagnes, le soleil, la lune; et cependant le naturaliste d'aujourd'hui avoue qu'il ne sait rien, malgré tous leurs poèmes, de ces belles choses; qu'il n'en a eu que la surface et l'ombre; — mais de leur essence, de leur histoire il ne sait rien. — En cherchant plus au fond, on découvre que personne, qu'aucun de ces poètes eux-mêmes, n'a su quoique ce soit de vrai de ces beaux paysages qu'ils ont tant commentés; qu'ils se sont contentés du gazouillement passager d'un oiseau qu'ils ont entrevu une fois ou deux; qu'ils ont regardé en paresseux des couchers de soleil, et qu'ils ont reproduit ces impressions fugitives dans leurs chants.

Entrez dans une forêt et vous verrez que tout est nouveau et à décrire. Le cri des oies sauvages s'envolant la nuit; la note argentée de la mésange, pendant l'été; en automne la chute de cet essaim de mouches qui, après des combats livrés dans l'air, tombent sur les

feuilles comme une pluie; le cri aigu de l'oiseau des bois; le pin éclatant de son germe pour le bénéfice du siècle prochain; la gomme suintant des arbres. A tout prendre, rien n'a été épuisé, ni végétaux ni êtres animés. L'homme qui se trouve sur le rivage de la mer ou celui qui pénètre dans un bois, semble être le premier homme qui se soit vu sur le bord de la mer ou qui soit entré dans un bois, tant ses sensations et les expressions dont il se sert sont nouvelles et étranges. Quand je lis les poètes, je crois que rien de nouveau ne peut plus être dit sur l'aurore et sur le soir; mais quand je vois le jour tomber, je ne me souviens plus des descriptions d'Homère, de Shakespeare, de Milton ou de Chenier. Non; mais je souffre de l'enfantement d'un mot inconnu, d'un mot qui échappe à ma pensée; je suis sous l'empire de cette heure humide, tiède, rayonnante, mélodieuse qui déborde des limites étroites de mon âme, et s'étend vivante jusqu'aux limites de l'horizon. C'est là l'aurore de l'âme qui cesse pour un moment

d'être la prisonnière d'un corps chétif et prend les immenses proportions de la nature.

Les obscures forêts américaines, les bois profonds, pleins d'échos, où les colonnes de chênes s'élèvent sur les ruines des arbres du dernier siècle; où, depuis des années, l'aigle et le corbeau n'ont point vu d'intrus venir les déranger; où les pins cuirassés de mousse sauvage ont cette grâce de voir des violettes pousser à leurs pieds, ou bien de larges et froides étendues de terres basses que recouvrent des cristallisations souterraines; ces bois enfin où le voyageur, au milieu de plantes répulsives, filles des marais, songe avec une terreur souriante à la ville voisine. —Non, cette beauté sauvage que le soleil et la lune, la neige ou la pluie modifient, n'a jamais été reproduite par l'art!

Tous les hommes sont poètes par le cœur. Ils demandent bien à la nature leur nourriture; mais ses beautés les écrasent parfois. Que signifient ces excursions au Niagara, ces pèlerinages aux montagnes Blanches? Les

hommes visent toujours à l'utile; mais, au sommet des montagnes, leurs yeux sont frappés du spectacle qui les entoure. Sans aucun doute, la géologie a des rapports avec la pousse du maïs ou des pois dans mon jardin; mais il n'y a pas moins d'affinité de beauté entre mon âme et les sommets de l'Agiocochook se perdant dans les nuages.

En est-il autrement dans l'histoire civile? L'expérience ne nous a-t-elle pas démontré que chaque homme, si sa vie pouvait être assez longue, voudrait écrire l'histoire à son usage? Ces volumes d'extraits et de commentaires manuscrits que tout lettré accumule, prouvent-ils autre chose? L'histoire grecque a un caractère pour moi; elle en a un autre pour vous. Depuis la naissance de Niebuhr et de Wolf, l'histoire grecque et romaine a été refaite. Depuis que Carlyle a écrit l'histoire de France, nous voyons bien qu'aucune histoire ne peut nous être garantie. Un nouveau classificateur lui donnera un tour nouveau et plus philosophique. Thucydide et Tite-Live

n'ont fait que préparer des matériaux. Du moment qu'un homme de génie prononce le nom des Pélasges d'Athènes, du peuple d'Étrurie ou de Rome, tout aussitôt nous voyons ces peuples et ces pays sous un aspect nouveau.

Ainsi en poésie et en histoire; ainsi dans toutes les autres branches de l'intelligence : il y a peu de maîtres, ou il n'y en a pas du tout. La religion est encore à jeter ses fondations dans le sein de l'homme; ainsi de la philosophie, de la politique, des lettres et des arts. A vrai dire nous ne possédons encore que des tendances et des indications.

Ces temps d'arrêt, ces bornes imposées aux meilleurs ouvrages, quand on les frotte à la nature, s'observent plus particulièrement en philosophie. Que celle-ci affiche telle prétention qu'elle voudra, il faudra toujours qu'elle en vienne à cette pierre de touche : la nature. Soit par exemple, l'éclectisme français que M. Cousin regarde comme si concluant; il y a là une illusion d'optique. Ce système affiche de

grandes prétentions. M. Cousin s'imagine qu'il va droit à la vérité, en embrassant les divers systèmes, et, sans plus, qu'il ne s'agit que de vanner, laver, draîner, après quoi l'or et les diamants resteront dans le dernier tamis.

Mais, en fin de compte, il n'en est rien; la vérité est comme une mouche qui vole ou comme un papillon; quelque chose de si peu transportable et de si peu commode à transplanter, qu'elle est aussi difficile à chercher que la lumière. Vous fermez les volets aussi vite que vous pouvez pour garder la lumière dans l'intérieur de la pièce; — peine inutile! elle disparait avant que vous ayez pu crier : holà! Ainsi de notre philosophie. Traduisez, colligez, distillez tous les systèmes, cela ne sert de rien; la vérité ne s'enseigne point par des moyens mécaniques. La première observation que vous faites, en en appelant sincèrement à votre nature, à propos même d'un rien, peut vous ouvrir de nouveaux horizons sur la nature et sur l'homme, et — comme un agent réactif, — dissoudra toutes les théories que vous aurez

imaginées:—Rome et la Grèce, et le stoïcisme et l'éclectisme, et tout ce que vous aurez entassé comme matériaux d'analyse dans votre système universel; tout cela ne pèsera rien.

Une pensée vigoureuse classe tout. Une pensée vigoureuse peut soulever l'Olympe. Un livre de philosophie n'est qu'un fait, et qui n'inspire ni plus ni moins qu'un autre fait; l'homme sage ne le considérera jamais comme quelque chose de final et de transcendant. Allez trouver un homme de génie et causez avec lui; le premier mot qu'il vous dira enverra à vau-l'eau toute votre prétendue science! Ainsi Platon, Bacon, Cousin condescendent aussitôt à être des hommes et rien que des faits.

Je ne prétends pas, par ces observations, abaisser le mérite de tels ou tels ouvrages existants; mais je dis que la statue de la nature devant laquelle tous s'inclinent, est si imposante, qu'aucune copie particulière n'exclut d'en essayer une autre, et que quand l'âme la regarde en face, elle s'évanouit. L'intelligence,

comme une inondation, balaie devant elle tout notre petit échafaudage d'esprit et de mémoire, ainsi que le torrent emporte la paille et le chaume. Les œuvres de l'intelligence ne sont grandes que par la comparaison avec d'autres œuvres, par exemple *Ivanhoe* et *Wavartey* comparés au *Château* de Radcliffe et au *Nouvelles* de Porter; mais rien n'est grand, — pas plus le puissant Homère que Milton, — au delà de l'infinie raison, qui les emporte comme un flot.

Aussi justice est faite à chaque génération et à chaque individu, — lorsque la sagesse nous apprend que nous ne devons pas haïr, craindre ou juger nos ancêtres; que nous ne devons pas nous lamenter comme si le monde était vieux, comme si toutes pensées étaient épuisées; comme si nous étions un cadeau fait aux choses existantes; car, par la volonté de Dieu, les pensées se renouvellent chaque jour, et tout ce qui sert à les faire briller, fût-ce la cendre et le sable, est un objet précieux.

§ III

Après avoir parlé des ressources et des devoirs de l'homme de lettres, il nous faut expliquer, avec la même foi, les autres règles qui régissent son ambition et sa vie. Qu'il sache que le monde lui appartient, mais que pour le posséder, il doit se mettre d'accord avec les choses.

L'homme de lettres doit être solitaire, laborieux, modeste et charitable.

Il doit ouvrir les bras à la solitude comme à une fiancée. Il faut que ses joies et ses mélancolies soient à lui seul. Sa propre estime doit lui suffire; son propre orgueil doit être sa récompense. Pourquoi faut-il que l'homme studieux soit solitaire et silencieux? Afin qu'il se familiarise avec ses propres pensées. Si, retiré dans un lieu solitaire, il songe à la multitude, aux distractions, il n'est pas dans la

solitude; son cœur est sur la place publique; il ne voit pas, n'entend pas, ne pense pas. Mais repliez votre âme sur elle-même; éloignez vos compagnons; faites-vous des habitudes de vie à vous seul, alors vous verrez vos facultés grandir et s'épanouir, comme lès arbres des forêts et les fleurs des champs; vous vous ferez ainsi des provisions d'esprit dont vous pourrez faire part à vos compagnons quand vous les rencontrerez et qu'ils recevront, eux, avec joie. Inutile de vous retirer dans une solitude, uniquement pour de là vous voir en public. Une telle solitude est la négation d'elle-même. Le public peut bien se contenter des choses publiques; mais il veut que l'homme de lettres lui fasse goûter les fruits privés, exquis, divins, dont il est sevré parce qu'il a vécu dans la rue. Ce que l'on vous demande, ce sont des pensées nobles, humaines, justes qui font votre supériorité; dans la foule ne vous donnez pas cette élévation; mais dans la retraite, oui. Remarquez bien que ce n'est pas l'isolement de votre demeure,

mais l'indépendance de l'esprit qui est essentiel; et c'est seulement parce que le jardin, le cottage, les champs, les rochers sont une sorte d'aide mécanique à cette indépendance de l'esprit, qu'ils ont une valeur réelle. Accoutumez-vous à penser seul, et tous les lieux vous sembleront aimables et sacrés. Les poètes qui ont vécu dans les cités ont su être des ermites. L'inspiration crée la solitude partout. Pindare, Raphaël, Michel-Ange, Dryden, de Staël vivaient au milieu de la foule, on peut dire; mais dès l'instant où la pensée leur venait, la foule disparaissait de leurs yeux qui se fixaient sur l'horizon, sur un espace immense. Ils oubliaient leurs voisins; ils s'éloignaient de leur propre famille; ils vivaient d'abstractions, de vérités, d'idées. Ils étaient seuls avec leur esprit.

Je n'ai, par exemple, aucun parti pris à l'endroit de la solitude. Il faut que les jeunes gens apprennent la solitude et le monde. Il est bon qu'ils usent des deux, sans se soumettre à aucun. Une âme studieuse s'éloigne du monde,

afin de trouver le monde. Cela répudie tout ce qui est faux, tout ce qui n'est pas l'amour de la vérité. Vous pouvez en bien peu de temps apprendre tout ce que le monde est susceptible de vous apprendre. Ses folles redites, la multiplication indéfinie de bals, de concerts, de courses, de spectacles ne vous en apprendront pas plus que ne le ferait un petit nombre de ces plaisirs. Acceptez alors le vide spirituel qu'il vous offre; battez en retraite, recueillez-vous; fermez la porte, fermez les contrevents; la pluie qui emprisonne est la bien-venue dans ce cher ermitage de la nature. Rappelez vos souvenirs, et vous irez vers Dieu.

Vous me pardonnerez, messieurs, de vous dire aussi ma pensée sur le besoin que nous éprouvons d'avoir une scolastique un peu plus sévère; quelque chose comme un ascétisme, par exemple, tel que la hardiesse et la dévotion d'un homme de lettres lui-même peut le créer. Nous vivons dans le soleil et à la surface; existence ténue, spécieuse, superfi-

cielle, et nous parlons des muses et des prophètes, de l'art et de la création. Mais hors de la voie pleine d'ombres et frivole de notre vie, comment espérer quelque grandeur? Nous venons et allons maintenant comme des aveugles. Asseyons-nous, la main sur notre bouche, et regardons s'écouler un long lustre austère, et tout pythagoricien. Vivons dans des coins, souffrons, pleurons ayant les yeux et les cœurs tournés avec amour vers le Seigneur. Le silence, la retraite, l'austérité peuvent faire une profonde percée dans la grandeur et le secret de notre être, et retirer de notre séculaire obscurité, les sublimités de notre constitution morale.

La convoitise du plaisir, les apparences qui troublent notre vie sont fatales à l'homme de lettres et à l'homme. Une méprise sur le but auquel ils tendent est chose commune aux gens de lettres, qui en se jouant avec l'organe du langage, — c'est à dire la création la plus subtile, la plus forte, la plus vivace création de l'homme, et en s'en servant comme l'âme

de la pensée et de la justice — enseignent à jouir de l'orgueil de jouer avec ce splendide engin, en l'arrachant à sa toute-puissance pour se jeter avec lui dans le travail. Sans qu'ils s'arrachent aux bruits du monde, le monde se venge en mettant à nu, à son tour, les folies de ces créations incomplètes, pédantes, extraordinaires, fantasques.

Le véritable homme de lettres sentira que le plus riche roman, la plus noble fiction qu'il ait jamais rêvés, — le cœur et l'âme du beau, se trouvent enfermés dans la vie humaine. Lui-même est le plus riche des matériaux de sa création. Comment connaîtra-t-il les secrets de la tendresse, de la terreur, de la volonté et du destin? Comment faut-il chercher et retenir les notes de la douce musique qui s'élève du milieu de ce monde dont les lois sont cachées dans les détails des actes quotidiens? Toute action est une épreuve de ces lois.

Il faut donc que l'homme de lettres supporte sa part du fardeau commun. Il faut qu'il travaille avec les autres hommes dans

l'intérieur des maisons, et non pas qu'il se contente de lire leurs noms dans les livres. Ses besoins, ses appétits, ses talents, ses affections, ses actes sont les clefs qui lui ouvrent le magnifique musée de la vie humaine. Pourquoi la lirait-il, cette vie, dans un conte arabe, et ne connaîtrait-il pas par son propre cœur ce qu'elle a de doux et de fin? C'est de l'amour et de la haine, des gains et des emprunts, des emprunts et des pertes, de la maladie et du chagrin, des souhaits et des adorations, de la disgrâce et du mépris, que nous vient la confiance dans les lois sereines et belles. Que l'homme de lettres ne perde pas les leçons de cette école; qu'il les apprenne par les épreuves du cœur. Qu'il s'efforce bravement de résoudre le problème de cette vie qui est là devant lui, et cela par des actes pratiques, et non à travers les illusions et les rêves. Croyant, comme en Dieu, à la présence et à la faveur des plus grandes influences, qu'il conserve cette faveur et apprenne à la recevoir et à s'en servir, par

la fidélité à observer ce qui est au dessous de lui.

Ces leçons s'apprennent avec éclat dans la vie du grand acteur de ce siècle, et expliquent ses succès. Bonaparte représente réellement une grande et récente révolution que, Dieu merci, nous avons, dans ce pays, poussée à ses dernières limites. Un trait de la vie de Napoléon, qui se rapporte au temps où il fut prisonnier des Anglais, ne me paraît pas le moins intéressant de l'histoire moderne. Au moment où il monta à bord du *Bellerophon*, plusieurs soldats anglais se rangèrent sur le pont et lui rendirent le salut militaire. Napoléon observa que la façon dont ils maniaient les armes différait de celle des Français, et faisant déposer le fusil de ceux qui étaient les plus rapprochés de lui, il s'avança vers un soldat, prit son arme et lui démontra le système français. Les officiers anglais et les soldats le regardaient avec étonnement, s'informant si une telle familiarité était dans les habitudes de l'Empereur.

Dans cette circonstance, comme toujours, cet homme, avec quelques défauts ou vices que ce soit, représentait l'action au lieu de la prétention. La féodalité et l'orientalisme ont trop longtemps laissé penser qu'il était majestueux de ne rien faire; la dignité moderne consiste à travailler. Napoléon appartenait à une classe d'hommes qui grandit dans le monde et qui pense que c'est la plus grande vertu pour un homme de faire quelque chose, et qu'il fait acte de dignité en l'accomplissant. Il n'était pas de ceux qui croient en la chance; il avait une foi éclairée dans l'application des moyens aux buts. Il s'efforçait toujours de rechercher les moyens d'arriver au but. Il était convaincu que les plus grands capitaines de l'antiquité accomplissaient leurs exploits par la rectitude des combinaisons, et en combinant d'une manière exacte les rapports qui existent entre les moyens et les conséquences, entre l'effort et l'obstacle. Le vulgaire appelle « bonne fortune » ce qui n'est réellement que le résultat des calculs du génie.

Mais Napoléon, fidèle aux faits, avait aussi ce mérite particulier, que tout en croyant à l'influence du nombre et du poids, il ne négligeait pas la part qui revient à la prudence; il croyait également en la liberté et dans les forces incalculables de l'âme. Homme de précaution, il ne négligeait jamais les moindres préparatifs, et cela patiemment; néanmoins, il avait une sublime confiance en lui-même, dans son courage, comme il avait foi en sa destinée; et, au moment propice, il réparait toutes ses pertes, renversait cavalerie, infanterie, rois, comme eussent fait les coups d'un tonnerre irrésistible.

De même que l'on dit que le bourgeon a le caractère de la feuille et tout l'arbre le caractère du bourgeon, il est curieux de remarquer que les armées de Bonaparte partageaient cette double puissance du capitaine; car tandis qu'il se trouvait exactement servi dans toutes ses combinaisons, et qu'il comptait toujours sur le courage et la discipline de chacun de ses bataillons, du flanc et du centre,

il faisait toujours, cependant, une large part aux retours de la fortune, et pour le cas où la journée serait perdue, il tenait toujours en réserve sa vieille garde. Alors il devenait sublime. Il ne calculait plus le hasard d'un boulet de canon. Il demeurait jusqu'au bout fidèle aux lois de la stratégie; mais quand la stratégie avait fini son temps, alors il s'exaltait et se livrait tout entier au puissant enthousiasme des plus formidables soldats qu'il y ait eu au monde.

Que l'homme de lettres apprécie ce qu'il y a de précieux dans cet assemblage de dons qui, appliqués à un meilleur but, font la vraie sagesse. Il est un révélateur. Il doit le premier apprendre toutes choses. Que trop pressé de recueillir la récompense, il n'oublie pas l'œuvre qu'il a à accomplir. Qu'il sache que quoique la renommée soit une récompense, le vrai succès c'est l'acte lui-même; que la soumission de l'homme à son intelligence, la recherche incessante, jour par jour, année par année, de l'existence des choses, l'emploi des moyens,

le respect du plus humble commerce et des plus humbles besoins de la vie, sont la voie pour arriver à comprendre ce qui se dit, et, par une mutuelle réaction de la pensée et de la vie, à rendre sa pensée solide et sage sa vie. Ou pour mieux dire, par la discipline, par la domination des sens, les dispositions inférieures de l'homme sont rendues dociles ; et alors, l'âme, comme à travers un canal sans obstacle, s'écoule joyeusement.

L'homme de lettres sérieux ne se refusera jamais à subir le joug dans sa jeunesse ; à connaître, s'il le peut, le dernier secret de la souffrance ; à familiariser ses mains avec le sol qui le nourrit, et à supporter les sueurs qui mènent au confort et au luxe. Qu'il paie son écot et serve le monde comme un vrai et noble homme ; n'oubliant jamais d'admirer les divinités immortelles parlant bas aux poètes et leur soufflant les magnifiques mélodies qui remplissent les oreilles du temps éternel. S'il possède ce double don, — l'effort et l'inspiration, — alors il est fort ; alors il est un

entier, et non une partie d'homme, et la perfection de son être transpirera dans ses œuvres. En réalité, ce double mérite caractérise toujours les productions des grands maîtres. L'homme de génie occupe tout l'espace entre Dieu ou le pur esprit, et la multitude des gens instruits. Il procède, d'un côté, de l'infinie raison, et de l'autre, il doit pénétrer dans le cœur et dans les sens de la foule. L'une fait sa force, l'autre est son but. L'une le pousse au réel, l'autre à l'apparent. A un pôle est la raison, à l'autre le sens commun. S'il est défectueux à l'un des deux bouts de l'échelle, sa philosophie semblera vulgaire et utilitaire; ou bien elle paraîtra trop vague et indéfinie pour les usages de la vie.

L'homme studieux, et nous y insisterons longuement, n'est grand que par sa soumission aux esprits supérieurs. Il convient que cette foi dicte toutes ses actions. Les piéges et les embûches se multiplient pour le surprendre. Ses succès ont aussi leurs périls. Il y a quelque chose d'injurieux et de provoquant

dans sa position. Ceux que ses pensées ont entretenus et enflammés, le cherchent avant qu'ils aient appris les dures conditions auxquelles s'acquièrent ces pensées. Ils courent après lui, afin qu'il tourne sa lampe sur les ténébreuses énigmes dont ils s'imaginent que le mot est écrit sur les murs de leur être. Ils trouvent que c'est un pauvre ignorant, enveloppé de blanc dans un vêtement antique, comme eux-mêmes, ne lançant pas incessamment des jets de lumière, mais de ci de là un rayon, auquel succède une complète obscurité, et incapable, quoi qu'il en soit, de tirer de ses illuminations intermittentes un sillon assez lumineux pour se diriger où il veut, et pour expliquer tantôt telle énigme de la vie, tantôt telle autre. Le chagrin s'ensuit. L'homme de lettres regrette de glacer l'espoir des enfants ingénieux, et la jeunesse a perdu une étoile de son firmament en feu. De là la tentation qui vient à l'homme de lettres de mystifier le public. Que l'homme de lettres s'accoutume à être froid et véridique et patient, et qu'il sache

que la vérité peut faire que le silence lui-même soit éloquent et qu'on s'en souvienne. La vérité est toujours de bonne politique pour lui. Qu'il ouvre son cœur à toutes les recherches honnêtes, et qu'il soit un artiste supérieur aux artifices de l'art. Qu'il étale franchement comme un saint le ferait, toute son expérience, ses systèmes, ses ressources. Avec cette franchise et cette charité, vous apprendrez les plus grands secrets de la nature, et les dieux vous aideront à les communiquer au monde.

Si, avec une entière confiance, l'homme de lettres peut ainsi se soumettre à l'âme suprême, il trouvera dans son sein d'amples compensations, en dehors de ce qui lui semblait des heures perdues.

Je me suis aventuré, messieurs, à vous présenter ces considérations sur le rôle de l'homme de lettres, et j'espère que beaucoup d'entre vous se trouvant sur le seuil de ce collége, prêts à prendre des carrières publiques ou privées, dans notre patrie, n'étaient pas fâchés

d'être avertis de ces premiers devoirs de l'intelligence et dont vous entendrez rarement vos nouveaux compagnons vous entretenir.

Vous entendrez chaque jour, au contraire, des maximes de prudence étroite. Vous entendrez dire que le premier devoir est d'acquérir des terres et de l'argent, des places et un nom. Les hommes vous demanderont avec ironie : « Quelle est cette vérité, quelle est cette beauté après lesquelles vous courez? » Si, néanmoins, Dieu a appelé quelqu'un d'entre vous à rechercher cette vérité, cette beauté, qu'il soit ferme, énergique, inébranlable dans sa voie! Lorsque vous direz : « Comme feront les autres je ferai. Je renonce, j'en suis désolé, à mes jeunes visions; je me nourrirai des biens de la terre, et je laisserai s'envoler les espérances de m'instruire jusqu'à un moment plus opportun; » lorsque vous vous direz cela, l'homme sera mort en vous; les jouissances de l'art, de la poésie, de la science seront mortes en vous, comme elles sont mortes chez des milliers et des milliers d'hommes.

L'heure où vous serez appelés à faire un choix, sera une heure critique dans votre vie. Comprenez bien que c'est la domination du monde lui seul qui crée l'extrême besoin des prêtres de la science; et que c'est le devoir et le droit de l'intelligence de marquer et de ne point accepter le degré d'estime auquel elle prétend.

Contentez-vous d'un filet de lumière, si vous n'êtes pas capable d'en avoir davantage. Cherchez, cherchez, cherchez toujours. Ne vous laissez ni critiquer ni flatter dans vos recherches incessantes. Ne vous en faites pas accroire et ne laissez personne ne vous en faire accroire.

Pourquoi renonceriez-vous à votre droit de traverser les déserts étoilés de la vérité, pour courir après les avantages d'un are de terre, d'une maison, d'une grange? La vérité a aussi son toit, son lit, ses terres. Rendez-vous nécessaires au monde, et le genre humain vous donnera du pain, et s'il ne vous en donne pas un magasin, il vous en fournira de telle façon

que votre propriété ne reposera pas sur la propriété de tous les hommes, ni sur leurs affections, mais reposera sur l'art, sur la nature, sur l'espoir.

Vous ne craindrez pas, messieurs, que je tourne trop à l'ascétisme. Ne me demandez pas de quel usage peut être l'érudition qui se retire dans la retraite, ou bien s'il vaux mieux pour un philosophe, cacher ce qu'il fait et dissimuler ses pensées? Dissimuler ses pensées! Mais dissimulez donc le soleil et la lune! La pensée est toute lumière, et se proclame d'elle-même à l'univers. Elle se fera entendre de vous, lors même que vous seriez sourds, par son miraculeux organe. Elle coulera à flots de vos actions, de vos manières, de votre visage. Elle viendra à vous sous forme d'amitié. Elle s'imposera à vous par l'amour et l'attente des esprits généreux. Par la vertu des lois de cette nature qui est une et parfaite, elle versera tous les biens qui sont l'apanage de l'âme, dans l'homme lettré, béni sur la terre et dans le ciel.

L'HOMME RÉFORMATEUR

Lecture faite devant l'association des apprentis ouvriers, au Temple maçonique, à Boston,

---

Monsieur le président, messieurs,

Je me propose de vous présenter quelques idées particulières et générales sur l'homme comme réformateur. Je crois être convaincu que le but poursuivi par chacun des jeunes hommes de cette association est le plus haut qui puisse occuper un esprit raisonnable.

Admettons que la vie, telle que nous la menons, est commune et médiocre; que quelques-uns des emplois et des fonctions pour lesquels nous avons été réellement créés

sont devenus si rares dans la société, que leur souvenir ne semble plus vivre que dans les vieux livres, et être passé à l'état de traditions fantastiques; que nous ne sommes plus des prophètes et des poètes, des hommes beaux et parfaits — et que même nous n'en avons jamais vu de tels; que la plupart des sources où se puise l'éducation humaine sont sans nom ou inconnues à nous; que de la communauté où nous vivons on pourrait difficilement dire que chacun est disposé à l'extase ou à l'illumination divine, et que nos communications quotidiennes s'élèvent jusqu'au monde spirituel.

Admettons tout cela, et nous le devons; cependant je suppose qu'aucun de mes auditeurs, — qu'aucune âme honnête et intelligente — ne niera que nous ne devions nous appliquer à nous soumettre à telles disciplines et à tels actes qui nous mènent à cette communication avec la nature spirituelle. Je vais plus loin et je ne renonce pas à l'espoir que j'ai, que chacune des personnes à qui je

m'adresse a fait tous ses efforts pour renoncer aux mauvaises habitudes, à la timidité, à la limitation, et pour devenir un homme libre et utile, un réformateur, un bienfaiteur, ne se contentant pas de longer le monde comme un fantôme ou un espion, mais y marchant en homme fier et fort de son droit, qui sait trouver la ligne droite conduisant à tout ce qu'il y a de bon sur la terre, non pas pour s'y lancer seul, honorablement, mais pour en faciliter l'accès à tous ceux qui veulent l'y suivre.

Dans l'histoire du monde, l'esprit de réforme ne s'est jamais donné carrière autant qu'aujourd'hui. Luthériens, Hernutters, Jésuites, Moines, Quakers, Knox, Wesley, Swedenborg, Bentham, dans toutes leurs accusations contre la société, ont tous respecté quelque chose : — l'Église ou l'État, la littérature ou l'histoire, les coutumes particulières, les marchés des villes, les dîners, l'argent monnayé. Mais, maintenant, toutes ces choses, et bien d'autres, entendent la trompette qui les appelle au tribunal de l'opi-

nion : le christianisme, les lois, le commerce, les écoles, la ferme, le laboratoire; il n'est pas de roi, pas de ville, de constitution, de droit, d'homme ou de femme qui ne soit mis en cause par l'esprit nouveau.

D'où vient que quelques-unes des objections et quelques-uns des faiseurs d'objections qui s'attaquent à nos institutions, soient extrêmes et spéculatifs? et que les réformateurs penchent vers l'idéalisme? Il faut en accuser l'extravagance des abus qui ont jeté l'esprit dans l'opposition extrême. C'est quand nos actes et nos personnes tombent dans le fantasque par trop de fausseté, que l'homme lettré s'enfuit et se réfugie dans le monde des idées, et aspire à retrouver la nature à cette source. Que les idées s'établissent de nouveau dans la société, que la vie devienne belle et poétique, et les lettrés seront charmés de redevenir amoureux d'elle, bons citoyens et philanthropes.

Il n'y a aucune sécurité à attendre des nouvelles idées, si les vieilles notions, les lois sécu-

laires, la propriété et les institutions de centaines de cités sont établies sur d'autres bases. Le démon des réformes a une porte secrète par où il pénètre dans le cœur de tous les faiseurs de lois, de chaque habitant de toutes les cités. Le fait qu'une nouvelle pensée et un nouvel espoir sont entrés dans votre cœur, est un avertissement pour vous qu'une lumière nouvelle vient de s'allumer dans le cœur de milliers de personnes. Ce secret que vous voudriez garder, aussitôt que vous sortez, hélas! il y a sur le seuil de votre porte quelqu'un qui vous attend pour vous dire la même chose. Il n'y a pas de chercheur d'argent si bronzé et si subtil qu'il soit qui, à votre plus grande stupéfaction, ne s'humilie et ne tende l'oreille en entendant poser une question suggérée par de nouvelles idées.

Il ne faut pas s'étonner que cette guerre générale aux abus s'élève dans le sein de la société, quand on envisage les obstacles matériels qui se dressent sur la route des jeunes gens. Le jeune homme, en entrant dans la vie,

trouve la voie aux emplois lucratifs barrée par des abus. Les chemins du commerce côtoient les frontières du vol et inclinent jusqu'aux frontières, quand ce n'est pas au delà des frontières, de la fraude. Les emplois dans le commerce ne sont point par eux-mêmes impropres à l'homme ou du moins à ses facultés géniales; mais, en général, elles sont tellement viciées par les abus, qu'il faut plus d'énergie et de volonté que l'on ne doit en attendre d'un jeune homme pour qu'il s'y tienne fermement; il s'y perd; il n'y peut plus remuer ni pied ni main. A-t-il du génie et de la vertu? Moins il se trouve alors propre à vivre dans ce milieu, et s'il y veut s'enrichir, il faut qu'il sacrifie tous les rêves brillants de son enfance et de sa jeunesse; il faut qu'il oublie les prières de sa jeunesse et qu'il endosse le harnais de la routine et de la servilité.

S'il n'a point le caractère à cela, il n'a plus rien à faire qu'à recommencer de vivre, comme fait celui qui fouille la terre avec la

bêche pour chercher sa nourriture. Nous en sommes tous là; il est seulement nécessaire de nous informer du progrès des árticles de commerce, d'où ils proviennent, de savoir ce que nous buvons et mangeons, et de sophistiquer, en fraudant, des centaines de matières dont nous faisons usage. Combien d'articles de consommation journalière nous viennent des Indes occidentales, et cependant on assure que, dans les îles espagnoles, la vénalité des officiers du gouvernement est passée en habitude et qu'aucun article n'est embarqué sur nos navires avant que d'avoir été frauduleusement offert à vils prix. Dans les îles espagnoles, tout agent ou facteur des Américains, à moins qu'il ne soit consul, se donne pour catholique, ou trouve un prêtre qui l'affirme pour lui. L'abolitionniste nous a montré à quel chiffre s'élève notre terrible dette envers les nègres du Sud. Dans l'île de Cuba, en outre des abominations ordinaires de l'esclavage, il paraît que pour nous fabriquer du sucre, des hommes sont transportés sur les plantations

et qu'il y en meurt un sur dix chaque année. Je laisse à ceux qui en ont l'expérience, le soin de scruter nos douanes; je ne veux pas m'inquiéter des souffrances de nos marins, ni pénétrer dans les secrets de notre commerce de détail. Je me contente de ce fait que le système général de notre commerce (à part les opérations ténébreuses qui sont, je l'espère, des exceptions dénoncées et non acceptées par tout homme qui se respecte) est basé sur l'égoïsme; qu'il est étranger à tous les sentiments de la nature humaine; qu'il n'a rien de commun avec les lois de la réciprocité, bien moins encore avec ceux de l'amour et de l'héroïsme; — mais qu'il est un système destructif, tout de cachoterie, de ruse, n'assurant aucun avantage, mais les prenant tous.

Ce n'est pas là ce que l'homme se réjouit d'offrir à un noble ami; ce qu'il savoure avec joie et contentement de soi dans ses heures d'amour et d'aspiration; mais c'est plutôt là ce qu'il éloigne de la vue, ne montrant que les brillants résultats, et en dissimulant la

façon d'acquérir les richesses sous la façon de les dépenser. Je ne fais point le procès du marchand ou du manufacturier. Les défauts de notre commerce n'appartiennent à aucune classe, à aucun individu en particulier. L'un produit, l'autre distribue, un troisième se nourrit. Chacun prend sa part, chacun se confesse, — en s'agenouillant volontairement pour se confesser, — mais nul ne se sent responsable. Nul ne crée l'abus, ne peut y toucher. Qui est l'auteur de l'abus? Quelque obscur particulier qui a besoin de gagner son pain. C'est là le malheur, que nul ne se croie appelé à agir comme homme, mais comme une fraction d'homme. Il advient alors que toutes les âmes ingénieuses qui sentent en elles les élans d'un noble but, qui, poussées par les lois de leur propre nature, sont obligées d'agir dans l'intérêt général, s'aperçoivent que les voies du commerce ne leur conviennent pas, et elles s'en éloignent. De tels faits deviennent plus fréquents chaque année.

Mais de ce que vous vous éloignez du com-

merce, est-ce à dire que vous ayez trouvé votre vie? La queue du serpent se montre dans toutes les professions lucratives et dans toutes les carrières des hommes. On s'imagine qu'une âme tendre, qu'une conscience éclairée, est un obstacle au succès. On exige de quiconque entre dans une carrière, une manière de bandeau sur les yeux, de certaines complaisances, un acquiescement aux habitudes, une renonciation aux sentiments de générosité et d'amour, un compromis avec ses opinions individuelles et avec une délicate intégrité.

Supposez un homme assez heureux pour être né saint, avec les perceptions les plus délicates, avec la conscience et l'amour d'un ange, et qui se voit obligé de frayer sa vie dans le monde; il se trouve exclu de toutes les occupations lucratives; il n'a pas de ferme, et il ne peut en acheter; car, gagner de l'argent pour en acheter une, exige une sorte d'entêtement pour l'argent, qui est une véritable vente de soi pendant un certain nombre d'années, et pour celui-là l'heure présente est aussi sacrée et

aussi inviolable que l'heure à venir. Il va de soi que tandis qu'un autre homme n'a pas de terre, le titre de la mienne, le titre de la vôtre se vicient. Cette situation devient inextricable, et nous nous y enfonçons de plus en plus, par le mariage, par la paternité, par l'accroissement des produits et des dettes.

Ce sont des considérations de cette nature qui ont appelé l'attention d'un grand nombre de personnes philanthropiques et intelligentes à faire entrer le travail manuel dans l'éducation des jeunes gens. Si les richesses accumulées des générations passées sont ainsi souillées, nous devons commencer par voir s'il ne serait pas plus noble d'y renoncer et de recommencer nos premières relations avec le sol et la nature, en nous abstenant de quoique ce soit de déshonnête et de louche, et de nous distribuer bravement à chacun de nous notre part pour entreprendre les travaux manuels du monde.

Mais on dit : « Quoi ! abandonnerons-nous les immenses avantages qui résultent de la

division du travail, et condamnerons-nous chaque homme à faire lui-même ses souliers, ses meubles, son couteau, son wagon, ses voiles, ses aiguilles? Ce serait refouler les hommes vers la barbarie par leur propre volonté! » Je n'entrevois aucune perspective favorable pour une révolution religieuse; cependant, je confesse que je ne serais pas fâché d'un changement qui amènerait la perte de quelques-uns des luxes et des conventions de la société, s'il procédait d'une préférence pour la vie agricole; en outre de la croyance que nos premiers devoirs comme hommes seraient mieux accomplis dans cette voie, qui pourrait regretter de voir une haute conscience, un goût plus pur produisant un effet sensible sur les jeunes gens dans le choix de leur carrière, et réduisant les rangs des compétiteurs dans les travaux du commerce, des lois, du gouvernement? Il est aisé de voir que l'inconvénient ne serait que de courte durée; ce serait un grand résultat qui ouvrirait toujours les yeux des hommes. Quand beau-

coup de personnes auront agi ainsi; quand la majorité aura admis la nécessité des réformes dans toutes les institutions, les abus seront redressés, et la voie sera de nouveau ouverte aux avantages qui résultent de la division du travail, et un homme pourra, alors, choisir l'emploi le plus conforme à ses talents particuliers, et sans compromis.

Maisen laissant de côté cette doctrine éprouvée par le temps, que le travail de la société devrait être réparti entre tous ses membres, il y a des raisons particulières à l'individu pour que la société ne soit pas privée du travail de ses membres. Le travail manuel est un de ceux qui ne s'usent jamais, et que tout le monde peut faire; un homme pouvant avoir une ferme ou recourir à des moyens mécaniques pour sa culture. Il faut que nous possédions une base pour nos spéculations plus élevées, pour les délicates distractions en poésie, en philosophie, comme pour les travaux manuels.

Nous sommes condamnés à rencontrer dans ce monde un antagonisme à toutes nos facul-

tés intellectuelles, sinon elles ne naîtraient pas. Le travail manuel est l'étude du monde extérieur. L'avantage des richesses appartient à celui qui les a acquises et non à ses héritiers. Lorsque je me rends à mon jardin et que j'y creuse un trou, j'éprouve une telle satisfaction et un tel surcroît de bien-être que je m'aperçois que je me suis fraudé moi-même en permettant à d'autres de faire pour moi ce que j'aurais pu faire de mes propres mains. Le travail manuel ne donne pas seulement la santé, mais l'expérience. Il est possible que je puisse me procurer des quantités indéfinies de sucre, de coton, de cuirs, de poteries, de papier à lettres en mettant simplement ma signature tous les trois mois sur un chèque à l'ordre de John Smith et Cie, négociants, et que je trouve ainsi à exercer d'une manière profitable mes facultés par cet acte que la nature a eu soin de me préparer, en rendant toutes ces matières indispensables à mon confort. Mais c'est Smith lui-même, ce sont les porteurs, les vendeurs, les fabricants; c'est

le matelot, le potier, le nègre, le chasseur, le planteur qui ont pris le sucre du sucre, le coton du coton. Ils ont acquis l'expérience, je n'ai que l'usage de la chose.

Tout cela serait très bien, si j'étais nécessairement absent, éloigné par mon fait de mon travail, comme eux du leur, — travail qui appelle l'application des mêmes facultés; alors je serais assuré du concours de mes pieds et de mes mains; mais dans l'état des choses, je me sens comme honteux devant mon coupeur de bois, devant mon laboureur, devant mon cuisinier, car ils peuvent en quelque sorte se suffire à eux-mêmes; ils peuvent très bien voir les jours et les années s'écouler, sans avoir besoin de mon aide; mais, moi, je dépends d'eux, et je n'ai donné, par l'usage, aucun droit à mes bras et à mes pieds de s'utiliser.

Considérez en outre la différence qu'il y a entre le second et le premier propriétaire d'un bien. Toute espèce de propriété est la proie d'un ennemi qui lui est particulier; le fer a la

rouille, la poutre a le verret, le drap a la mite, les denrées ont la moisissure, la putréfaction, la vermine, l'argent a les voleurs, les arbres fruitiers ont les insectes, le champ planté a contre lui les mauvaises herbes et le piétinement des troupeaux, les troupeaux ont la faim, les routes ont la pluie et les brouillards, les ponts ont les mares d'eau qui rongent leurs assises. Or quiconque devient propriétaire d'une de ces choses, prend le souci de la défendre contre la troupe des ennemis, ou de la réparer. Un homme qui subvient à ses besoins, n'est point embarrassé de ce qu'il gagne, et il s'endort tranquillement. Mais lorsqu'il arrive à laisser tous les biens qu'il a acquis année par année à son fils : maison, verger, terre labourable, troupeaux, ponts, bois, tapis, vêtements, provisions, livres, argent, et qu'il ne peut pas en même temps transmettre à ce fils, l'habileté et l'expérience grâce auxquelles il a amassé tout cela, non plus que la manière dont il rangeait tout cela dans sa vie, — ce fils se trouve avoir les mains pleines et

les préoccupations—non plus de savoir comment user de tant de choses, mais comment les surveiller et les défendre des atteintes de leurs ennemis naturels. — Pour lui, ce ne sont plus là des ressources, mais des tyrans. — Les ennemis ne lui laisseront plus de trève : la moisissure, la rouille, la vermine, la pluie, le soleil, les marais, le feu s'emparent de ce qui est leur bien, accablent le propriétaire de vexations ; de propriétaire, le voilà converti en surveillant, en chien de garde de ce magasin de mobiliers vieux et neufs.

Quel changement ! Au lieu de cette bonne humeur dominante, de cette conscience de ses forces et de la fécondité de ses ressources ; au lieu de ces mains robustes et habiles, de ces yeux perçants et voyant tout, de ce corps allègre, de ce cœur énergique et sûr de lui que possédait le père aimé et craint de la nature, que la pluie et la neige, l'eau et la terre, les animaux et les poissons semblaient tous connaître et servir, — nous avons un

personnage piteux, protégé, caché derrière des murs et des rideaux, que des lits moelleux, des voitures, des domestiques, des servantes préservent du contact de l'air et de la terre, et qui, élevé pour régner sur tous ces biens, s'inquiète du moindre danger qu'ils courent et se voit obligé à consacrer tant de temps à les conserver, qu'il finit par perdre de vue leur emploi réel qui est, particulièrement, de le mener à ses fins, à la poursuite de son idéal, c'est à dire assister ses amis, adorer Dieu, accroître ses connaissances, servir son pays, améliorer ses sentiments! Enfin qu'est-il celui-là qu'on appelle un homme riche? L'esclave de ses richesses.

D'où il découle que tout l'intérêt de l'histoire gît dans la fortune du pauvre. Le savoir, la vertu, l'emploi des facultés, sont les victoires de l'homme sur ses besoins, — son point de départ vers la domination du monde. Tout homme devrait se ménager l'occasion de conquérir le monde. Nous ne portons intérêt qu'à ceux qui, comme les Spartiates, les Ro-

mains, les Sarrasins, les Anglais, les Américains se sont fait un jeu des besoins, et par leur propre esprit et leur force personnelle se sont tirés d'embarras et ont remporté la victoire.

Je n'entends pas exagérer cette doctrine du travail, au point de demander que chaque homme soit fermier, pas plus que je ne demande que tout homme soit lexicographe. En général, on peut dire que la profession de laboureur est la plus ancienne et la plus universelle des professions, et que toutes les fois qu'un homme ne découvrira pas en soi une aptitude particulière pour telle ou telle profession, c'est celle-là qu'il devra préférer.

Mais la doctrine de la ferme a ceci de tout spécial, que tout homme devrait se tenir dans les relations primordiales avec l'œuvre du monde, qu'il devrait accomplir lui-même cette tâche et ne point admettre çet accident qu'ayant une bourse dans sa poche, il se prive de l'accomplissement de ses devoirs. Et par cette raison que le travail manuel est l'éducation

donnée par Dieu; que celui-là seul qui est un disciple soumis, peut devenir un maître, apprenant les secrets du travail de la terre, et par une réelle habileté, arrachant à la nature son sceptre.

Certes, je ne voudrais pas fermer mon oreille à l'apologie des professions libérales — au poète, au prêtre, au législateur, à tous les hommes d'études en général; surtout parce que chez tous les hommes de cette classe, la somme de travail manuel nécessaire à l'existence de la famille, fausse les dispositions intellectuelles. Je sais qu'il arrive souvent, ordinairement même peut-être, que l'individu doué d'une organisation délicate se trouve forcé d'attendre après ses pensées, qu'il lui faut plusieurs jours pour enfanter et embellir une pensée, et qu'il s'instruit mieux à ne prendre qu'un exercice modéré et friand, comme de rôder dans les champs, de ramer, de patiner, de chasser, plutôt que de se courber sous le poids du travail d'un fermier ou d'un forgeron.

Je ne puis oublier ce conseil des mystères de l'ancienne Égypte, qui déclarait : « qu'il y avait deux paires d'yeux dans l'homme, et qu'il résulte que les yeux inférieurs doivent se fermer quand les yeux supérieurs regardent et que lorsque les yeux supérieurs se ferment, ceux de dessous doivent s'ouvrir. » Toutefois je dirai qu'on n'abandonne pas le travail de la terre, sans qu'il en résulte une perte pour la force des facultés et pour la vérité; et je ne doute point que les fautes et les vices de notre littérature et de notre philosophie; que leur trop grande fragilité, que leur manque de virilité et leur mélancolie ne se doivent attribuer aux habitudes énervées et maladives de la classe de nos littérateurs. Mieux vaudrait que le livre ne fût pas si bon, que l'auteur fût meilleur et qu'il ne fût pas si souvent en ridicule contradiction avec ce qu'il écrit.

Mais en admettant que dans un but si sacré et si cher, il faille un peu de relâchement, je pense que si un homme se découvre quelque fort penchant pour la poésie, pour l'art, pour

la vie contemplative et qu'il s'y adonne avec un entraînement incompatible avec une bonne existence campagnarde, que cet homme devrait compter de bonne heure avec soi-même, et en tenant compte des compensations de l'univers, qu'il devrait s'imposer des économies, par une certaine rigidité et par des privations dans ses habitudes; pour un privilége si grand et si rare, qu'il ne soit pas exempt de payer de forts impôts; qu'il soit cénobite, pauvre, et si besoin est, célibataire; qu'il apprenne à manger debout, et à borner ses appétits à boire de la belle eau et à manger du pain noir. Il peut bien laisser à d'autres le soin coûteux de tenir maison, de pratiquer l'hospitalité et de posséder des collections d'objets d'art. Qu'il comprenne que le génie est une hospitalité, et que celui qui crée des objets d'art n'a pas besoin d'en collectionner. Qu'il vive dans une chambre, qu'il sollicite sa propre indulgence, armé et cuirassé contre ce malheur fréquent chez les hommes de génie : le goût du luxe. C'est la tragédie du

génie. Tenter de courir autour du cirque, avec deux chevaux, l'un venant du ciel, l'autre appartenant à la terre, c'est vouloir la ruine, la discorde, la chute du char et du conducteur.

Le devoir que tout homme devrait assumer, serait de se rendre compte des institutions de la société, de rechercher les affinités entre elle et lui, et d'examiner notre manière de vivre. Notre maison est-elle tenue d'une manière sacrée et honorable? Notre intérieur nous inspire-t-il, ou bien nous est-il antipathique? Je dois être familier avec toutes les parties et avec toutes les fonctions de ma maison, avec toutes mes fonctions sociales, avec mon économie, avec mes plaisirs, avec mes votes, avec mon commerce.

Et pourtant je me sens presque tout à fait étranger à toutes ces choses. La douane s'en occupe pour moi, ne me laisse rien à faire, m'endette pour une paire de bottes. Nous dépensons nos revenus en couleur et en papier, en centaines de bagatelles, que sais-je, mais

rien dans l'intérêt des hommes. Presque toutes nos dépenses sont faites en vue des convenances. Nous nous endettons pour des gâteaux; ni l'intelligence, ni le cœur, ni la beauté, ni l'adoration ne nous coûtent autant que cela.

Quel besoin que l'homme soit riche? Quel besoin a-t-il d'avoir des chevaux, de beaux habits, de beaux appartements, des entrées dans des maisons publiques et dans des lieux d'amusement? Il y est poussé par l'absence de pensée.

Qu'une fois pénètre en lui une divine pensée, et aussitôt il se retire dans un jardin solitaire ou dans un grenier pour en jouir, et il est plus riche de ce rêve que de tous les dons qu'aurait pu lui faire la fée du pays.

Mais tout d'abord nous n'avons pas de pensée, et alors nous nous trouvons sans argent. Nous commençons par être sensuels et alors il faut que nous nous enrichissions. Nous n'osons pas employer notre esprit à rendre nos demeures agréables à notre ami et nous bâtissons des crêmes à la glace. Il est accou-

tumé aux tapis, nous n'avons pas assez de force de caractère pour éloigner de son esprit l'idée des tapis pendant qu'il est dans la maison, et nous couvrons le plancher de tapis. Nous préférons que la maison soit le temple des Furies de Lacédémone, effroyable pour tout le monde, et où seul un Spartiate ose entrer.

Aussitôt que la confiance s'établit quelque part, une société se forme; les confitures et les coussins sont laissés aux esclaves. Nous faisons des efforts héroïques pour imaginer des dépenses.

Nous mangerons tout ce qu'il y a de pire et de plus dur, nous vivrons comme les anciens Romains dans d'étroits cabinets, pourvu que nos édifices publics, comme les leurs, soient dignes par les proportions du paysage au milieu desquels on les place, pour la conversation, pour les arts, pour la musique pour l'adoration.

Nous serons riches pour l'extérieur; nous serons pauvres pour ce qui nous concerne.

Maintenant qu'elles compensations à ces inconvénients? Comment l'homme qui ne sait qu'un art, peut-il se procurer honnêtement toutes les satisfactions de la vie? Dirons nous tout ce que nous pensons? Peut-être avec ses propres mains. — Supposons qu'il se procure ces jouissances difficilement; cependant il en a acquis l'expérience. S'il ne peut travailler de ses mains—alors il se passera de ces jouissances —quelle fortune et quelle sagesse ! Mieux vaut se priver de ces jouissances que de les acquérir trop chèrement. Apprenons l'économie. L'économie est un devoir élevé, humain ; c'est quelque chose de saint quand le but est grand ; quand elle vient de la prudence et de la simplicité dans les goûts, quand elle est pratiquée en vue de l'indépendance, de l'amour, de la dévotion. Beaucoup d'économies que nous voyons dans les intérieurs ont une basse origine, et il vaut mieux en détourner le regard. Manger du maïs grillé chaque jour, afin que le dimanche on puisse avoir à dîner une volaille rôtie, c'est de la bassesse ; mais manger du

maïs grillé et n'avoir une maison qu'avec un seul appartement, afin, de s'affranchir de tout souci d'esprit, afin d'être calme et docile à ce que Dieu nous envoie, afin d'être prêt à toute mission qui nous incombe dans la voie de la science et de la bonne volonté, c'est là une frugalité digne des dieux et des héros.

La société est remplie de gens infirmes qui obligent sans cesse les autres à les servir. Ils contraignent chacun à multiplier pour leur seul confort tous les moyens et toutes les ressources de ce luxe que nous sommes parvenus à imaginer. Les sophas, les ottomanes, les vins, les volailles, les épices, les parfums, les courses de chevaux, le théâtre, les réunions, tout ce dont elles manquent, tout ce dont elles ont besoin, tout ce qu'on peut ajouter à ces choses que nous venons d'énumérer, elles le désirent comme le pain propre à les guérir de la faim, et si elles sont privées d'une seule de ces choses, elles se donnent comme les plus malheureuses personnes de la terre et le plus à plaindre. Il

faut être né et avoir vécu au milieu de ces personnes, pour savoir comment préparer un mets pour leur estomac savant. En même temps, elles ne se résignent jamais à servir autrui; elles ont toujours beaucoup plus à faire pour elles-mêmes qu'il ne leur est possible; elles ne s'aperçoivent pas que leur vie est une moquerie; mais plus elles se montrent odieuses dans leur égoïsme, plus elles se plaignent.

Ne vaut-il pas mieux cent fois n'avoir que peu de besoins et y pouvoir satisfaire soi-même. Oui, oui, il est plus agréable de n'être responsable que vis-à-vis de soi, plutôt que d'être richement servi.

Cela peut paraître peu agréable sur le moment à quelques personnes; mais cela est agréable pour toujours et aux yeux de tout le monde.

Je n'ai pas la prétention de demander des réformes absurdes et pédantesques. Je ne prétends pas pousser ma critique sur toutes choses, au point de me condamner au suicide

ou à un complet isolement des avantages de la société. Si nous nous campions tout à coup sur la hanche en disant : je ne mangerai et ne boirai jamais rien de ce qui ne sort pas d'une fabrique parfaitement innuisible, à ma connaissance, ou bien, je ne fréquenterai personne dont la vie n'est ni pure, ni raisonnable; nous en serions pour nos frais. Mais je pense que nous devons nous éclairer les uns les autres, en nous demandant si le pain que nous mangeons, nous le devons à nos efforts énergiques en faveur de l'intérêt commun; et nous ne devons pas cesser de viser à la correction de ces vices flagrants, en ajoutant chaque jour une pierre nouvelle à l'édifice.

Mais l'idée qui commence maintenant à agiter la société a une portée plus vaste que celle de nos occupations journalières, de nos maisons, de l'état de nos propriétés. Nous avons à réviser toutes les bases de notre condition sociale : l'État, les écoles, la religion, le mariage, le commerce, la science et chercher leurs fondements dans notre propre

nature; nous devons voir que le monde n'était pas fait seulement pour les premiers hommes, mais pour nous aussi, et nous préoccuper de tous les faits qui n'ont pas leurs racines en notre esprit. L'homme est-il né pour autre chose que pour être un réformateur et pour renouveler ce qui a été déjà fait; pour renoncer à ce qui est mensonge et rétablir ce qui est vrai et bon; imitant en cela cette grande nature qui nous porte tous dans son sein, qui ne se repose pas un instant sur ce qu'elle a fait, mais qui renouvelle sans cesse ses forces, nous apportant chaque matin un nouveau jour, et avec chaque pulsation une nouvelle vie? Il faut que l'homme répudie tout ce qui n'est pas vérité pour lui ; qu'il refoule toutes ses vieilles habitudes derrière ses pensées, et qu'il ne fasse rien de ce qui n'est pas le monde entier devant sa raison. S'il existe des inconvénients, et ce qu'on appelle la ruine sur le chemin de notre vie, c'est parce que nous nous sommes tellement énervés, que ce serait vouloir saisir des parfums éteints que

de nous efforcer de rattacher les actes de chaque jour à la sainte et mystérieuse épreuve de la vie.

Le pouvoir qui est à la fois la source et le régulateur de tous les efforts dans la voie des réformes, est la foi dans l'homme, la conviction qu'il y a en lui une dignité infinie qui répond à l'appel de tout ce qui est digne, et que toutes les réformes particulières ne sont que des expédients. N'est-ce pas le plus grand de nos devoirs que de faire respecter l'homme en nous? Je ne dois permettre à aucun homme, parce qu'il possède de nombreuses terres, de faire sentir en ma présence qu'il est riche. Je dois lui faire sentir que je n'ai que faire de ses richesses, que je ne puis être acheté, ni par le confort, ni par la vanité, et que bien que je reçoive mon pain de lui, c'est lui qui est le pauvre à côté de moi. Et si, en même temps, une femme ou un enfant découvre un sentiment de piété, ou une façon plus juste que la mienne d'exprimer ses remercîments, je dois le reconnaître par mon

respect et mon obéissance, quoiqu'il y ait là de quoi gêner toute ma vie.

Les Américains possèdent un grand nombre de vertus, mais ils n'ont ni la foi, ni l'espérance. Je ne sache pas deux termes dont on perde davantage de vue la signification. Nous nous servons de ces mots comme s'ils étaient hors d'usage, comme ceux de Selah et d'Amen. Et cependant, ils ont à Boston, en 1842, la plus large signification et la plus puissante application. Les Américains n'ont pas la foi. Ils croient à la toute-puissance d'un dollar; ils sont sourds à un sentiment. Ils pensent que l'on peut parler du vent du nord qui tombe, aussi aisément que s'élève la société; aucune classe n'a moins de foi que la classe des lettrés et des gens d'intelligence.

Si je cause avec un homme sincèrement sage et mon ami, avec un poète, avec un jeune homme consciencieux, qui est encore sous l'empire de ses pensées primitives, et qui n'a point encore endossé le harnais dans

le troupeau de la société, pour se traîner avec nous dans les ornières de l'habitude, je vois alors combien est chétive toute cette génération d'incrédules, et comme leurs institutions sont des châteaux de cartes, et je me rends compte de tout ce que peut faire un brave, une grande pensée réalisée. Je m'aperçois que la cause des méprises de l'homme pratique dans toute théorie, est son inhabileté à comprendre nos moyens de travail. Regardez, dit-il, les outils dont on se sert pour bâtir votre monde! De même que nous ne pouvons pas faire une planète, avec une atmosphère, des rivières, des forêts, avec les outils des charpentiers et des ingénieurs, avec les cornues d'un chimiste ou l'enclume d'un forgeron, — de même nous ne pourrons jamais fonder cette société idéale que vous rêvez, sans folie, sans maladie, sans hommes et sans femmes égoïstes, tels que nous les connaissons! — Mais l'homme de foi, lui, non seulement voit son idéal réalisable, mais il le voit commençant déjà à exister, non

avec les hommes et les matériaux dont se sert l'homme d'État, mais avec les hommes transfigurés et élevés au dessus d'eux-mêmes par la puissance des principes. Au dessus des principes, il y a quelque chose de possible, qui domine tous les expédients.

Tout grand mouvement qui marque dans les annales du monde est le triomphe de quelque enthousiasme. Les victoires des Arabes après Mahomet, qui, en peu d'années, d'un point de départ médiocre sont arrivés à créer un empire plus vaste que celui de Rome, en est un exemple. Derar monté à nu sur une idée fut regardé comme un défi à une troupe de cavalerie romaine. Les femmes combattirent comme les hommes et vainquirent les Romains. Ils étaient misérablement équipés, misérablement nourris. C'étaient des troupes de la tempérance. Ils conquirent l'Asie, l'Afrique, l'Espagne, en ne vivant que d'orge. La canne du calife Omar frappait plus de terreur ceux qui l'apercevaient que l'épée d'un autre capitaine. Sa nourriture habituelle

était un pain d'orge accommodé de sel, et le plus souvent, faisant abstinence, il mangeait son orge sans sel. Il ne buvait que de l'eau. Son palais était bâti avec de la boue, et lorsqu'il quitta Médine pour aller à la conquête de Jérusalem, il était monté sur un chameau rouge; une écuelle de bois pendait à sa selle, avec une bouteille d'eau et deux sacs; dans l'un était son orge, dans l'autre des fruits secs.

Mais on peut voir poindre sur nos politiques, sur nos façons de vivre, une aurore plus noble encore que cette foi qui animait les Arabes; c'est le sentiment de l'amour, — l'unique remède à tous les maux, la panacée de la nature. Ayons l'amour, et aussitôt l'impossible devient possible. Notre siècle et l'histoire de ces mille dernières années n'ont pas été l'histoire de la bonté, mais de l'égoïsme. Nos défiances sont très expansives. L'argent que nous dépensons pour les tribunaux et pour les prisons est très mal employé. Par notre méfiance, nous faisons les brigands, les

assassins, et par nos geôles et nos tribunaux nous en conservons l'espèce.

La pratique, pendant un certain temps, du sentiment d'amour, conforme aux maximes du christianisme, amènerait à nos côtés et tout en larmes le félon et le misérable, prêts à mettre leurs facultés à notre service. Regardez cette vaste société de travailleurs, hommes et femmes ! Nous consentons à être servis par eux ; nous vivons séparés d'eux, et si nous les rencontrons dans la rue, nous nous dispensons de les saluer. Nous ne leur savons aucun gré de leurs mérites, nous ne nous réjouissons pas de ce qui leur arrive d'heureux, nous ne flattons pas leurs espérances, et dans les assemblées populaires nous ne votons pas pour leurs intérêts.

Ainsi nous séparons la part du noble et égoïste roi des fondements du monde.

Voyez, cet arbre porte toujours le même fruit. Dans toute maison la paix domestique est troublée par la malice, la ruse, l'insouciance, les désordres des serviteurs. Que deux

maîtresses de maison se rencontrent et leur conversation tourne bientôt sur ce sujet. Dans tout cercle de travailleurs, l'homme riche ne se sent pas au milieu de ses amis; et aux bureaux de vote, il trouve ces travailleurs groupés en masse et visiblement en opposition avec lui.

On se plaint souvent de ce que la politique des masses soit si souvent contrôlée par des fourbes, et opposée à la justice, à l'intérêt commun et à leurs propres intérêts. Mais le peuple ne demande pas à être représenté ou conduit par des ignorants et des êtres vils. Il vote pour eux, parce qu'on le séduit par des semblants de bonté. Il ne leur conserve pas longtemps ses suffrages, parce que le peuple, à coup sûr, préfère les gens probes et bien intentionnés. Pour nous servir d'une métaphore empruntée à l'Égypte, le peuple ne se soucie pas longtemps « d'irriter les griffes des bêtes fauves et d'écraser la tête des oiseaux sacrés. »

Aimons nos concitoyens; c'est par là que

s'opérera un jour la plus grande des révolutions. Mieux vaut travailler à nos institutions par le soleil que par la pluie. L'État doit avoir l'œil sur le pauvre et toutes les voix doivent intercéder en sa faveur. Tous les enfants, en naissant, doivent avoir des chances égales de gagner leur pain.

Il importe que les améliorations dans nos lois sur la propriété viennent de concessions faites par le riche, plutôt que de réclamations de la part du pauvre.

Commençons par nous accoutumer aux concessions. Comprenons bien que la règle équitable est que nul ne prenne plus que ce qui lui revient; que nul n'ambitionne d'être plus riche qu'il ne convient. J'ai besoin de sentir que j'ai de l'amour pour l'humanité. De cette manière je trouve le monde meilleur et ma récompense dans l'acte que j'accomplis.

L'amour du prochain doit changer la face de ce vieux monde où nous vivons depuis trop longtemps comme des païens et comme ennemis les uns des autres; il doit nous mettre

aussi assez de chaleur au cœur pour voir combien est vaine la diplomatie des hommes d'État, combien sont impuissantes les armées, les flottes, les lignes de défense, au point qu'un faible enfant pourrait renverser tout cela.

L'amour du prochain pénétrera partout même où il ne pouvait pas entrer, par des moyens imperceptibles, — étant son propre levier, son propre *fulcrum*, sa propre puissance, — qu'aucune force ne parviendra à user. Avez-vous vu quelquefois dans les bois, un jour d'automne, un pauvre fungus ou champignon, — plante sans solidité, et qui ne semble qu'une pâte molle, une sorte de gelée, et qui, par son travail constant et inexplicable, parvient à briser le sol et à se couvrir d'une croûte épaisse? Eh bien, c'est le symbole de la puissance de la bonté. La pratique de ce principe dans la société humaine, appliquée à de grands intérêts, est négligée et oubliée. Une fois ou deux, dans l'histoire, on trouve d'illustres traces de son interven-

tion et toujours accompagnée d'un immense succès.

Ce grand, ce sublime Christ des temps passés, représente, quoique mort, le nom toujours vivant d'un ami du genre humain. Espérons donc qu'un jour tous les hommes s'aimeront entre eux, et que tous les malheurs se dissiperont sous un lever de soleil universel.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

